AUTHOR:

CHATTERON-HILL, GEORGES

TITLE:

LA PHYSIOLOGIE MORALE

PLACE:

PARIS

DATE:

1904

Master Negative #

93-81524-3

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

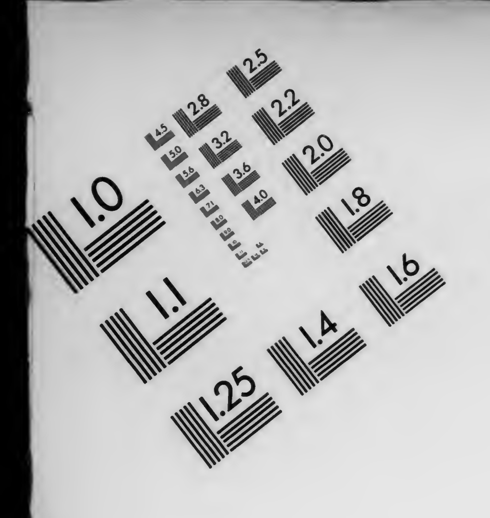
170
C392

Chatterton-Hill, Georges, 1883-
La physiologie morale. Paris, Stock, 1904.
290 p. (Bibliothèque sociologique. no.37)

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 6/28/93 INITIALS F.C.
FILMED BY: Research Publications Inc.



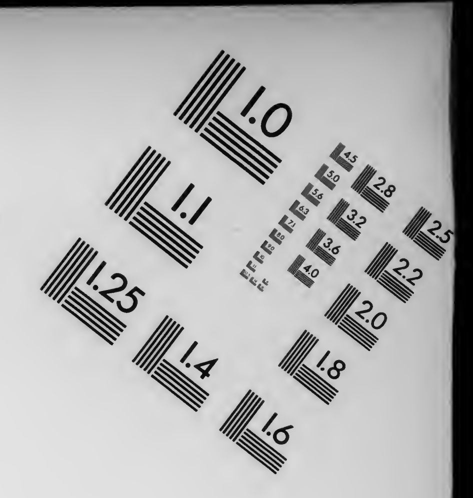


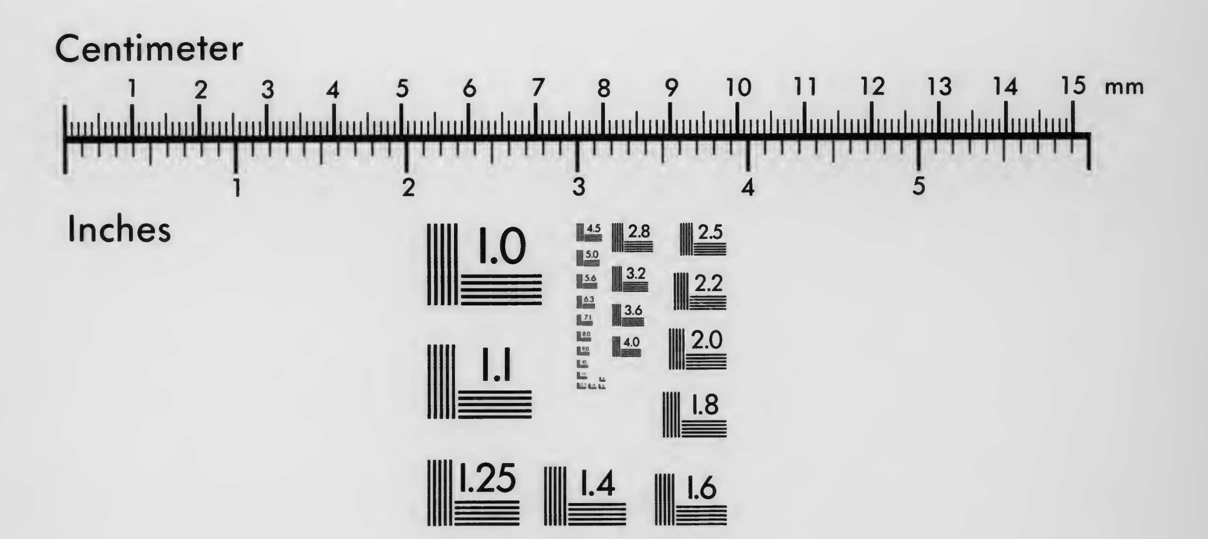
AIIM

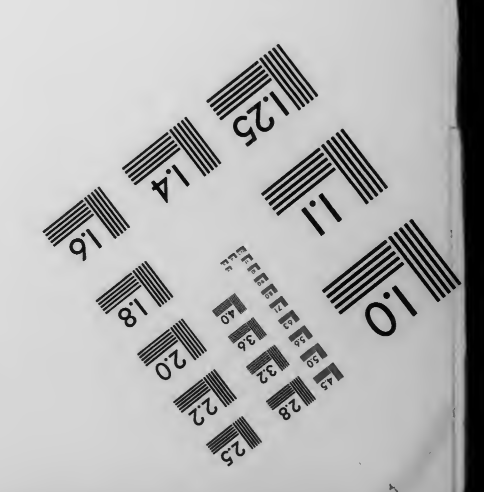
Association for Information and Image Management

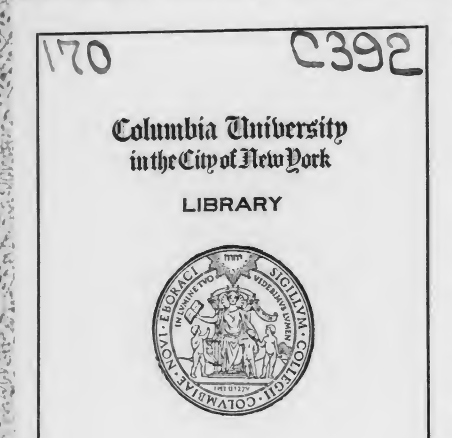
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202








170
C392
Columbia University
in the City of New York
LIBRARY



BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 37.

G. CHATTERTON HILL

LA PHYSIOLOGIE MORALE



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

LA
PHYSIOLOGIE MORALE

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE :

1. — LA CONQUÊTE DU PAIN, par Pierre Kropotkine. Un volume in-18 avec préface par Elisée Reclus, 7e édition. Prix. 3 50
2. — LA SOCIÉTÉ MOURANTE ET L'ANARCHIE, par Jean Grave. Un volume in-18, avec préface, par Octave Mirebeau. Prix 3 50
3. — DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Charles Malato. Un volume in 18, 2e édition. Prix 3 50
4. — ŒUVRES DE MICHEL BAKOUNINE. Fédéralisme, Socialisme, et Antithéologisme. Lettres sur le Patriotisme. Dieu et l'État. Un volume in-18, 4e édition. Prix. 3 50
5. — ANARCHISTES, mœurs du jour, roman par John-Henry Mackay, traduction de Louis de Hessem. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 50
6. — PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE SOCIALISTE, par A. Hamon. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 50
7. — PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME. Réflexions sociales, par Jacques Sautarel. Un volume in-18, 2e édition. Prix 3 50
8. — LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave. Un vol in-18, 8e éd. Prix . 3 50
9. — L'ANARCHIE. Sa philosophie. Son idéal, par Pierre Kropotkine. Une brochure in-18, 3e édition. Prix. . . . . 1 »
10. — LA GRANDE FAMILLE, roman militaire, par Jean Grave. Un vol. in-18, 3e édition. Prix 3 50
11. — LE SOCIALISME ET LE CONGRÈS DE LONDRES, par A. Hamon. Un vol. in-18, 2e édition. Prix 3 50
12. — LES JOYEUSETÉS DE L'EXIL, par Charles Malato. Un vol. in-18, 2e édition. Prix 3 50
13. — HUMANISME INTÉGRAL. Le duel des sexes. La cité future, par Léopold Lacour. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 50
14. — BIRIBI, armée d'Afrique, roman, par G. Darien. Un volume in-18, 2e édition. Prix 3 50
15. — LE SOCIALISME EN DANGER, par Domela Nieuwenhuis. Un vol. in-18, 2e édition, avec préface par Elisée Reclus. Prix 3 50
16. — LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Charles Malato. Un vol. in-18, 2e édition. Prix. 3 50
17. — LES INQUISITEURS D'ESPAGNE. Montjuich, Cuba, Philippines, par F. Tarrida del Marmol. Un vol. in-18, avec préface par M. Ch. Malato. 2e édition. Prix 3 50
18. — L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave. Un vol. in-18, 3e édition. Prix 3 50
19. — L'ÉVOLUTION, LA RÉVOLUTION ET L'IDEAL ANARCHIQUE, par Elisée Reclus. Un vol. in-18, 5e édition. Prix. 3 50
20. — SOUPES, nouvelles, par Lucien Descaves. Un vol. in-18, 3e édit. Prix . 3 50
21. — L'HOMME NOUVEAU, par Charles Malato Une broch. in-18. Prix . 1 »
22. — LA COMMUNE, par Louise Michel. Un vol. in-18, 3e édit. Prix. . . . 3 50
23. — SOUS LA CASAQUE. Notes d'un soldat, par G. Dubois-Desaulle. Un volume in-18, 3e édition. Prix. 3 50
24. — LE MILITARISME ET LA SOCIÉTÉ MODERNE, par Guglielmo Ferrero, traduction de M. Nino Samaja. Un vol. in-18, 2e édition. Prix. . . . 3 50
25. — AU PAYS DES MOINES (*Noli me Tangere*), par le Dr Rizal ; traduction de R. Sempau et H. Lucas. Un volume in-18, 3e édition. Prix 3 50
26. — L'AMOUR LIBRE, par M. Charles Albert. Un vol. in-18, 4e éd. Pr.. 3 50
27. — L'ANARCHIE. Son but, ses moyens, par Jean Grave. Un vol. in-18, 4e édition. Prix 3 50
28. — L'UNIQUE ET SA PROPRIÉTÉ, par Max Stirner. Avant-propos et traduction par Reclaire. Un volume in-18. Prix 3 50
29. — EN MARCHE VERS LA SOCIÉTÉ NOUVELLE. Principes. Tendances. Tactique de la lutte de classes, par Christian Cornélissen. Un volume in-18. Prix 3 50
30. — LES RAYONS DE L'AUBE. Dernières études philosophiques par le comte Léon Tolstoi, traduction de J.-W. Bienstock. Un vol. in-16, 5e éd. . . 3 50
31. — PAROLES D'UN HOMME LIBRE. Dernières études philosophiques, par le comte Léon Tolstoï, traduction de J.-W Bienstock. Un vol. in-16, 4e éd. Prix 3 50
32. — TOLSTOI ET LES DOUKHOBORS. Faits historiques traduits et réunis par J.-W Bienstock. Un volume in 16, 3e édition. Prix. 3 50
33. — DISCOURS CIVIQUES, par Laurent Tailhade. Un vol. in-16. Prix. . 3 50
34. — L'INÉVITABLE RÉVOLUTION, par Un Proscrit. Un vol. in-16, 2e édition. Prix 3 50
35. — LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure. Un volume in-18, 3e édition. Prix 3 50
36. — PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par A. Hamon. Un volume in-18. . . . . 3 50

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 37.

G. CHATTERTON HILL

LA PHYSIOLOGIE MORALE

« Nothing is at last sacred but the integrity of your own mind. Absolve you to yourself, and you shall have the suffrage of the world. »
EMERSON : *Self-Reliance.*

« Les institutions sociales, comme la moralité, atteindront la perfection quand l'indépendance complète et la liberté d'agir seront garanties, et quand aucune limite ne leur sera imposée, sinon le devoir de ne pas faire de mal à autrui. »
J. S. MILL : *On Liberty.*
(Trad. française.)



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27
1904

Il a eté tiré à part
trois exemplaires sur papier de Hollande
numérotés et paraphés par l'éditeur.

LA

PHYSIOLOGIE MORALE

Il a été dit, et avec raison, que nous vivons aujourd'hui dans une ère scientifique. Les progrès inouïs accomplis par la science dans le cours du dix-neuvième siècle ont ouvert à l'humanité tout un monde nouveau — un horizon plein de possibilités infinies. La révolution faite par la science dans toutes les branches du savoir humain a dû nécessairement modifier profondément toutes les anciennes idées de la vie que l'humanité tenait encore du Moyen-Age. On peut dire qu'avant le dix-neuvième siècle l'humanité vivait encore sous

l'influence des traditions religieuses — car la philosophie sceptique du dix-huitième siècle ne pouvait, à la longue, espérer exercer une influence durable. Les déistes à la façon de Rousseau et Voltaire argumentaient sur une base philosophique des plus instables ; et Butler dans sa célèbre *Analogie* n'avait pas de difficulté à démontrer la faiblesse inhérente d'un point de vue qui, tout en admettant le premier postulat d'un créateur suprême, s'efforçait de dénier la possibilité d'un miracle qui, ce postulat étant donné, n'avait rien d'extraordinaire. La Révolution de 1789, se fondant sur les théories du *Contrat Social,* fit mine de supprimer le culte catholique; mais la base peu solide de ce déisme bourgeois, se révéla dans l'histoire de France sous le premier et encore sous le second empire. Aujourd'hui, au commencement du vingtième siècle, nous nous trouvons à un tout autre point de vue. La science naturelle, encore

pour ainsi dire inconnue dans le dix-huitième siècle, nous a fourni des preuves bien autres que celles dont se targuaient les philosophes d'autrefois. Nous menons aujourd'hui le conflit, non sur le terrain des théories spéculatives de la philosophie, mais sur celui des actualités scientifiques. De toutes les branches de la science — de la biologie, de la géologie, de l'astronomie, de la chimie, de la physique — Dieu a été exclu. Le pompeux édifice du christianisme, consolidé sur les traditions de dix-huit siècles de domination, a croulé sous les rudes coups de pioche de la science envahissante.

Kant et Laplace nous ont montré les origines de notre planète dans les nébuleuses primitives; Lavoisier et Mayer et Helmholtz ont proclamé l'immortalité de la matière et de la force et nous ont ainsi donné cette suprême loi cosmique — la loi de substance ; Darwin nous a tracé l'évolution des espèces animales, a élucidé — à la suite

de Lamarck — la grande question de l'origine des espèces, et par sa féconde théorie de sélection naturelle nous a donné la raison des variations infinies de ces espèces ; Spencer a appliqué la loi de l'évolution aux problèmes sociaux et a fondé la science sociologique ; Haeckel a tracé laborieusement la phylogénie de l'âme humaine et les gradations psychiques qui conduisent des fonctions automatiques de sensation et de mouvement dans le psychoplasme des protistes unicellulaires, jusqu'aux plus hauts produits de l'encéphale humain ; Bunsen et Kirchoff ont découvert l'analyse spectrale et la photographie céleste, et ont ainsi fondé la science de l'astro-physique ; Büchner et Moleschott ont démontré la dépendance de tout processus psychique envers les lois physiologiques ; Baer a tracé le développement de l'individu d'un œuf fertilisé ; à Schleiden et Schwann nous devons la théorie cellulaire des organismes, et Virchow a appliqué ce principe à la pathologie. Pendant que l'Eglise débitait des sottises incroyables sur l'immaculée conception et l'infaillibilité du pape, la science, elle, nous a donné le microscope, le télescope, le stéthoscope, le téléphone, le télégraphe sous-marin ; elle a calculé la vitesse de la lumière et celle de la pensée ; elle a établi les relations délicates entre nos perceptions subjectives et le stimulus extérieur ; elle a trouvé le vaccin qui nous sauvegarde contre la petite vérole, le sérum qui nous préserve des horreurs de l'hydrophobie, le chloroforme qui permet les plus dangereuses opérations sans la moindre souffrance ; elle est sur le point, à la suite des recherches bienfaisantes des Koch, des Marmorek, des Behring, des Roux, de découvrir le remède qui protègera l'humanité contre les ravages de la tuberculose ; on travaille en même temps dans les laboratoires au sérum antisyphilitique, et on cherche

activement le sérum qui guérira effectivement le tétanos ; elle possède déjà un traitement médical des passions nuisibles, et elle aura bientôt établi une prophylaxie éducative de la criminalité ; elle a assujetti les forces formidables de la nature — l'eau, les vents, l'électricité, la lumière, la chaleur — au service de l'homme ; elle a éclairé la nuit avec la clarté du jour, elle a assaini nos villes, elle a décuplé notre force de production ; la navigation aérienne et les rayons X, l'anatomie microscopique du cerveau aussi bien que la télescopie et l'analyse du spectre-solaire, la découverte des lois immuables qui régissent les combinaisons chimiques dans le laboratoire aussi bien que de celles qui gouvernent dans l'infinité des espaces interstellaires — tout ce qui constitue la base, la charpente de notre civilisation moderne, ont été l'œuvre de la science.

La révolution produite par la science dans le siècle passé a dû nécessairement se répercuter sur les idées que l'humanité s'était formé au sujet de la morale. Nous ne sommes plus à l'époque où l'intérêt de l'individu coïncidait entièrement avec celui de la communauté, à tel point que le *telos* (1) personnel de l'individu était confondu dans la collectivité sociale dont il faisait partie (2). Nous ne vivons plus dans la période où le monarque était dieu, ni dans celle où il était le descendant des dieux ou bien le vice-gérant du Tout-Puissant. De même nous ne vivons plus sous la domination de l'éthique introspective et mystique qui atteignit son plus haut point de développement dans le christianisme et que ce dernier emprunta aux diverses sources du

1. *Telos*, le but de l'individu comme individu, sa raison d'être.

2. FUSTEL DE COULANGES : *La Cité Antique*.

néo-platonisme, du bouddhisme, de la philosophie alexandrienne, du confucianisme. Nous trouvons les expressions les plus complètes de cette éthique introspective, qui cherchait à détacher les individus de tout contact avec le monde des réalités et à les confondre avec le monde hypothétique de l'au delà, dans les écrits des Pères de l'Église, depuis l'apôtre Paul jusqu'à Thomas d'Aquin. L'*Imitatio Christi* est, peut-être, l'exposé le plus concis de cette morale subjective religieuse. Mais il est évident que, en dehors des fanatiques religieux et des quelques disciples de M. Comte, le monde ne vit plus sous l'influence de l'éthique introspective.

Déjà, dans la période classique de l'antiquité, nous trouvons diverses sectes philosophiques — les Stoïques, les Epicuriens, les Sceptiques — qui cherchaient à résoudre le problème éthique — c'est-à-dire le problème de la plus grande jouissance de

l'individu — sur une base empirique, en assurant que la moralité et l'intérêt individuel devaient nécessairement coïncider en fin de compte. Ce point de vue a été adopté ensuite par Hobbes et Locke, qui l'ont légué à Rousseau, auquel l'école utilitarienne anglaise l'a emprunté. De Bentham et Mill la théorie empirique de moralité a passé — avec de fortes modifications — à Herbert Spencer et Huxley. La thèse fondamentale de l'école utilitarienne est la suffisance de l'individu comme facteur moral à lui-même ; elle est ainsi opposée et à l'éthique introspective du christianisme qui cherchait la réalisation de l'expression complète de l'individu en Dieu, et à l'éthique nouvelle de certaines écoles socialistes qui, se basant sur l'axiome que *le contenu, la signification, de l'individualité n'est pas coïncident avec la forme de l'individu même* (1), cher-

1. E. Belfort Bax : *Ethics of Socialism*, Londres, 1902.

che la réalisation du sur-contenu dans les devoirs de l'individu envers la société.

La méthode employée par nous pour découvrir la solution de la question éthique se basera exclusivement sur les faits apportés à notre connaissance par les recherches récentes de la science, surtout dans ses deux branches de physiologie et de psychologie. Lorsque nous procédons par la voie strictement scientifique, nous voyons que l'éthique empirique ou utilitarienne ne mérite nullement le traitement sommaire que lui accorde Bax. Au contraire il nous semble que l'éthique utilitarienne, en faisant de l'individu même le pivot autour duquel tourne la moralité, en calculant les bienfaits de cette moralité par la méthode des *profits et pertes* (1) qui en reviennent à l'individu, a procédé d'une façon conforme aux méthodes de la science.

1. E. B. Bax : *Op. cit.* p. 6.

Dans cette discussion sur la morale, nous partons de deux principes fondamentaux : 1° Que le caractère d'un individu n'est pas une entité en soi, mais seulement la résultante de cette myriade d'états et de tendances infiniment petits de tous les éléments anatomiques qui constituent un certain organisme. 2° Que la jouissance est le but de la vie.

Commençons par la dernière de ces propositions. La science a démontré à l'évidence que la jouissance est le but de la vie parce qu'elle en est la trame, la condition même. Dire que la jouissance n'est pas le but de la vie, c'est affirmer que le but de la vie est sa propre annihilation. Les recherches de la physiologie nous ont montré que la douleur est produite par les excitations qui transforment un tissu vivant en un tissu mort. De sorte que la douleur diminue directement la vitalité organique de

l'individu — est par conséquent nuisible à l'individu. Il en résulte que l'individu fuit la douleur, cherche en toute occasion à l'éviter et à trouver la jouissance. Car la jouissance — en augmentant la vitalité organique, en accélérant la circulation du sang et ainsi facilitant l'exécution de toutes les fonctions viscérales — est le plus puissant des toniques, fortifiant la santé là où elle existe déjà et la rendant là où elle a été perdue. Nous n'avons qu'à voir l'influence exercée par la souffrance physique sur la santé de tout l'organisme. Une douleur locale — névralgie, migraine, maladie de la vessie, un pied foulé — affectent profondément tout le corps. Car dans l'organisme vivant — chez les types supérieurs — le développement progressif est soumis à une séparation de fonctions, due à la division du travail des cellules multipliées, et ayant pour résultat une dépendance mutuelle de plus en plus prononcée des di-

verses parties constituantes, de sorte que la désorganisation des fonctions d'une partie constituante amène la désorganisation d'une ou plusieurs autres parties. Impossible de faire souffrir une partie de l'organisme si complexe sans profondément affecter toute la structure organique.

Il en va de même avec la souffrance dite « morale ». Les plus récentes recherches de la physiologie ont démontré l'immensité de l'influence qu'exerce le cerveau sur les fonctions vitales de l'organisme. La digestion, la circulation, tout le processus organique, sont profondément affectés par les excitations cérébrales. Herbert Spencer a remarqué : « Quiconque a vu répéter l'expérience d'abord faite par Weber et qui nous montre les conséquences d'une irritation du nerf du « vagus » qui relie le cerveau aux viscères — quiconque a vu l'action du cœur soudainement arrêtée par l'irritation de ce nerf ; recommençant lentement

lorsque l'irritation a cessé ; et s'arrêtant de nouveau dès que l'irritation recommence; celui-là aura une conception de l'influence déprimante qu'un cerveau surmené exerce sur tout le corps (1). » Toute excitation de l'organe cérébral produit un dérangement de l'action des viscères, qui correspond dans le degré de son intensité à sa cause (2).

De sorte que la jouissance est nécessairement le but de la vie parce qu'elle en est la condition indispensable. La digestion, la circulation, toutes les fonctions viscérales, nous le répétons, sont accélérées par la jouissance ; par conséquent la jouissance fortifie la santé et augmente la

1. *Education : Intellectual, Moral, Physical*, p. 115. (Édition anglaise, 1903.)

2. « La connexité entre l'hystérie, la neurasthénie cérébrale et spinale, l'hypocondrie, la mélancolie, et la diathèse urique, a été prouvée à démonstration ». — *Vitafer Sauerstoff Ernährungsmethode*, nach Dr. Oppermann. 16 ter. Auflage, p. 19. (Berlin.)

vitalité organique. Dans l'organisme il y a un jeu réciproque continuel entre le processus purement physiologique et le processus psychique. D'une part, l'état psychique a une grande influence sur certains phénomènes physiologiques, comme la sécrétion du suc gastrique, par exemple. D'autre part, des détritus organiques, lorsqu'ils ne sont point excrétés comme de coutume, obstruent l'orifice des voies et, non seulement des fièvres et autres malaises, mais aussi de grands désordres cérébraux, s'ensuivront. Le sang, qui fournit aux divers tissus les matériaux de leur nutrition, qui en reçoit les produits de rebut pour les porter à d'autres points de l'organisme où ils doivent être employés ou excrétés, qui vivifie et anime le système entier, peut être profondément modifié dans sa composition par les excitations douloureuses ou agréables; de sorte que, si les excitations douloureuses l'emportent, des troubles onéreux

peuvent surgir à tous les points de l'organisme.

Passons maintenant à la première proposition. Nous affirmons, en conformité avec la recherche scientifique, que le caractère est une résultante, non une cause. « Le caractère est pour nous l'expression psychologique d'un certain corps organisé, tirant de lui sa couleur propre, son ton particulier et sa permanence relative. C'est là l'assise dernière sur laquelle repose la possibilité du vouloir, et qui le fait énergique, mou, intermittent, banal, extraordinaire ».

Le point de départ du déterminisme est que l'homme est irresponsable de ses pensées et de ses actes. Il conçoit les unes, agit les autres, et toutes conditions étant données, il ne pouvait point ne pas les concevoir, ne pas les agir. Il n'a donc ni

mérite ni démérite à ces conceptions, à ces actions. Il est une résultante de multiples composantes.

Voyons en effet le processus de la conception de l'individu. Un être naquit du contact de l'ovule et du spermatozoïde qui sont éjaculés dans les replis du col utérin par suite des mouvements vibratiles de l'épithélium de la muqueuse, dont les cils flottent suivant la direction du dehors au dedans. Le contact des deux cellules est provoqué par le chémicotropisme érotique du protoplasme, qui possède une propriété chimique alliée à l'olfaction. La conjonction de l'ovule et du spermatozoïde a pour résultat la formation d'une nouvelle cellule, la « cytule », origine du nouvel individu.

Chacune des deux cellules sexuelles possède les propriétés inhérentes à la matière — sensation et mouvement. Au moment de la conception, non seulement le protoplasme

et le nucléus (1) des deux cellules sexuelles se coalisent, mais aussi les énergies potentielles qui sont latentes dans toutes deux et inséparables de la matière protoplasmique, s'unissent et se confondent pour la formation d'une nouvelle énergie potentielle — ce qu'on dénomme « l'âme-germe » de la nouvelle cellule. Ainsi chaque individu naît avec certaines tendances qui existent à l'état de germes dans l'encéphale du cerveau ; l'énergie potentielle de l'ovule lui lègue certaines qualités de sa mère, celle du spermatozoïde certains traits du père.

Mais il est aussi possible que, au moment de la conception, non seulement les qualités psychiques des parents soient communiquées, mais aussi celles des générations précédentes. Il arrive même fréquemment que l'individu ne ressemble en rien

1. Voir la note à l'appendice, p. 287.

à ses parents, mais qu'il reproduit — quelquefois d'une façon exagérée — les qualités de grands parents ou d'ancêtres. Cette importante loi « d'hérédité latente » ou « atavisme » s'applique autant dans le domaine psychologique que dans le domaine de l'anatomie.

Les germes héréditaires ou ataviques ainsi transmis existent à l'état de très fines particules histiologiques. Lorsque nous rappelons que, d'après les calculs des physiciens, un cube d'eau haut d'un peu plus d'un milimètre, contient de seize à trente et un billions de molécules (groupes d'atomes), nous pouvons nous former quelque idée de la finesse de la matière protoplasmique.

Ainsi, comme nous l'avons dit, chaque individu naît avec certaines tendances qui existent à l'état de germes dans l'encéphale. Chaque être humain a des tendances déterminées de nationalité, de race, de famille,

de profession, de philosophie. Chaque tendance est produite par une structure spéciale de l'encéphale, structure qui est causée par l'action des germes congénitaux, mais que nous ignorons encore, vu l'état peu avancé de la science qui ne possède pas encore les moyens de faire se révéler l'extraordinaire finesse des états microscopiques du cerveau.

Il y a une mentalité nationale très distincte. Le Dr Le Bon écrit dans la *Revue Scientifique* : « Une race possède une constitution mentale aussi fixée que sa construction anatomique. Que la première soit en rapport avec une certaine structure particulière dn cerveau, cela ne semble pas douteux (1). » Il y a également une mentalité professionnelle. Dans la Nation il existe des professions bien caractérisées,

1. — Hamon : *Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste*, p. 1.

telles les professions militaire, de la magistrature, etc. On conçoit aisément que sous l'influence de l'exercice continu d'une profession, dans les encéphales prédisposés héréditairement, se détermine la production de caractères mentaux particuliers à ladite profession. Ces caractéristiques psychiques sont également les effets d'une structure cérébrale particulière. M. Hamon remarque : « Nous disons que les encéphales sont héréditairement prédisposés parce que le fait même d'adopter une profession plutôt qu'une autre indique que l'exercice de cette profession plaît à celui qui l'adopte. C'est l'opinion générale que, pour la plupart des professions, ceux qui les exercent eussent pu, par suite d'autres circonstances, ne point les exercer; que, en un mot, la plupart des hommes n'ont point de congénitales prédispositions à l'adoption d'une carrière plutôt que d'une autre. Nous pensons que c'est là une conception erronée

qui a son origine dans l'absence ou l'insuffisance d'analyse des cérébrations humaines (1). »

Non seulement il est parallèlement des mentalités nationale et professionnelle, mais encore il est une mentalité *philosophique*, agrégat de caractères psychiques communs aux individus professant la même doctrine philosophique. Citons encore M. Hamon :

« Les individus qui sont adeptes d'une doctrine philosophique déterminée montrent par cela seul qu'ils sont disciples de la dite doctrine, qu'ils la trouvent juste, vraie, satisfaisant à l'idéal plus ou moins précis, plus ou moins confus, qu'ils concevaient. Cet accord dans l'adoption d'un même corps de théories prouve des similitudes cérébrales chez tous ses adeptes. Ils conçoivent de même façon ; ils ont des similaires vi-

1. — HAMON, *op. cit.* pp. 3, 4.

sions de choses... Ayant ainsi les mêmes tendances, ils ne peuvent pas ne pas concevoir semblablement ; ils ne peuvent pas ne pas apprécier les choses de même manière (1). »

Ainsi il y a prédisposition héréditaire pour une nationalité, pour une profession, pour une doctrine philosophique déterminées. Il importe maintenant de noter que cette prédisposition par hérédité subit de multiples influences qui peuvent ou contrarier ou accentuer le développement des tendances congénitales.

« Pendant toute la période éducative, l'enfant subit puissamment l'action du milieu familial, social, climatérique, etc. Homme, ces actions subsistent, mais généralement avec une puissance moindre, l'individu adulte étant moins plastique que l'enfant ou le jeune homme. Ces actions de

1. — HAMON, *op. cit.* p. 9.

ces ambiances ont pour résultat, sur la cérébration des individus, d'inhiber certaines tendances, d'en développer d'autres. Mutuellement, elles réagissent les unes sur les autres, et d'aucunes s'atrophient, d'aucunes s'hypertrophient. Ainsi arrive nécessairement une modification plus ou moins prononcée des individus. Les conditions mésologiques, en une certaine mesure, lancent les individus, sur des voies qu'ils n'eussent point suivies si les conditions de milieux eussent été différentes. N'oublions pas, cependant, que les tendances congénitales sont aussi facteur, et facteur important, dans cette orientation des êtres.

Ainsi un individu, par hérédité violent, emporté, s'il est élevé par des individus doux, froids, s'il reçoit une alimentation apte à atténuer sa violence, deviendra un adulte moins violent, moins emporté, que s'il eût été élevé en un milieu éducatif emporté, violent. Il y a dans le premier cas inhibition de la croissance des tendances, dans le second cas développement.

Toutes les conditions mésologiques agissent de pareille façon. Jointes aux conditions héréditaires, elles aiguillent l'individu sur une voie donnée, qui à son tour aide au développement de certaines tendances au détriment d'autres (1). »

M. Hamon a remarqué que l'enfant, ayant le cerveau plastique, est plus facilement influencé par les conditions mésologiques que l'adulte. Ceci est la règle générale en psychologie; toutefois cette règle est sujette, comme toutes les règles, à des exceptions.

Là où les tendances congénitales sont très fortement accentuées, le cerveau n'est pas malléable aux conditions mésologiques pendant la période de l'enfance. C'est-

1. — Hamon. *Op. cit.* pp. 6, 7.

à-dire que, quoique les conditions mésologiques — milieu éducatif, familial — soient directement et violemment opposées aux prédispositions héréditaires, qu'elles essayent d'écraser, d'étouffer, ces prédispositions auront toujours la victoire finale, lorsque l'individu sort du milieu de ses jeunes années. Et non seulement, libérées de l'ambiance violemment hostile, ces prédispositions vaincront et se feront jour, mais elles le feront avec une vigueur qui sera d'autant plus forte qu'elles auront été plus étouffées auparavant. Dans ces cas où les prédispositions congénitales sont si fortement accentuées, l'ambiance hostile ne sert qu'à développer plus fortement, quelquefois même à hypertrophier, les tendances opposées à elle, mais jamais à les atrophier.

Mais il convient de noter que le cerveau, comme tout l'organisme, subit une évolution continuelle pendant la vie de l'être.

Büchner a comparé le cerveau à une barre de fer. Nous ne pouvons pas attendre que la barre de fer devienne rouge avant qu'elle ait atteint une certaine température ; de même le cerveau ne saurait produire la conscience, la mémoire, la volonté, avant qu'il ait atteint un certain niveau de développement physique. Chaque progrès que nous témoignons dans la construction du cerveau correspond à un progrès parallèle dans la puissance psychique de l'organe.

La règle universelle dans la psychologie est que le cerveau humain passe par quatre phases évolutives qui se confondent les unes dans les autres : la phase de l'enfance jusqu'à quatorze ans ; la phase de jeunesse, de quatorze à vingt ans : la phase adulte, de vingt à soixante ans ; la phase décadente, au-dessus de soixante ans. Naissance, développement, fécondité, décrépitude, sont les phases nécessaires de toute

évolution cérébrale, et chaque phase correspond à une différente construction de l'encéphale. Naturellement, les âges mentionnés sont relatifs, et pas absolus.

A mesure que l'âge avance, la puissance de tous les hommes diminue — les forces mentales aussi bien que les forces physiques. Cette dégénérescence mentale est due à la dégénérescence physiologique de tout l'organisme. Un résultat de cette dégénérescence psychique est très souvent une dégénérescence dans la formation des idées, conséquente à l'impuissance de résister à l'ambiance.

Les individus qui sont les moins malléables aux conditions mésologiques pendant la période de l'enfance — à cause de l'accentuation anormale des tendances congénitales — perdent la force de résistance avec l'avance de l'âge. La diminution des forces physiologiques a pour résultat une plasticité d'autant plus grande du cerveau

que les conditions mésologiques sont en opposition prononcée avec les tendances congénitales, qui, avec la phase de dégénérescence mentale, perdent leur force de résistance.

Prenons un exemple pour préciser ce point important : un individu est né avec des tendances congénitales fortement accentuées à la révolte, à la liberté. Il dérive ces prédispositions de l'atavisme. Il est élevé par une famille religieuse dans la foi catholique. Tout le milieu dont on l'environne sert à consolider cette foi et à étouffer les tendances congénitales à la révolte, à la liberté. Pourtant l'individu — à cause de l'accentuation anormale des prédispositions congénitales — n'est pas plastique, ne peut être modelé d'après les conditions mésologiques, qui, au contraire, lésant l'individu à chaque pas, ne servent qu'à hypertrophier, ou tout au moins à augmenter la force des tendances ataviques. L'in-

dividu doit cette force de résistance à la pression de l'ambiance, en premier lieu à la forte accentuation — hors la moyenne — de ses prédispositions congénitales. Mais il la doit aussi, à un degré moindre, à la vigueur physique de son encéphale qui, bien muni des forces vitales nécessaires, surtout de l'indispensable phosphore, est à même de préserver son intégrité vis-à-vis des forces ambiantes qui cherchent à la façonner à leur manière. Cet individu, arrivé à un certain âge, voit ses forces s'amoindrir. Il n'est plus aussi à même de résister aux influences des conditions mésologiques que jadis, lorsque l'encéphale jouissait de toute sa vigueur vitale. Il devient plus malléable, plus plastique, plus sujet à l'influence de ce qui l'entoure. Par conséquent lorsque l'ambiance est contraire, et hostile aux idées dérivées des prédispositions congénitales, l'individu peut succomber à l'ambiance. Dans le cas

hypothétique que nous envisageons — le cas d'un homme né avec des prédispositions scientifiques et élevé dans un milieu catholique — l'individu peut, au bout du compte, revenir aux enseignements des premières ambiances si celles-ci sont à même de resserrer les liens perdus temporairement, il peut redevenir catholique, mystique, et abandonner ses idées de révolte, de liberté, dues aux prédispositions ataviques. Nous avons pu constater une telle évolution en sens inverse chez Virchow et Wundt, chez Kant et Baer.

La réintégration des premières ambiances ne peut toutefois s'opérer que si elles ont exercé, pendant les premières périodes, une extraordinaire influence ; il semble être également nécessaire, pour que cette réintégration se fasse, que les conditions mésologiques de l'époque intermédiaire (l'époque adulte) n'aient pas confirmé d'une manière appréciable les pré-

dispositions congénitales. Là où les conditions mésologiques, pendant la période intermédiaire, ont exercé une influence tendant à confirmer les tendances congénitales, le renforcement de ces dernières suffit en règle générale pour empêcher toute réintégration des premières ambiances agissant en sens contraire.

Quel est alors le résultat de cet exposé ? Il en résulte que la volonté de l'homme, loin d'être le facteur libre qu'on croyait, est absolument assujettie à des conditions extérieures que l'individu est dans l'impossibilité de contrôler — qu'elle est régie en toute circonstance par les tendances congénitales et par les conditions mésologiques. Le professeur Haeckel dit (1): « Nous savons que tout agissement de la volonté est aussi fatalement déterminé par l'organisation de l'individu et dépend autant de la condition momentanée de son environnement que toute autre activité psychique. La nature de ses inclinations fut déterminée il y a longtemps par l'hérédité ; la détermination à tout agissement est le résultat de l'adaptation aux circonstances du moment, lorsque le motif le plus fort prévaut, d'après les lois qui régissent les statiques de l'émotion. » Ribot a exprimé la même idée lorsqu'il a écrit (1) : « La volition est un état de conscience finale qui résulte de la coordination plus ou moins complexe d'un groupe d'états conscients, subconscients ou inconscients (purement physiologiques), qui tous réunis se traduisent par une action ou un arrêt. La coordination a pour facteur principal le caractère, qui n'est que l'expression psychique d'un organisme individuel. » Ainsi la vo-

1. *Die Welt-Rätsel*, p. 47. (3e édition anglaise.)

1. « *Les maladies de la volonté* ».

lition, qui est un choix suivi d'actes, est déterminée par la coordination d'un groupe d'états psychiques. Cette coordination est à son tour le résultat du caractère. Or, le caractère est lui-même déterminé par les tendances infiniment petites de tous les éléments anatomiques qui constituent un certain organisme. Le professeur Huxley s'est exprimé de même manière (1) :« On eut démontrer l'impossibilité absolue de prouver qu'un acte est vraiment spontané. Un acte vraiment spontané est un acte qui n'a pas de cause ; or, essayer de prouver une proposition négative comme celle-ci est absurde. Le D[r] Paul Valentin remarque à propos de la pathologie criminelle (2) : « La plupart de nos fautes expriment des états affectifs et intellectuels plus ou moins morbides, liés soit à des altérations ner-

1. *The Physical Basis of Life*, p. 55 (Edimbourg).
2. *La Vie Normale*. (mai 1903.)

veuses congénitales, soit à une déviation nutritive ds centres cérébraux. Qu'il s'agisse d'impulsions irrésistibles, de rétrécissements du champ de l'attention ou de la conscience, d'alternatives d'exci tation et de dépression, le psychologiste retrouve toujours, derrière les apparences d'une spontanéité qui s'égare, l'illogisme transitoire ou permanent d'un cerveau fatigué, mal construit ou mal éduqué. » Le déterminisme psychique est le corollaire inévitable du déterminisme physico-chimique et physiologique. Le D[r] Claude Bernard écrit (1) : « Les physicistes et les chimistes sont bien sûrs aujourd'hui que les phénomènes inorganiques ne sauraient s'accomplir que d'une seule façon identique à elle-même et déterminée, tant que les conditions d'existence de ces phénomènes sont réunies dans un accord, lui-même

1. « Introduction à la *Médecine Expérimentale*. »

déterminé. » Et il ajoute : « Connaitre le nombre et le rôle de tous les facteurs organiques, tel est le point de départ du déterminisme, et son point d'arrivée est que l'harmonie la plus rigoureuse est aussi la loi des choses de la vie. » Tout comme il n'y a point d'exceptions dans les sciences physiques et physiologiques, de même il n'y a point d'actes spontanés ou libres dans la science psychologique. « La loi de causalité tient bon pour tout le domaine de la pensée scientifique (1). »

La morale scientifique pose la question : Comment réaliser pour chaque individu la plus grande quantité possible de jouissance? — Comment permettre à chaque homme de vivre complètement? — car vivre complètement, réaliser la vie dans sa

1. Büchner : *Im Dieuste der Wahrheit*, p. 21. (Traduction anglaise.)

manifestation la plus entière, c'est le but de tout être vivant. Le but d'une science de la morale est de rendre possible une telle réalisation. « C'est le devoir de la science morale de déduire des lois de la vie et des conditions de l'existence, quelles sortes d'actions tendent nécessairement à produire la jouissance et quelles sortes tendent à produire la souffrance (1). » Afin que nous puissions nous assurer de la nature de ces actions qui, en produisant la jouissance, aident à la complète réalisation de la vie dans toutes ses manifestations, il nous faut recourir à la science de la vie elle-même — à la biologie et à sa subdivision, la physiologie. Car avant de pouvoir réaliser un minimum de jouissance il faut que nous ayons un minimum de santé ; et la jouissance ne peut s'accroître qu'à raison que la santé s'accroît. Il est

1. Herbert Spencer : *Ethics*, § 21.

curieux combien cette proposition si évidente est négligée. Prouver un système de morale par un raisonnement de nature physiologique semble à la majorité des gens une suggestion plutôt risible. Pourtant — si la jouissance est le but de la vie, comme elle l'est très certainement ; et si la jouissance dépend de la santé, qui, à son tour, dépend d'une connaissance plus ou moins exacte des lois physiologiques, il est bien nécessaire de savoir ces lois. Si le seul et universel criterium de la moralité d'un acte est la quantité de jouissance ou de souffrance qu'il a causé dans des conditions déterminées — ce qui est le corollaire nécessaire de l'affirmation que la jouissance est le but de la vie — il s'ensuit logiquement — étant donné le fait incontestable que la jouissance dépend en premier lieu de la santé et qu'une quantité anormale de souffrance terrible est produite par une négligence systématique

des lois fondamentales sur lesquelles est fondée la santé — il s'ensuit logiquement disons-nous, que la superstructure de la morale dépend en dernier ressort d'une infrastructure physiologique. Si nous négligeons les lois de la vie et de la santé, nous causons à nous-mêmes une quantité plus ou moins grande de souffrance que nous aurions pu éviter si nous avions eu une connaissance même élémentaire de ces lois ; nous nous empêchons de réaliser la vie dans son entière manifestation — de vivre complètement ; nous faisons un mal à notre constitution qui laissera infailliblement les empreintes de son passage et qui nous raccourcira tant soit peu cette vie qui nous devrait être si précieuse. Même considérée dans son aspect purement personnel, cette négligence des lois biologiques — en causant à nous-mêmes une souffrance évitable — est immorale. Mais lorsque nous considérons les résul-

tats ultimes que peut avoir cette négligence pour la race, alors l'immoralité est grandement augmentée.

Une négligence des lois de la santé peut produire des maladies chroniques et transmissibles par hérédité — telles la tuberculose, la syphilis, la goutte, le cancer, la phtisie, l'alcoolisme. Un homme ou une femme souffrant de ces maladies — ou du moins de l'une d'entre elles — ne rend pas seulement sa vie à lui misérable ; il transmet l'affreuse plaie à ses enfants, qui, à leur tour, la transmettent à leur progéniture ; ou bien la maladie ne réapparait pas dans la première génération, mais seulement plus tard, par atavisme. Voyez les résultats de cette folie, de cette imprévoyance, de ce défi aux lois de la nature. Ces enfants idiots, ivrognes, imbéciles, avortés, estropiés, goutteux, rachitiques, scrofuleux, phtisiques, cancéreux, syphilitiques, détorqués, cataplastiques, qui nous apitoient et nous

répugnent, sont les victimes de parents ou d'ancêtres coupables d'avoir violé les lois biologiques. Et cet affreux résultat est non seulement immoral en ce qui concerne les infortunés êtres qui en souffrent directement ; il est immoral à l'égard de la race humaine, qui en souffre indirectement.

M. Spencer a fort justement remarqué que : « Les résultats bons ou mauvais ne peuvent être des accidents ; ils sont les conséquences nécessaires de la constitution des choses. » Or, le résultat de la perpétuation d'êtres avortés, incapables et faibles est l'affaiblissement de la race. La félicité complète ne peut être atteinte que par un individu dont la constitution est en harmonie avec les conditions environnantes ; la multiplication d'individus dont la constitution ne s'harmonise pas avec ces conditions est une entrave à la jouissance de la race, car elle empêche la féconde multiplication de ceux qui sont aptes à

l'existence, en les privant de l'espace nécessaire à leur développement. Par conséquent elle cause une lésion absolue au progrès de l'espèce. Elle tend à remplir le monde de ceux auxquels la vie sera douloureuse, et à exclure ceux qui en pourraient jouir. Pareille multiplication, en infligeant une misère positive et empêchant une jouissance positive, est donc immorale au dernier degré.

Donc il y a une règle de morale absolue et universelle dans le monde physique. Enfreindre ou négliger les lois physiologiques qui régissent toute vie organique est immoral; immoral parce qu'une telle désobéissance inflige à nous-mêmes une douleur qui aurait pu être évitée et nuit ainsi à cette jouissance qui est le but naturel de tout organisme; immoral parce qu'elle inflige à notre progéniture et à nos descen-

dants une souffrance imméritée et leur ôte la joie de vivre à laquelle tout être a un droit irrévocable; encore plus immoral par le tort qu'elle fait à la race tout entière par la perpétuation d'un nombre d'individus qui, par leur inaptitude et leur faiblesse, retardent l'évolution progressive de l'espèce autant par leur présence inutile que par l'entrave qu'ils mettent au développement de ceux qui, étant aptes à la vie, seraient à même d'en jouir et contribueraient au perfectionnement général.

Mais existe-t-il une pareille règle dans le monde des sciences morales? Peut-on codifier la morale et dire : tel acte est juste, tel autre est vicieux, pour vous, pour moi, pour tout le monde, dans tous les temps et partout? Nous allons essayer de démontrer qu'une pareille codification de la morale est impossible et absurde.

Une codification de la morale sous-entend une autorité qui l'a codifiée. Or, peut-on

raisonnablement prétendre qu'un homme ou une assemblée d'hommes, peut concevablement codifier les notions du droit et du mal, de vertu et de vice, pour tous les autres hommes? Voyons un peu ce que cette idée implique.

Tout individu, par le fait même de son individualité, est un organisme à part, distinct. C'est-à-dire que sa constitution anatomique contient une infinité de tendances microscopiques qui diffèrent — plus ou moins — des tendances microscopiques qui constituent la structure anatomique des autres individus. Par cela même, il s'ensuit que le stimulus extérieur, agissant perpétuellement sur tous les individus à tout moment de leur vie consciente, doit agir sur chaque individu d'une façon autre. Par atavisme et hérédité, d'un côté, par l'adaptation au milieu de l'autre, ces différences se sont multipliées à travers les âges, produisant une variété sans fin dans

la vie organique. Il n'y a pas deux membres de l'espèce humaine qui soient similaires. Cette différence, si microscopique qu'elle soit, suffit pour qu'aucun membre de l'espèce ne puisse penser et agir d'après les mêmes motifs précis qu'un autre. La différence anatomique des individus est due à la différence des molécules protoplasmiques qui forment la base de la vie de chacun. Le protoplasme possède une constitution physico-chimique d'une variété infinie. Nous devons considérer ses molécules comme des combinaisons grandes au-dessus de la moyenne et fort compliquées, dont nous pouvons nous former une conception lorsque nous apprenons que la matière colorée dans le sang, qui est un de ses produits de rebut, consiste en 2.295 atomes pour le moins; tandis qu'on estime la molécule de pur albumen contenir 15.000 atomes. « Puisque la plus extensive variété dans la combinaison des atomes et des

groupes d'atomes est possible dans une molécule si énorme que la molécule d'albumen, nous voyons la possibilité d'une richesse sans fin de variété dans la combinaison de la molécule protoplasmique, au point de vue chimique et physique. De sorte que nous pourrons comprendre ce fait dominant toute la biologie, que le protoplasme, malgré son apparente identité de composition, offre néanmoins une variété sans fin de propriétés matérielles et dynamiques, non seulement dans les espèces différentes, mais même dans les différents membres de la même espèce et aussi dans les organes et tissus du même individu (fibres musculaires, cellules glandulaires, fibres nerveuses, etc.) Le protoplasme peut transférer ainsi ces propriétés individuelles à toutes les nouvelles parties protoplasmiques qui surgissent sous son influence moléculaire (1). »

1. KASSOWITZ : *Allgemeine Biologie*.

Il en est de même des processus cérébraux. Chaque individu a sa constitution cérébrale particulière, tout comme sa constitution anatomique. Ceci est tout naturel, vu que toute activité cérébrale dépend de sa base psychoplasmique, tout autant que l'activité physiologique repose sur une base protoplasmique. Le psychoplasme est une de ces mêmes substances protoplasmiques, composé de nodules albumineuses. La différence produite en si grande variété par les associations moléculaires du psychoplasme explique les différences psychiques des individus.

Viendrait-on prétendre maintenant que tel ou tel individu, ou tel ou tel groupe d'individus, a le droit de venir dire aux autres individus ce qu'ils ne doivent pas faire, ce qu'ils doivent honorer et ce qu'ils ne doivent pas honorer? Comment un individu ou un parlement, ou un État ou une curie peuvent-ils se permettre de dicter à

des individus ce qu'ils doivent croire ; comment peuvent-ils définir les mots vertu et vice et dire : cette définition doit être acceptée de tous? Comment une individualité — un composé de cellules et qui ne fait qu'interpréter ce que lui dicte l'agrégat des fonctions psychiques des cellules qui constituent sa structure organique — peut-elle assumer la responsabilité de juger des motifs d'une autre individualité dont les fonctions psychiques cellulaires n'agissent pas de même façon? Lorsque nous nous rappelons que toute constitution mentale est déterminée par les ambiances climatériques, telluriques, familiales, agissant sur un cerveau héréditairement prédisposé ; qu'il n'y a pas deux individus qui soient affectés similairement par le stimulus environnant; que ce qui fait pour l'un l'intensité du désir peut n'être d'aucune influence chez un autre ; que tout acte est par conséquent motivé par une foule de

causes obscures — selon l'éducation, le tempérament, l'état de santé, la température, la condition de l'atmosphère, l'action d'une tierce partie, etc. ; on peut apprécier combien dangereuse est la doctrine selon laquelle un individu ou un état ou un groupe d'individus a le droit de proclamer quelles actions sont vertueuses et quelles vicieuses, ou d'ordonner la croyance en tel et tel dogme et la répudiation de tel et tel autre.

Il est une vérité très éclatante — quoiqu'elle soit presque totalement ignorée de nos jours — qu'aucun phénomène présenté par la société dans sa totalité ne peut exister sans avoir ses racines dans les phénomènes de la vie individuelle, et que les phénomènes de la vie individuelle ont, à leur tour, leur source dans les phénomènes vitaux de la nature. De sorte qu'il ne peut exister un phénomène social qui, en der-

nière analyse, n'obéisse aux lois biologiques; et une compréhension des phénomènes sociaux est, par conséquent, impossible sans une compréhension de ces lois. Contemplons les conditions de la vie individuelle et comparons ces conditions avec celles de la vie sociale. Nous trouverons que les conditions sont identiques.

Chaque jour le corps d'un homme subit une certaine usure — usure qui est causée par l'action musculaire, détérioration du système nerveux par l'activité mentale, détérioration des viscères par l'accomplissement des fonctions vitales. Chaque jour, aussi, le corps perd une certaine quantité de chaleur par la radiation; et puisque pour pouvoir continuer les fonctions vitales, il est nécessaire que la température soit maintenue à un certain degré minimum, cette perte de chaleur doit être compensée par une production continue de chaleur; dans ce but, certains constituants

du corps subissent une oxydation ininterrompue. Pour réparer ainsi l'usure des tissus et maintenir la chaleur du corps, l'homme doit se nourrir. Les substances nutritives — albumine, kohlehydrate et matières graisseuses — passent à travers le canal intestinal dans le système sanguin; par l'intermédiaire de ce dernier elles apportent la nutrition nécessaire aux tissus cellulaires. Sous l'influence de l'oxygène qui entre dans le sang par les poumons, les matières albuminoïdes sont transformées en urée et acide urique, en acide phosphorique et en acide sulfurique; la kohlehydrate et les matières graisseuses sont transformées en eau et acide carbonique. Les produits de rebut qui résultent de ce processus de carbonisation et d'oxydation, sont repris par les courants sanguins et portés aux reins, à la peau, aux poumons, d'où ils sont facilement excrétés.

Le secret de la santé et de la vie réside

ainsi dans un balancement harmonique entre l'oxygène et les produits nutritifs, d'un côté, et l'excrétion régulière des produits de rebut, de l'autre. Un sang bien conditionné et une urine saine sont les deux preuves de la bonne condition d'un organisme. Mais si par hasard la nutrition nécessaire ou l'oxygène nécessaire ou tous les deux, viennent à manquer, alors un dérangement dans les fonctions cellulaires se manifeste — dérangement causé par un manque d'oxydation intracellulaire.

Ainsi la vie — que les mystiques et les philosophes se plaisaient à dépeindre comme un « don de Dieu », comme une chose mystérieuse et supraterrestre — se voit réduite à l'état d'une machine purement physiologique et fort compliquée. La vie s'élabore par l'association de quatorze simples corps inorganiques avec les divers modes de mouvement, tels que chaleur, lumière et électricité, et ne peut se main-

tenir qu'à condition que le métabolisme intérieur soit régulier et ne soit point entravé par les substances étrangères dont les propriétés chimiques ne concordent pas avec l'ensemble des substances vitales.

Le foie est l'organe central de l'organisme — celui qui joue le rôle le plus important dans les processus vitaux. Le foie a les trois importantes fonctions à remplir — la sécrétion de la bile, la formation de glucose et la transformation des matières albuminoïdes — transformation qui a pour résultat la production d'urée et d'acide urique. L'exécution de ces trois fonctions est essentielle pour la continuation de la vie; et la jouissance qu'apporte une vie saine dépend de la marche régulière de ces fonctions. Qu'un dérangement se produise dans l'exécution d'une d'entre elles et des troubles graves surgissent. Que le processus de sécrétion de la bile soit dérangé, et la jaunisse ou la gravelle s'ensuivront,

Que la formation de glucose soit excessive, et le diabète en sera la triste conséquence. Que la quantité d'urique acide soit augmentée aux dépens de l'urée et il en résultera une autoïntoxication de tout l'organisme, se manifestant en un grand nombre d'états morbides et pathologiques qui ont été réunis sous le nom commun de manifestations de la diathèse urique.

Dans la sphère physiologique songe-t-on à intervenir, à défendre aux individus tels ou tels actes, à commander tels ou tels autres ? Va-t-on exiger ici une codification des lois de la diète et dire : « Ceux qui mangent un certain plat ou boivent une certaine boisson ou se lèvent à une certaine heure ou se promènent de quatre à six heures sont des gens vertueux ; tous ceux qui ne suivent pas leur exemple sont, pas contre, vicieux ; par conséquent nous ordonnons à tout le monde de manger, de boire, de se lever, de marcher, d'après ces prescriptions »? Ce serait absurde. Personne ne songe à intervenir ici; on laisse les gens faire ce que bon leur semble. On les laisse agir selon leurs goûts, selon leurs inclinations. Faire autrement serait non seulement monstrueusement tyrannique, mais aussi saugrenu. La règle salutaire et universelle en ce qui concerne les besoins purement physiologiques de l'homme est: laisser faire (1).

Et pourtant l'argument préféré des défenseurs de l'ordre existant des choses — que l'intervention de la loi est nécessitée par les résultats funestes qui s'ensuivraient si les hommes étaient libres de poursuivre la ligne de conduite qu'ils voudraient — est surtout applicable dans ce domaine physiologique où on ne veut pas l'appliquer. Car

1. Il est vrai que la pédérastie — qui est également un besoin purement physiologique — est encore défendue par la loi en certains pays. Mais la loi reste sagement lettre morte pour la plupart du temps.

les conséquences d'une vie désordonnée sont à prévoir d'avance dans toutes leurs manifestations physiologiques. Une alimentation défectueuse, un usage abusif de l'alcool, une négligence systématique des règles de l'hygiène, amènent fatalement l'autoïntoxication de l'organisme par l'acide urique avec toutes ses suites désastreuses — la goutte, le rhumatisme, l'arthrite déformante, le dérangement de l'appareil digestif et de l'appareil urinaire, les affections cardiaques, les lésions des organes respiratoires, les démangeaisons de la peau, des troubles nuisibles du côté du système nerveux, l'hypocondrie, l'épilepsie. Si jamais on pouvait soutenir la proposition qu'une autorité étrangère a le droit et le devoir de régler la conduite des hommes, de défendre certaines actions et de sanctionner certaines autres, ce serait le cas dans la sphère physiologique. Car les nuisibles conséquences d'une désobéissance

aux lois biologiques sont à prévoir d'avance; et si une autorité quelconque, parlant au nom de la société, venait prescrire certaines règles hygiéniques et diétaires — venait nous prescrire notre alimentation et la quantité de boissons alcooliques qui nous seraient permises — sous le prétexte de prévenir les déplorables conséquences d'un oubli des lois biologiques, cette autorité invoquerait du moins un prétexte plus raisonnable que l'autorité qui veut défendre l'expression de certaines opinions dans la crainte que celles-ci n'aient des résultats néfastes. En prescrivant ces règles hygiéniques et diétaires, l'autorité pourrait dire :

« Nous vous défendons une cuisine fortement épicée et l'usage fréquent des viandes indigestes; car lorsque la viande occupe une place prépondérante dans l'alimentation, le foie est soumis à un surmenage pendant la digestion et se conges-

tionne; nous vous défendons de boire plus d'une quantité prescrite de liqueurs alcooliques, car les boissons alcooliques entravent la digestion et favorisent la formation de l'acide urique; nous vous ordonnons une certaine quantité d'exercice tous les jours, car rien n'est plus pernicieux que de rester assis toute la journée dans un air confiné et vicié; nous vous prescrivons tels et tels vêtements, car l'hygiène demande que les vêtements combinent la chaleur avec la légèreté; nous défendons sévèrement à tous ceux qui sont atteints de maladies chroniques se transmettant par hérédité de procréer des enfants (1), car la perpétuation de générations maladives et malsaines est nuisible à l'évolution progressive de l'espèce et c'est notre droit et notre devoir de l'empêcher. » Si une auto-

1. Dans ce cas il faudrait avoir recours à la castration forcée.

rité quelconque légiférait de cette façon — se basant sur le modèle du régime de Lycurgue en Sparte, et que quelques socialistes d'Etat voudraient imiter aujourd'hui (1) — elle aurait du moins, nous le répétons, un prétexte supérieur en tout cas à celui qu'emploie le gouvernement « de défense républicaine » pour se débarrasser de certains adversaires incommodes. Car les raisons avancées par cette autorité hypothétique seraient basées sur les faits solides et tangibles de la science médicale. Il n'est pas le moins du monde contestable que l'usage fréquent et immodéré des viandes, des épices, des liqueurs, soit très funeste pour l'organisme; il n'est pas douteux que l'exercice régulier soit nécessaire à la santé; il n'est pas à nier que la perpétuation d'êtres malades et incapables soit au plus haut

1. Voir le livre de H. G. Wells : *Anticipations.* (Londres, 1901.)

degré nuisible aux progrès de l'espèce; par conséquent l'autorité, en interdisant l'usage immodéré de ces mets pernicieux, en prescrivant une certaine quantité d'exercice, en châtrant les individus souffrant de maladies héréditaires afin d'empêcher la procréation d'une nouvelle génération affaiblie, pourrait incontestablement dire: « Prévoyant les tristes conséquences de toutes ces violations des lois biologiques, nous vous les défendons, au nom du bien-être de la race, de votre propre jouissance et du progrès social. »

Il est une des conséquences d'un argument vraiment bon, qu'il est susceptible d'être poussé jusqu'au bout. Mais les défenseurs des systèmes autoritaires, à l'exception de certains socialistes d'Etat qui sont plus ou moins logiques, ne poussent pas leur argument autoritaire jusqu'à sa seule conséquence logique. Car, si on admet qu'un homme ou un groupe d'hommes

puissent s'arroger le droit de prescrire les opinions d'autres gens; si on admet que l'Etat est à même de prononcer dogmatiquement quelles idées sont légitimes et quelles idées illégitimes, et de punir les individus qui adhèrent aux idées prononcées illégitimes; si on admet que l'Etat a le droit d'octroyer une certaine méthode d'éducation publique à la nation, sans tenir le moindre compte des vues de ceux qui sont opposés à cette méthode; si on admet que l'Etat a le droit d'extorquer l'argent des contribuables pour exécuter des projets auxquels ces contribuables sont hostiles — l'argent des socialistes pour le budget de la guerre, l'argent des catholiques pour la construction d'écoles laïques — alors pourquoi reculer devant l'intervention de la loi dans la sphère physiologique? Si le gouvernement a le droit de décider une question philosophique d'une difficulté considérable — une question abstraite — il

a assurément le droit de décider une question dont la solution est de toute évidence; s'il a, comme en Allemagne, le droit de défendre à ses employés de sympathiser avec les vues scientifiques et sociologiques exprimées dans le *Capital* de Karl Marx; pourquoi lui dénier le droit de prohiber la perpétuation d'êtres nuisibles à la race en raison de leur inaptitude héréditaire ?

Mais c'est — chose curieuse — juste dans cette sphère-là où son intervention aurait du moins un semblant de prétexte, qu'on dénie à l'autorité tout droit d'intervenir. La prostitution est sans aucun doute un des fléaux de nos conditions sociales; les ravages exercés par la syphilis causent des dommages très sensibles à toute la race. Non seulement la syphilis ruine la vie de l'homme qui en est infecté, mais elle se transmet par hérédité et atavisme et lèse toute une génération. Ici, du moins, on croirait que les autoritaires qui craignent les conséquences de la liberté intégrale feraient intervenir leur Etat, flétriraient la prostitution comme un crime et la défendraient sous peine d'être amené devant la police correctionnelle si on la pratiquait. Si jamais la phrase « le bien-être général » pouvait être invoquée, ce serait dans ce règlement-là. Mais quel est le gouvernement qui penserait à pénaliser la prostitution ? La commission de la police des mœurs, siégeant à l'automne de 1903 à Paris, ayant été catégoriquement mise en demeure de dire si la prostitution, selon son opinion devait être incluse dans le domaine de la loi criminelle, a été unanime à répondre dans le sens négatif.

« Le gouvernement est incompétent à prescrire la diète ou l'hygiène des gens; quoiqu'il sache très bien, à la suite des recherches cliniques et thérapeutiques, quel

sera, en des conditions données, le résultat de tel ou tel mode de vivre, de telle ou telle conduite hygiénique ; quoiqu'il sache qu'une négligence systématique des lois physiologiques amènera inévitablement de grands malheurs, non seulement pour l'individu, mais aussi pour ses descendants et pour la race en général ; quoique le gouvernement, instruit par la science médicale, soit à même de prévoir les désastres qui peuvent surgir pour toute une génération à la suite de l'imprévoyance d'un seul individu — pourtant le gouvernement n'a pas le droit et n'a pas le devoir d'empêcher cet individu de commettre cette imprévoyance. Mais le gouvernement — qui ne peut imposer les leçons de n'importe quelle encyclopédie de médecine — a le droit et la compétence de juger entre Marx et Bastiat, entre Kropotkine et Leroy-Beaulieu, entre le Concile de Nicée et celui de Trente. Il a non seulement le droit d'ap-

précier entre ces différents points de vue philosophiques — ce qui est le droit de tout être vivant s'il possède la compétence nécessaire — mais il a le droit d'imposer ses idées aux autres. Il a le droit et le devoir de dire aux socialistes qu'il ne leur sera plus permis de croire à la possibilité que la théorie marxiste de la concentration du capital soit correcte ; qu'ils ne doivent pas penser que la conception matérialiste de l'histoire soit la juste conception ; qu'ils doivent préférer la théorie idéologique de J. S. Mill au matérialisme économique de Marx et Engels ; qu'il doivent soutenir Leroy-Beaulieu lorsque celui ci affirme à l'encontre de Marx et Kautsky que la misère des masses ne va pas grandissante (1). Il a

1. M. de Bülow, chancelier de l'empire allemand, a déclaré dans le Reichstag : « Je n'ai pas la moindre hésitation à affirmer que l'employé du gouvernement qui est socialiste est coupable de parjure et de traitrise. C'est un homme sans honneur. » Voir la *Ga-*

le droit de dire quelles doctrines peuvent être enseignées à l'école et quelles doctrines doivent être exclues. Il a le droit de protéger une religion contre les autres, s'arrogeant ainsi la compétence de résoudre des questions théologiques — de juger entre l'alexandrianisme et le gnosticisme, entre la transsubstantiation et la consubstantiation. Il a le droit d'emprisonner ou de bannir des hommes parce qu'ils sont disciples de Bakounine plutôt que de J.-B. Say. Le gouvernement, qui n'a pas le pouvoir de forcer les parents d'observer les lois les plus élémentaires de la physiologie, desquelles dépendent la vie et la jouissance de leur progéniture, et par la négligence desquelles une immense quantité de souffrance

zette de Cologne, 14 décembre 1903. Ainsi un homme qui, ayant étudié la statistique, croit que l'évolution économique suit la direction indiquée par Marx, n'est pas apte à vendre des timbres-poste au guichet ou de porter des bagages à la gare !

est infligée, est apte à forcer l'enfant à étudier Platon au lieu d'Augustin, à préférer Adolphe Wagner à Ludwig Büchner, M. de Molinari à Charles Fourier. (1) » Voilà la synthèse de l'argument autoritaire.

La science moderne, qui nous enseigne que l'homme est un être ni moral ni immoral, mais simplement *amoral* — qu'il ne fait qu'élaborer l'action de ses viscères — a ébranlé tout l'édifice pompeux que la morale est venue construire pour le bien-être de l'humanité. L'homme n'est ni foncièrement bon, ni foncièrement mauvais ; il est

1. « Les Universités ne sont pas seulement les foyers de la science — elles sont aussi des écoles dans le service du monarque et de l'Etat, et c'est leur devoir d'inspirer à la jeunesse l'amour de leur roi et de leur patrie, et le respect de la monarchie et de la constitution. » M. Bosse, ministre des cultes de la Prusse. Cité par Büchner, *Im Dienste der Wahrheit*, p. 226. (Traduction anglaise.)

ce que le font ses prédispositions congénitales jointes aux conditions mésologiques. Chaque action, chaque pensée d'un homme est déterminée par un processus compliqué dans les cellules ganglioniques du cerveau; Haeckel l'a très bien exprimé lorsqu'il a dit : *la nature de ses inclinaisons fut déterminée il y a longtemps par l'hérédité ; la détermination à tout agissement est le résultat de l'adaptation aux circonstances du moment, lorsque le motif le plus fort l'emporte, d'après les lois qui régissent la statique de l'émotion.* Tous les phénomènes de la vie psychique — chez les protistes unicellulaires aussi bien que chez les vertébrés les plus développés — sont directement déterminés par l'action physiologique du protoplasme de leurs cellules, c'est-à-dire par des opérations physiques et chimiques dues en partie à l'hérédité, en partie à l'adaptation.

La conscience se développe graduellement selon l'afflux sanguin, la constitution et la multiplicité des circonvolutions des hémisphères cérébraux, et la constante diversion des sensations objectives que le changement de milieu et l'éducation reçue favorisent. La mémoire — qui n'est que la transformation de l'énergie potentielle et latente du psychoplasme en énergie kinétique — dépend également des mêmes opérations physiologiques dans le sensorium. Ni la conscience ni la mémoire ne peuvent exister qu'à condition que les cellules cérébrales soient pourvues des éléments nécessaires à leur nutrition. Pendant le sommeil elles disparaissent forcément, parce que le cerveau s'anémie et diminue de volume et que le sang s'y raréfie. Ainsi et la conscience et la mémoire sont les accompagnements nécessaires d'un processus nerveux dans la cellule ganglionique du cortexe cérébral.

Les travaux faits pendant les dernières

années dans les laboratoires psychologiques ont démontré nettement le rôle de la volition dans les processus organiques. Il a été prouvé par le Dr Fournié que nos actions ne sont dues qu'au fonctionnement complexe et harmonique de nos organes et que notre volonté est impuissante à les produire ou les suspendre (1). Pour démontrer que toute fonction intellectuelle est suspendue par suite de l'extraction des centres nerveux, le Dr Flourens opéra sur une poule, lui ouvrit le crâne, et enleva les deux hémisphères cérébraux, laissant intacts le bulbe et le cervelet; la poule continuait à vivre, mais dans un état d'abrutissement

1. Le Dr Fournié, dans une série d'expériences faites sur les animaux vivants à l'aide d'injections de substances irritantes dans différents départements de la couche optique, est arrivé à anéantir telle ou telle catégorie d'impressions sensorielles, suivant que le dilacération traumatique avait atteint tel ou tel noyau de la couche sensitive.

complet; lorsqu'on plaçait devant elle des aliments, elle ne faisait aucun effort pour les prendre, et elle serait morte si on ne l'avait gavée artificiellement. Elle vécut sans cerveau plus d'une année, ses autres fonctions vitales — circulation, respiration, digestion — s'accomplissant normalement. L'intelligence, la perception, la volonté étaient seules abolies. La volonté n'est que la résultante d'un ébranlement compliqué des nerfs qui s'opère dans le laboratoire du sensorium; ce processus nerveux à son tour, est déterminé dans ses tendances par les germes microscopiques de l'encéphale.

Mais quelle est la conséquence du déterminisme scientifique? Si les hommes sont irresponsables de leurs pensées et de leurs actes; si, toutes conditions étant données, ils ne pouvaient pas agir ou penser autrement qu'ils ne le font; s'ils ne font qu'obéir à l'impérieuse nécessité, s'ils ne sont que

ce que l'hérédité et l'atavisme d'un côté, le milieu de l'autre, les font; quel est le résultat du déterminisme sur l'idée prédominante de la morale? Est-ce que nos systèmes autoritaires, avec leurs codes judiciaires et leurs représailles légales et leurs règlements policiers, ne sont pas irrévocablement condamnés par la science?

Le système autoritaire actuel part de l'hypothèse erronée que les hommes sont des facteurs libres, agissant de leur propre gré. Il y a même des socialistes qui partagent cet absurde point de vue; ainsi Bernstein dit quelque part dans son ouvrage sur le *Socialisme Théorique* que nous pouvons penser ce que nous voulons en théorie du libre-arbitre, mais qu'il nous faut, dans la pratique, toujours partir de de lui comme base. Il serait facile de réduire cet argument du sociologue allemand *ad absurdum*. Si les hommes ne sont pas des facteurs libres — ce qui n'est pas une

théorie mais un fait scientifiquement prouvé — alors il est ridicule d'assumer ce qui est impossible. Les actions des hommes ne sont ni blâmables ni louables; ils n'ont ni mérite ni démérite à les accomplir; car ils ne font que réagir selon l'incitement plus ou moins grand de leurs organes.

Il n'y a, par conséquent, pas plus de raison d'être au point de vue métaphysique pour les représailles exercées par la loi contre les personnes dites criminelles qu'il n'y en aurait pour des représailles contre les tuberculeux, les rachitiques ou les syphilitiques. Car la volonté entre tout autant dans le domaine de la pathologie que n'importe quel autre organe vital. Tout comme le corps est sujet à des états pathologiques qu'on dénomme tuberculose, syphilis, gale, diathèse urique, etc., de même l'esprit est sujet à des conditions pathologiques qu'on appelle hystérie, aboulie, monomanie, hallucination, érotomanie,

etc. Comme nous l'avons déjà remarqué, il y a un jeu ininterrompu réciproque entre les états du corps et les conditions psychiques.

S'il est un fait incontestable dans le monde, c'est que l'homme peut être modifié par les conditions ambiantes. Chaque système d'éducation physique et morale a pour but la modification plus ou moins grande des individus. L'être s'adapte au milieu le mieux qu'il peut ; celui qui ne sait pas s'adapter dans le moindre degré périt nécessairement; et la jouissance complète ne peut être atteinte que par l'être dont la condition s'harmonise complètement avec l'ambiance. Le but de toute morale est de chercher les moyens nécessaires à réaliser cet accord complètement harmonieux.

La présente phase transitoire de l'éternel cycle d'évolution cosmique est soumise à la loi d'airain de développement sous tous ses aspects. L'évolution sociale

procède à côté de l'évolution organique et inorganique. Avec l'évolution sociale s'élabore aussi l'évolution intellectuelle et morale. Comme le dit Buckle, les progrès de la race sont de deux sortes; une sorte a rapport à nos devoirs, l'autre à notre savoir. « Il n'y a pas de doute qu'un peuple n'avance point en réalité si, d'une part, son savoir grandissant est accompagné d'un vice grandissant; ou bien, d'autre part, si, son progrès dans le domaine de la vertu est paralysé par une ignorance croissante (1). » La conception matérialiste de l'histoire nous enseigne que « le mode de production de la vie matérielle détermine, en général, le développement de la vie sociale, politique et intellectuelle (2). » Il n'est pas contestable que les divers stades historiques aient eu chacun sa superstructure idéologi-

1. *History of Civilisation*, I. 174.
2. MARX : *Le Capital*, p. 32, note.

que correspondant à l'infrastructure économique. Chaque période — chasse; vie pastorale ; agriculture ; agriculture et manufactures; agriculture, manufactures et commerce; — a eu ses croyances, ses systèmes moraux et judiciaires, correspondant au mode d'existence déterminé par la vie matérielle. Aujourd'hui nous trouvons l'idée de moralité et de justice sous un nombre infini de variétés, et chaque variété est adaptée à la vie matérielle des différents peuples. Chez les Veddahs de Ceylan, les Dyaks de Bornéo, les indigènes de Brésil et de Patagonie, les Basutos de l'Afrique australe, les Ashantis, les aborigènes de l'Australie et du Fiji, les idées de droit et de morale seraient considérées par nous comme très primitives; elles sont pourtant en harmonie avec la vie matérielle de ces divers peuples. Dans un état social militant, qui fait dépendre son existence de la guerre et de l'agression, l'éthique et ses croyances

correspondantes seront nécessairement tout autres que dans une société industrielle, dont le développement économique exige avant toutes choses la sécurité de la paix. De même le critérium de moralité dans une société basée sur le droit de propriété devra nécessairement différer de celui qui prévaudrait dans une société communiste.

De sorte que l'évolution morale est déterminée par l'évolution économique. A l'encontre des philosophes d'autrefois qui cherchaient à résoudre la question sociale par le moyen d'exhortations pieuses, la sociologie moderne devrait reconnaître que l'éthique et la morale d'une époque ne sont que les résultantes nécessaires du mode de production de la vie matérielle; par conséquent si l'éthique et la morale d'une époque donnée sont mauvaises, la faute en est aux conditions économiques.

Les conditions économiques actuelles condamnent la majorité du genre humain

dit civilisé à l'esclavage, la dégradation et l'exploitation au profit d'une minorité oisive et, pour une grande part, parasitaire. Le résultat de l'exploitation inhérente au système capitaliste de production est de rendre les hommes lâches, féroces, imbéciles, flagorneurs, profondément malheureux, obligés de vendre leur force de travail pour une pitance, subordonnés à la bonne humeur du patron pour leur pain quotidien, forcés de peiner toute leur vie sans espoir d'amélioration, condamnés à voir leurs femmes et leur progéniture peiner de même, les travailleurs — qui produisent les richesses sociales gaspillées par d'autres — doivent nécessairement rester ignorants, abrutis, doivent nécessairement courber l'échine devant les patrons et lécher la main qui les frappe, doivent nécessairement déborder de haine aveugle. Et l'ignorance et la lâcheté de la grande classe ouvrière trouvent leur répercussion dans toutes les couches de la société. Indifférence, flagornerie, ignorance, l'esprit boutiquier de commercialisme, forment les traits caractéristiques de notre société d'aujourd'hui.

Partout on entend les mêmes plaintes. Le théologue aussi bien que le scientifiste, le prêtre aussi bien que le sociologue, se lamentent sur l'esprit de décadence visible partout et qui est le précurseur omineux de l'écroulement du vieil ordre de choses. En Allemagne aussi bien qu'en Russie, dans l'Italie comme dans l'Espagne, aux Etats-Unis comme en France et en Angleterre, une pourriture, une décadence a envahi la société bourgeoise. Cette course folle après la richesse; cette domination du monde politique, intellectuel et artistique par le dieu jaune, va prouver la ruine sûre de la société capitaliste exploiteuse. *Das Geld regiert die Welt*, disent les Allemands, et nous voyons les tristes conséquences de ce culte de Mammon. Une hypocrisie, une

lâcheté, une flagornerie, sans bornes, sans pudeur — *ein Hundedemut von unten nach oben*, comme l'a très bien dit M. Bebel, — se révèlent partout. Ce respect extravagant pour l'autorité, cette flagornerie devant la puissance, ce culte absurde de l'ordre et de la légalité, cette peur honteuse de toute innovation, cette intolérance qui ferait honneur au Moyen-Age, cet amour du scandale, de la sensation malsaine, ce chauvinisme bestial qui — sous les noms spécieux d'impérialisme ou de nationalisme — a fait son apparition en ces dernières années dans les divers pays d'Europe et d'Amérique — tout prouve une pourriture dans l'édifice social qui ne peut manquer de hâter l'arrivée du jour du chambardement général.

Et c'est non seulement dans le domaine intellectuel et politique que nous constatons les signes d'une maladie cancéreuse, mais encore davantage dans le domaine

économique. Une constante extension du marché et de la production est dans la société capitaliste une condition vitale et pour les travailleurs et pour les capitalistes eux-mêmes. Comme conséquence nécessaire de cette extension continue du marché nous avons des crises financières de plus en plus nombreuses. Le développement et l'élasticité du crédit moderne a rendu possible l'extension illimitée de la production capitaliste et fait éclater le plus souvent possible l'antagonisme entre la production et la consommation. Dans les mots de Mlle Dr Rosa Luxembourg : « Le crédit accentue l'antagonisme entre la production et l'échange, en poussant à ses dernières limites la production, tout en paralysant l'échange à la moindre occasion... Il accentue aussi l'antagonisme entre les conditions de propriété et de production, en réunissant — par l'expropriation forcée d'un grand nombre de petits capitalistes — de

prodigieuses forces productives en un petit nombre de mains (1). » « Plus le crédit se développe, plus les transmissions des nouvelles et les transports seront rapides, et plus tôt se constituera l'unité du marché international et plus tôt l'une quelconque de ses parties ressentira le contre-coup de ce qui passe dans les autres (2). »

Marx a démontré comment la crise constitue toujours le point de départ de nouveaux placements d'argent considérables, et, par cela, forme une base matérielle plus ou moins nouvelle pour le prochain cycle de transformation où le capital est captivé

1. Par exemple, cinq individus — Rockefeller, Harriman, Pierpont Morgan, W. R. Vanderbilt et G. D. Gould — contrôlent, grâce, au système de sociétés anonymes, L. 1,500,000,000 sterling, ce qui équivaut à 37 milliards 500 millions de francs — presque la moitié du capital duquel dépend la vie économique des États-Unis. (KAUTSKY : *La Révolution Sociale et son Lendemain*, p. 29.)

2. KAUTSKY : *Le Marxisme*, p. 274.

par son élément fixe. Pour l'évolution sociale, cette nécessité inéluctable du mode de production capitaliste d'étendre le marché a pour conséquence le fait important que le mode capitaliste devient impossible à partir du moment où le marché ne peut plus s'étendre dans la même mesure que la production — dès que la surproduction devient chronique. Et cette surproduction chronique est une nécessité, car le marché extérieur comme le marché intérieur a ses limites, tandis que l'extension de la production est pratiquement illimitée.

La Bourse, elle, se prépare pour le krach qu'elle sait immanent. Les ouvriers, aussi, se révoltent partout, et préparent l'avénement de la grève générale, d'où sortira la révolution sociale (1).

1. En 1902, il y eut en France 512 grèves ; dans 111, les travailleurs ont obtenu satisfaction complète ; dans 184, une demi-satisfaction ; soit près de 60 0/0 des cas dans lesquels les ouvriers ont obtenu un avantage.

M. Élisée Reclus a écrit dans un passage éloquent :

« Nous arrivons à la fin d'une époque, d'une ère de l'histoire. C'est l'antique civilisation tout entière que nous voyons s'achever. Le droit de la force et le caprice de l'autorité, la dure tradition juive et la cruelle jurisprudence romaine ne nous imposent plus ; nous professons une foi nouvelle, et dès que cette foi, qui est en même temps la science, sera devenue celle de tous ceux qui cherchent la vérité, elle prendra corps dans le monde des réalisations, car la première des lois historiques est que la société se modèle sur son idéal. On peut dire que, par mille phénomènes, par mille modifications profondes, la société anarchique est déjà depuis longtemps en pleine croissance. Elle se montre partout où la pensée libre se dégage de la lettre du dogme, partout où le génie du chercheur ignore les vieilles formules, où la volonté

humaine se manifeste en actions indépendantes, partout où des hommes sincères, rebelles à toute discipline imposée, s'unissent de leur plein gré pour s'instruire mutuellement et reconquérir ensemble, sans maître, leur part à la vie et à la satisfaction intégrale de leurs besoins. Tout cela c'est l'anarchie, même quand elle s'ignore, et de plus en plus elle arrive à se connaître (1). »

L'atmosphère est chargée et lourde ; nous sentons déjà le frisson de l'orage qui s'approche ; déjà tombent les premières grandes gouttes de la pluie bienfaisante de la révolution.

On a fait beaucoup de cas du Darwinisme social. Et, certes, nul ne peut nier que la loi de sélection naturelle s'opère d'une façon salutaire dans le domaine social. Nul

1. Préface à *La Conquête du pain*, de Kropotkine.

ne peut nier qu'il est de l'intérêt de la race tout entière que les faibles et les inaptes de l'espèce disparaissent. Nous avons déjà dit que la félicité complète qui est le but naturel de la vie, ne peut être atteinte que par celui dont la constitution est en entière harmonie avec les conditions environnantes. Celui dont la constitution est en antagonisme essentiel avec ces conditions est condamné à périr. Ce qui forme le danger de la plupart des systèmes socialistes est leur ignorance ou leur négligence de cette loi essentielle; l'idée préconisée aujourd'hui par les socialistes qui cherchent les votes des ignorants, est que toute misère, toute souffrance peut être guérie, peut être évitée. Cette idée est contraire à la science; par conséquent elle est fausse. L'être qui est trop faible pour se soutenir doit périr. Tout effort fait pour le soustraire à son sort naturel est une entrave directe au développement progressif de la race. Nous avons

dit, et nous le répétons : la multiplication d'individus dont la constitution ne s'harmonise point avec les conditions ambiantes est une entrave à la jouissance de l'espèce, car elle empêche la féconde multiplication de ceux qui sont aptes à l'existence, en les privant de l'espace nécessaire à leur évolution. Elle tend à remplir le monde de ceux auxquels la vie sera douloureuse, et à exclure ceux qui en pourraient jouir. Elle inflige une misère positive et empêche une jouissance positive.

M. Herbert Spencer a remarqué que « le bien-être de l'humanité existante et le développement de ce bien-être en une perfection ultime, sont tous deux assujettis à cette même discipline, salutaire quoique sévère, à laquelle toutes les espèces sont assujetties — une discipline qui est sans pitié dans ses méthodes bienfaisantes : une loi qui, cherchant la félicité de la race, ne dévie jamais du chemin afin d'épargner à

celles qu'elle rencontre une souffrance quelconque. La pauvreté des incapables, la détresse des imprudents, la faim des paresseux, le piétinement des faibles par les forts qui entraîne tant de misère, sont tous des décrets inexorables d'une nature bienfaisante (1). »

C'est là la philosophie de la science, basée sur des faits tirés de l'observation de la nature. Les paresseux, les incapables, les faibles doivent succomber dans cette lutte impitoyable pour la vie. C'est la loi qui régit l'évolution organique. Les troupeaux herbivores, par exemple, se voient dépouillés par leurs ennemis carnivores de tous leurs membres qui ont dépassé un certaiu âge, de tous ceux qui sont âgés, maladifs, mal formés, lents ou autrement incapables. Par le moyen de ce processus éminemment purificateur, de même que par le

1. *Social Statics*, p. 322.

moyen des combats acharnés au temps du rut, toute vitiation de la race par la multiplication d'échantillons inférieurs est empêchée, et le maintien d'une constitution complètement adaptée aux conditions environnantes est assuré. De sorte que cette évolution progressive de l'espèce, par l'élimination des faibles, des estropiés, des incapables, produit à fin de compte le maximum de bonheur par la seule survie des individus qui ne souffrent pas de ces entraves à la jouissance.

Mais, bien entendu, le Darwinisme social a rapport aux lois naturelles; et ces lois naturelles ont pour but et résultat le bonheur et la jouissance de l'espèce, par l'élimination de ceux qui ne sont pas en mesure de jouir de la vie, et la multiplication de ceux qui peuvent en profiter. Par contre, la lutte économique, tant prônée par certaines écoles bourgeoises, n'est nullement le résultat d'une loi naturelle; elle

est la résultante d'une fausse direction de l'évolution sociale ; et sa seule conséquence est l'affaiblissement de l'espèce, par l'impossibilité dans laquelle elle met la majorité de faire valoir les qualités par le moyen desquelles elle pourrait, les conditions étant égales pour tous, jouir de la vie et enrichir le genre humain.

Si la jouissance est le but de la vie; et si le devoir de toute science morale est de déduire, des lois historiques, le système tendant à produire le maximum de félicité pour l'individu; n'est-ce pas une moquerie de prétendre que le système économique actuel est le dernier mot du progrès? Tandis que nous voyons, dans chaque sphère de la vie et de l'activité humaine, une souffrance morale et matérielle qui, très loin de conduire à la félicité ultime de l'humanité, conduit la race à la banqueroute? Car combien de milliers de personnes n'y a-t-il pas qui sont privées de toute

jouissance de la vie par les seules conditions économiques ; des individus qui, doués par la nature de toutes les qualités nécessaires pour se conquérir une belle place sous le soleil, sont empêchés, par les conditions économiques, de faire valoir ces qualités ? Des hommes intelligents, empêchés par leur situation pécuniaire de faire profiter le genre humain de cette intelligence; des femmes, poussées rien que par la misère économique, à la prostitution ; des travailleurs sobres, d'une constitution physique parfaite, forcés de demeurer toute leur vie durant dans un hébêtement désolant ; d'autres, dont la belle santé reçue de la nature, est ruinée par le travail de bête de somme auquel les condamne leur situation économique. Et, d'autre part, voyez la pourriture de la haute pègre, au profit de laquelle ces infâmes conditions économiques sont maintenues par l'armée et la gendarmerie; voyez cette décadence

de l'aristocratie de naissance autant que de l'aristocratie de la bourse ; allez à Paris ou à Monte-Carlo ou à Ostende, ou à Londres, partout où les gros barons de la finance sont réunis en nombre. Voyez ce tourbillon ininterrompu d'amusements, de folies insensées, cette course fiévreuse, cette demande perpétuelle de gaietés nouvelles, cette quête folle d'attractions, de surexcitation, de dissipation — cette extravagance inouïe, ce luxe, cet étalage fanfaronneur. Jamais une pensée philosophique, jamais une réflexion sur les problèmes profonds de la vie, n'entre dans les cerveaux abrutis par un surmenage continuel. Ils ne connaissent rien de la science, de l'art, des beautés de la littérature, ces gens auxquels tout est possible en raison de leur position économique. Toutes les belles choses de la vie, tout ce qui embellit, qui purifie, qui ennoblit l'individu, est à la portée de leur main, mais ils sont aveuglés par

leur mode de vivre et ne les voient pas.

Oui ; si l'exploitation capitaliste était la phase ultime de l'évolution économique la race humaine serait condamnée irrévocablement à la banqueroute matérielle et morale, à la disparition prématurée. Car les conditions économiques ont engendré des conditions hygiéniques tout à fait déplorables. M. Élisée Reclus a établi des chiffres — puisés à la statistique officielle — qui nous révèlent, dans toute leur horreur, les conséquences pathologiques du système actuel. Le nombre des travailleurs qui périssent annuellement, par la seule raison des conditions économiques, est de dix millions en moyenne. Va-t-on prétendre que cette disparition est une conséquence des lois naturelles ? Dix millions d'êtres qui, probablement, étaient doués par la Nature de qualités qui leur auraient permis d'enrichir la race humaine, sont massacrés par les seules conditions socia-

les — n'ont pas eu la chance de faire valoir leurs qualités. Par leur mort, l'humanité est spoliée; elle est dépourvue d'individus qui auraient pu peut-être accroître la force de production matérielle et intellectuelle. Donc la mort de ces dix millions de travailleurs, tués avant leur terme naturel par les conditions économiques, constitue une atteinte directe au bonheur de l'espèce.

Même un écrivain bourgeois comme M. Charles Gide écrit : « La statistique démontre que la vie moyenne est deux fois plus longue dans les classes riches que dans les classes pauvres, en sorte que d'autant plus petite est la part de richesses qui revient à un homme et d'autant plus grand est le tribut qu'il doit payer à la maladie et à la mort (1). » Et il réplique à M. Leroy-Beaulieu qui, étant bien muni

1. *Principes d'Economie Politique*, p. 397.

lui-même des bonnes choses de la vie, soutient que l'indigence est un des maux les plus bénins, un des moins étendus qui frappent les sociétés civilisées, et qu'elle n'est pas à comparer avec les « cuisantes douleurs morales » : « M. Leroy-Beaulieu oublie que la pauvreté est par elle-même une cause de très cuisantes douleurs morales, une cause très active aussi de scrofule et de phtisie, et que par conséquent la fortune semble avoir réuni les maux qui affligent les hommes dans un même plateau de la balance. Les faubourgs ouvriers de Paris comptent dix fois plus de tuberculeux que le quartier des Champs-Elysées. En Angleterre, il résulte de nombreux calculs statistiques que la durée de la vie moyenne dans les classes riches est de 55 à 56 ans, tandis quelle s'abaisse à 28 ans et au-dessous pour la classe ouvrière. D'après les statistiques de Paris, la mortalité générale, qui s'abaisse jus-

qu'à 10 p. 100 dans les quartiers riches des Champs-Elysées et de l'Arc de Triomphe, s'élève à 43 p. 100 dans le quartier de Montparnasse! A Londres, pis encore! D'après le Bureau de Santé, la mortalité varie de 11.3 p. 100 dans les maisons riches à 50 p. 100 dans les maisons très pauvres. A ce compte, un homme riche aurait donc quatre à cinq fois plus de chances de vivre qu'un homme pauvre. »

Le Dr Toulouse, à la suite d'un examen scientifique des conditions du travail qui prévalent actuellement, écrit : « Voilà donc le bilan du travail tel qu'il est actuellement organisé. Pour notre seul pays, des milliers d'êtres humains qui avortent au seuil de la vie, des milliers d'autres qui naissent dans de misérables conditions biologiques, des milliers de jeunes gens prématurément fatigués par le travail de l'usine et ne pouvant pas devenir des citoyens complets, des milliers d'hommes

robustes inutiles ou tués par suite d'accidents dans un moment d'inattention amené par la fatigue, des milliers de travailleurs usés avant le terme ordinaire et rejetés hors du champ de labeur, désormais inutiles et improductifs. Quelles défaites, parmi les plus terribles des batailles, équivalent aux pertes que le travail inflige aux lutteurs de l'activité économique (1)? » Le Dr Toulouse croit devoir proclamer encore une fois, au nom de la science, « qu'aucun individu ne devrait être obligé de dégrader son organisme et d'abréger sa vie pour trouver sa subsistance. Comment en effet accepter que le travail, qui doit assurer l'existence, puisse la compromettre et l'abréger ? » C'est ce qu'il y a de plus évident. Et pourtant on viendrait encore, à la suite de Bastiat et de J.-B. Say, nous parler de « lois naturelles » et

1. *Le Journal*, 22 septembre 1903.

d' « harmonies économiques », que nous ne pourrions point changer quand même nous le voudrions — et que nous ne le voudrions pas parce qu'elles sont les meilleures possibles ! Ou bien on viendrait, comme M. Léon Bourgeois, nous chanter des balivernes à propos d'un « quasi-contrat », que M. Bourgeois a soudain découvert pour calmer l'impatience des ouvriers et défendre son précieux coffre-fort ! Certes, nous savons que les économistes ne sont pas à un illogisme ou un mensonge près, mais si, à la suite de la statistique moderne sur les conditions du travail, on peut encore radoter sur la « liberté » et « l'harmonie » de ces « lois naturelles », il n'y a qu'à tirer l'échelle. *Da hört alles auf,* comme disent les Allemands.

Un des cliniciens les plus distingués de Vienne, le D[r] Krakauer, écrit aussi (1) : « Il

1. *Die Harnsaure Diathese : ihre Krankheiten, Symptome und Behandlung*, p. 38. (Vienne.)

est très remarquable et intéressant d'observer pourquoi la vraie goutte diminue tant soit peu de nos jours, tandis qne d'autres formes de la diathèse urique se répandent d'une façon alarmante. La raison primordiale de ce changement dans la forme de la diathèse urique est à rechercher dans la différence dans le type d'individu qui, au cours du dix-neuvième siècle, s'est développé. Nous trouvons aujourd'hui, au lieu de l'homme fort et robuste, aux nerfs et muscles bien développés, à la digestion plus ou moins parfaite, d'autrefois, un type que nous appelons « neurotique, » et qui, par contre, se distingue par une faible constitution physique, par un système musculaire peu développé, par une mauvaise digestion, mais dont le système nerveux est prédominant. Ce type neurotique est surtout nombreux dans toutes les grandes villes de tout le monde civilisé, tandis que le robuste type d'autrefois n'est que faiblement

éparpillé parmi la population paysanne et risque de disparaître complètement avec le progrès de la culture. Et la raison de ce changement ? Elle est presque universellement connue. Depuis que la machine à vapeur travaille, depuis que le fil électrique et le téléphone sont là, la force physique des hommes a diminué. Les services exigés des systèmes cérébraux et nerveux ont augmenté de beaucoup. Les conditions de vie d'une grande partie de la population ont été rendues plus difficiles. Une course fiévreuse, (*Ein Hasten, Drangen und Jagen*) non seulement vers le simple gain, mais vers les gros lots et les richesses, est la caractéristique de notre époque. L'anxiété, les ennuis, les tracasseries, dérivés de motifs différents, assaillent presque chacun dans sa sphère particulière d'activité. Dans chaque domaine de l'activité nous trouvons les mêmes influences affaiblissantes. Le poids de ces ennuis continuels doit né-

cessairement avoir de funestes résultats pour le système nerveux... La neurasthénie est aujourd'hui un mal très répandu. Tout le monde est devenu nerveux... Dès que le jeune homme a terminé ses études et s'est lancé dans la vie, il commence la lutte pour l'existence, et, lorsqu'il est marié, pour l'existence de sa famille aussi. Dans la plupart des cas il succombe dans ce conflit inégal (*unterliegt er in dem ungleichen Kampfe*) et les conséquences se montrent de bonne heure dans la direction indiquée. Le système nerveux, qui commande la fonction de tous les organes, étant irrité et affaibli, entrave aussi la marche des fonctions organiques. Les organes digestifs et surtout le foie sont dérangés dans leur fonctionnement. La composition du sang devient anormale, et la nutrition des nerfs par un sang débilité cause par réciprocité des troubles dans le fonctionnement du système nerveux. Le

résultat est un *circulus viciosus* — un cercle vicieux et malade dans lequel doit s'opérer le fonctionnement réciproque des organes de digestion, et du foie et du système nerveux. »

Nous voici ainsi revenu à notre point de départ — la jouissance étant le but de la vie, tout ce qui l'entrave et l'empêche est mauvais et immoral. Le système économique actuel est donc immoral — parce que, en érigeant de fausses lois sociales il empêche les inégalités naturelles de se faire valoir; parce que, en permettant les extrêmes de richesse et de pauvreté, il tend à préserver et multiplier ceux qui n'ont aucune valeur pour la race, et à annihiler ceux qui pourraient enrichir le genre humain par leur force de productivité ; il est immoral parce qu'il mène à la dégénérescence de l'espèce, parce qu'il tend à accroître la dégénérescence aux deux bouts de l'échelle sociale. Loin d'être une im-

muable loi naturelle, le système économique actuel empêche le libre jeu des vraies lois naturelles, et, ce faisant, il est au plus haut degré immoral et pernicieux pour la race. Il multiplie les souffrances évitables, sans accroître notre jouissance ; il inflige des maux positifs à l'espèce sans compenser ces maux par des bienfaits correspondants. La vraie loi de sélection naturelle — le vrai Darwinisme social — empêche la viciation et augmente le bonheur de l'espèce par l'élimination des membres faibles et inutiles et la conséquente multiplication de ces membres dont la constitution est en harmonie avec les conditions environnantes ; la prétendue « loi » des économistes, au contraire, diminue le bonheur de la race, accentue sa souffrance, affaiblit et ruine les constitutions de ses membres, vitie tout le progrès de l'espèce par la réduction de la vitalité organique des individus, abrège par conséquent la

vie et mène le genre humain à la banqueroute et à la décadence.

Mais pour pouvoir détruire ce régime néfaste il n'est pas nécessaire d'avoir recours à des projets qui ne feraient qu'empirer le mal. Les socialdémocrates de tous pays veulent abolir les maux dont nous pâtissons à présent par des moyens qui ne feraient qu'accentuer la cause primordiale de tous ces maux — la dégradation de l'individu. Ils veulent améliorer les conditions de la vie en enfreignant les lois fondamentales de la vie. Pour les socialdémocrates l'individu n'est qu'une entité négligeable dans une collectivité. Nous lisons dans la *Gazette de Cologne* (1) que le parti des socialdémocrates russes, dans un congrès récent, a condamné énergiquement les méthodes de propagande anarchistes « parce que ces méthodes tendent à glorifier l'acte individuel et à répandre une

1. — 17 décembre 1903.

fausse idée sur le rôle joué par l'individu dans les révolutions. » M. Georges Lacy, un des théoriciens du socialisme anglais, a écrit : « Le socialisme est la doctrine ou théorie qui assure que les intérêts de chacun et de tous seront le mieux servis par la subordination des intérêts individuels à ceux de tous. En reconnaissant que les intérêts individuels ne peuvent être assurés et confirmés que par l'autorité et la protection de l'Etat, il considère l'Etat comme étant placé au-dessus de tous les individus (1). » M. Belfort Bax écrit : « Au commencement de l'ère historique, le devoir social est le but de toute morale ; l'individu, qui a conscience implicite de sa propre insuffisance, est immergé dans la société, ne connaît pas d'existence hors de la société. Du point de vue socialiste, cette idée de moralité est la plus exaltée qui ait prévalu

1. *Liberty and Law*, p. 247. (Londres.)

jusqu'à maintenant (1). » Ce point de vue des théoriciens est confirmé par la pratique du parti. La Fédération Communiste de 1848 ne pouvait rien imaginer sans l'intermédiaire de l'Etat. Par exemple : les mines, les carrières, les biens féodaux, etc., doivent devenir propriété de l'Etat ; la rente foncière ou la ferme payée comme impôt à l'Etat ; les moyens de communication — chemins de fer, canaux, bateaux à vapeur, routes, postes, etc., dans les mains de l'Etat ; l'Etat garantit l'existence à tous les ouvriers et prend soin des invalides (2). Et si on nous objecte qu'il y a plus d'un demi-siècle que cette politique de la Fédération Communiste a été préconisée, nous répondons que cette politique étatiste ne s'est qu'aggravée entre temps. Lisez la brochure de Kautsky sur la *Révolution sociale*, ou les œuvres de M. Jaurès, de M. Paul Lafar-

1. *Ethics of Socialism*, p. 26.
2. D. Nieuwenhuis : *Le Socialisme en danger*, p. 168.

gues, de M. Emile Vandervelde, de n'importe quel écrivain socialdémocrate, et vous verrez cette même tendance accentuée. Regardez le récent congrès de la socialdémocratie allemande à Dresde, ou celui du parti socialiste révolutionnaire de France à Reims. Dans quelle monarchie despotique la tyrannie a-t-elle été poussée aussi loin que par les dictateurs Bebel et Guesde ? A Dresde, tous ceux qui osaient penser autrement que M. Bebel ont été vitupérés, insultés, menacés d'expulsion des rangs du parti. Comme l'a dit M. Vollmar dans sa réponse aux élucubrations du dictateur : « N'est-ce pas de la même façon que Cromwell parlait dans le *parlement croupion* ? Est-ce là le langage que l'on tient à un parti démocrate ? » A Reims, excommunication formelle a été prononcée par le pape Guesde contre les radicaux, les socialistes révisionnistes et les anarchistes. D'après lui, toutes les vertus, tous les

talents, sont réunis dans la fraction socialiste révolutionnaire. L'Eglise a-t-elle jamais formulé des règles plus intolérantes que celles formulées par les révolutionnaires de Reims ? Regardez la politique poursuivie par la fraction socialiste qui suit la direction de M. Jaurès. Jamais radical n'a pu exprimer une croyance aussi fanatique dans l'efficacité du tout-puissant Etat que ces socialistes. Considérez la politique poursuivie par les socialdémocrates anglais, par M. Hyndman et la Fédération socialiste démocrate ; c'est une politique de gouvernement paternel, une politique qui aurait pour résultat, comme l'a remarqué M. de Bülow, *ein riesen Zuchthaus* — un bagne gigantesque dans lequel chaque citoyen serait soumis à un contrôle des plus rigides. D'après tous les programmes socialdémocrates, l'Etat prendra possession de la terre, des usines, des ateliers, des moyens de transport et de communi-

cation, des grosses maisons de commerce ; les ouvriers deviendraient les esclaves de l'Etat et échangeraient ainsi la tyrannie comparativement légère des entrepreneurs privés contre la tyrannie sans bornes de l'Etat monopolisateur. Voyez la politique recommandée pour les socialistes français à l'égard de l'instruction publique — le monopole d'Etat, ce qui aurait pour résultat l'abrutissement des jeunes cerveaux par le dogme étatiste, dogme tout aussi absurde et funeste que le dogme religieux. Chaque deuxième mot des socialdémocrates est « l'Etat. » Et quel Etat que cet Etat d'avenir préconisé par les socialdémocrates ! Un bagne colossal, un donjon ; une tyrannie illimitée exercée par les dictateurs de l'Etat tout-puissant ! Si les Bebel et les Guesde et les Kautsky exercent déjà aujourd'hui une intolérance si répugnante, lorsqu'ils sont en minorité, que feront-ils demain lorsqu'ils contrôleront toute la

machinerie de l'Etat? Le joug du régime bourgeois — le joug du trône, de la bourse, de l'autel — est lourd et sévère et brutal ; mais le joug des dictateurs socialdémocrates serait pire.

M. Georges Clemenceau a dit dans son discours au Sénat sur le monopole de l'instruction publique par l'Etat : — « L'Etat, je le reconnais, a une longue histoire, toute de meurtre et de sang. Tous les crimes qui se sont accomplis dans le monde, les massacres, les guerres, les manquements à la foi jurée, les bûchers, les tortures, tout a été justifié par l'intérêt de l'Etat, par la raison d'Etat. L'Etat a une longue histoire ; elle est toute de sang... L'Etat est de sa nature implacable ; il n'a pas d'âme, il n'a pas d'entrailles, il est sourd au cri de la pitié, on n'émeut pas l'Etat, on ne peut pas l'apitoyer (1). »

1. *L'Aurore*, 18 novembre 1903.

Tous les grands penseurs — Mill, Spencer, Leverdays, Buckle, Marx, Kropoktine — ont fait le procès de l'Etat et de l'Autorité, ont démontré le rôle plutôt ignoble joué par ces deux tyrans à travers l'histoire du monde ; et juste aujourd'hui, lorsque la confiance de tous, hormis les conservateurs outrés, commence à s'ébranler, voici les socialdémocrates qui viennent nous recommander, comme remède aux monstruosités du système actuel, la consolidation de cet Etat qui n'a été, dans l'histoire, que l'instrument de la domination des classes (1).

1. Beginning with traffic at gatherings on occasions of religious festivals, the trading organisation, now so extensive and complete, has been produced entirely by men's efforts to achieve their private ends. Perpetually governments have thwarted and deranged the growth, but have in no way furthered it; save by partially discharging their proper function and maintaining social order. So, too, with those advances of knowledge and those improvements of appliances, by which these structural changes and

Le système actuel écrase l'individu. Le régime capitaliste de production l'écrase en premier lieu, l'empêche de développer ses facultés, remplit sa vie d'anxiétés économiques, ne lui laisse pas le temps de penser, le rend dépendant d'autrui. Par conséquent le régime capitaliste engendre ce vice répugnant — l'hypocrisie. Comme nous l'avons remarqué, l'hypocrisie, la lâ-

these increasing activities have been made possible. It is not to the State that we owe the multitudinous useful inventions from the spade to the telephone; it was not the State which made possible extended navigation by a developed astronomy; it was not the State which made the discoveries in physics, chemistry, and the rest, which guide modern manufacturers; it was not the State which devised the machinery for producing fabrics of every kind, for transferring men and things from place to place, and for ministering in a thousand ways to our comforts. The world-wide transactions conducted in merchants' offices, the rush of traffic filling our streets, the re-

cheté, le culte de tout ce qui est respectable et conventionnel, forment, avec l'indifférence, l'ignorance, la férocité et l'esprit mesquin du commercialisme, les traits caractéristiques de notre époque. Cette servilité de l'ouvrier, du clerc, de tous les hommes qui se trouvent dans une position de dépendance quelconque en raison des conditions économiques, est triste à contempler. Pourtant il faut reconnaître que c'est une conséquence nécessaire d'un

tail distributing system which brings every thing within easy reach and delivers the necessaries of life daily at our doors, are not of governmental origin. All these are results of the spontaneous activities of citizens, separate or grouped. Nay, to these spontaneous activities governments owe the very means of performing their duties. Divest the political machinery of all those aids which science and art have yielded it — leave it with only those which State-officials have invented; and its functions would cease. » HERBERT SPENCER : « *The Man versus the State,* » p. 63. — *Voir,* page 288, *la traduction française de cette page de Spencer.*

mode de production basé sur la dépendance économique de la grande majorité. Les moyens de production, de distribution et d'échange, ayant été appropriés par un petit nombre de capitalistes, il doit s'ensuivre que le grand nombre d'êtres humains, étant placé vis-à-vis du petit nombre dans une position de dépendance absolue — dépendant de la bonne volonté de la minorité au point de vue de leur pain quotidien — il s'ensuit, disons-nous, que la majorité sera servile et lâche. Cette servilité et cette lâcheté ne peuvent disparaître que lorsque tous les individus seront aussi libres dans la sphère économique que dans les autres sphères. La liberté de pensée ne peut être qu'une farce colossale tant que la majorité des gens seront dans un esclavage économique. Tant que le droit de propriété existe, l'autorité existera aussi; et l'autorité ne pourra être supprimée que quand le droit de propriété ne sera plus reconnu.

Liberté entière pour l'individu — voilà le but à atteindre. Liberté complète, afin qu'il puisse se développer intégralement, afin qu'il puisse satisfaire intégralement à tous ses besoins. Voilà la morale physiologique, voilà la seule morale possible, car c'est la seule qui puisse permettre à l'individu de réaliser cette jouissance qui est le but de la vie. Par le fait même de son individualité tirée de l'immense variété des combinaisons protoplasmiques qui lui fournissent la vie, l'individu échappe à toute autorité extérieure à cette individualité. La science a démontré que les hommes sont irresponsables de leurs pensées et de leurs actes; qu'ils ne font qu'obéir aux lois immuables qui régissent tout organisme; que leur caractère, qui est la base de leur volonté, est lui-même déterminé par les tendances congénitales et les conditions mésologiques; qu'aucun acte n'est spontané ni libre, mais que tous sont régis par les

tendances dérivées de l'hérédité et par le motif extérieur le plus fort, lorsque l'homme doit agir conformément aux lois qui gouvernent les statiques de l'émotion. Ces constatations de la science rendent désormais toute autorité usurpatrice et illogique. Car personne ne peut savoir les motifs qui font agir un autre individu, vu que nul ne sait discerner au juste le motif qui le fait agir lui-même. Tout est nécessaire, tout est la résultante d'une nécessité immanente et inéluctable. Les caractéristiques autoritaires, sanguinaires, disciplinaires, que nous decélons dans un examen de la psychologie du militaire professionnel, sont aussi nécessaires que les caractéristiques de révolte, de sens logique, d'égoïsme, de prosélytisme, que nous trouvons dans la cérébration des anarchistes-socialistes. Ni le militaire professionnel, ni l'anarchiste-socialiste, ni le croyant chrétien, ni le scientiste matérialiste, ne pourraient être

autre chose qu'ils ne sont. Le déterminisme a montré que la volonté ne résulte, par une filiation graduée, que de tout un ébranlement nerveux très compliqué qui s'opère dans le sensorium. « L'homme n'est qu'un réceptacle où des forces convergentes abondent et d'où elles se dégagent en une divergence d'actions circonstanciées. » Chaque individu naît avec des prédispositions congénitales ; son développement intellectuel dépend d'une lutte entre ces prédispositions et les conditions mésologiques, lutte dans laquelle la victoire sera au plus fort. Mais l'individu ne joue qu'un rôle purement passif ; il subit les impulsions de son esprit, mais ces impulsions se déterminent sans son intervention. Arrivé à l'âge adulte, sa cérébration aura été formée. Elle sera la résultante de cette lutte mentale dont nous avons parlé — lutte non seulement entre les tendances congénitales et l'ambiance, mais entre les tendances elles-

mêmes. Au cours de cette lutte certaines tendances auront été atrophiées ; chez certains types le résultat est un équilibre conséquent à la subordination des tendances à quelques-unes d'entre elles. Dans chaque cas, l'individu n'agira que d'après les impulsions cérébrales, qui sont elles mêmes déterminées par une structure particulière du cerveau, résultant à son tour de l'action réciproque des germes congénitaux et des conditions mésologiques. De sorte que le caractère de l'individu n'est, à fin de compte, que l'expression des tendances des éléments anatomiques qui constituent son organisme.

L'individu agit pour jouir. L'idéal de jouissance que chacun possède, qu'il soit confus ou défini, exalté ou mesquin, et qui se traduit par la tendance instinctive en chaque être de fuir la douleur, est déterminé par les mêmes conditions somatiques de l'encéphale que toutes les activités

psychiques. La conséquence du déterminisme scientifique est ainsi d'écarter toute autorité. Car si la jouissance est le but naturel de la vie; si chaque être n'agit que pour jouir ; et si l'idéal confus ou précis de jouissance qui détermine tout agissement est lui-même déterminé par les lois d'airain de l'hérédité et du mésologisme ; comment vouloir empêcher ou entraver l'individu dans l'exécution d'actes nécessaires et déterminés, accomplis dans un but nécessaire et déterminé ? En agissant ses actes, l'individu n'agit pas librement ; chaque acte est fatalement déterminé par les conditions de son milieu ; il doit faire un choix entre divers actes ; et son choix n'est point spontané, mais doit se conformer à la loi mathématique des statiques de l'émotion, d'après quoi l'acte pour l'exécution duquel l'individu reçoit l'impulsion la plus forte doit se produire. Mais ce qui fait l'intensité du désir chez l'un peut n'être d'aucune

importance pour l'autre. Tout dépend des conditions somatiques de l'encéphale. Ainsi, si la science démolit la fiction du libre-arbitre ; si elle nous montre les individus comme appartenant en partie à leurs ancêtres, en partie aux ambiances; elle dénie en même temps tout droit à une autorité quelconque d'intervenir chez les hommes. Car toute intervention extérieure constitue une lésion directe à l'individu, en l'entravant dans la poursuite de cet idéal de jouissance qui lui est suggéré par ses tendances cérébrales.

Comme nous l'avons déjà remarqué, l'individu, par le seul fait de son individualité, échappe à toute autorité extérieure. Par conséquent, aucune codification de la morale n'est possible. Vertu et vice n'ont pour le déterministe scientifique aucune signification ; car ces mots ne sont que l'expression des sentiments divers des individus, qui doivent nécessairement varier selon l'idéal

de jouissance qu'a formé chaque être, obéissant aux dispositions encéphaliques. La jouissance est le centre, le nucleus, autour duquel chaque individu forme son idéal de vie ; et la conception de ce qui constitue la jouissance varie selon les cérébrations individuelles. Va-t-on me commander de porter les armes pour la patrie, d'aller me faire écrabouiller la cervelle sur une terre étrangère pour l'honneur mystique du drapeau ? On n'en a pas le droit ; c'est un crime contre mon individualité. Car l'idéal de jouissance que j'ai dérivé des germes congénitaux ne consiste pas à aller me faire fusiller pour autrui ; il me dit plutôt de préserver ma vie, qui est ce qu'il y a de plus précieux pour moi ; il me dit que je dois rendre cette vie joyeuse et belle et délirante d'amour. On me parle de Patrie, d'Honneur, de Gloire, que sais-je? — Va-t'en au diable avec ta Patrie et ton Honneur ! — répliquerai-je. Qu'est-ce que cela

me fiche, la Patrie ? Qu'est-ce que l'Honneur dont vous jasez ? La Patrie c'est moi-même ou ce n'est rien du tout. L'Honneur — je le connais, *mon* honneur ; *mon* honneur est le mien ; ton honneur je ne le connais pas.

Le grand philosophe Max Stirner, en son célèbre ouvrage *Der Einzige und sein Eigentum* (1), a esquissé son idéal philosophique dans ses grands traits de la façon suivante :

« Moi je suis Moi. Mon semblable n'existe pas ; pas un seul moi ne se retrouve. Dieu est esprit ; Moi je suis plus qu'esprit. Homme, Etat, Peuple, Société, sont des notions ; Moi je suis un corps.

Si on me demande de combattre pour des idéals : Dieu, l'Empereur, la Patrie, l'Humanité, je réponds que ces spectres ne m'intéressent pas. Loin de moi cet objet qui n'est pas tout à fait Mon objet ! Vous croyez que Mon objet devrait être au moins le « bon objet ? » Qu'est-ce que Bon, que Mauvais ? Je suis Moi-Même Mon objet et je ne suis ni bon ni mauvais. Ni l'un ni l'autre n'ont de sens pour Moi.

1. Traduit en français sous le titre : ***L'Unique et sa Propriété***, par M. L. Reclaire et édité par Stock. Les passages cités sont disséminés dans le cours de l'ouvrage.

Le Divin est de Dieu, l'Humain de l'Homme. Mon objet n'est ni le divin, ni l'humain, il n'est ni le vrai, ni le bon, ni le droit, ni le libre ; il est uniquement le Mien, et ce n'est pas une généralité ; il est — unique, comme Je suis unique, Moi !

Pour Moi il n'y a rien au-dessus de Moi ! Qu'est-ce donc que *ma* propriété ? Rien que ce qui est en mon *pouvoir* ! Quelle propriété M'est permise ? Toute propriété sur laquelle Moi je Me donne le pouvoir. Moi je Me donne le droit de propriété en la prenant pour Moi, en Me donnant le pouvoir de propriétaire, le plein pouvoir, l'autorisation.

Il faut dire : Ma propriété s'étend jusqu'où va mon pouvoir ; je revendique tout ce que j'ai la *force* d'obtenir et je laisse Ma propriété se développer aussi loin que je Me donne le droit, c'est-à-dire — le pouvoir. »

Dépourvue de la reconnaissance implicite du droit de propriété, cette quotation de Stirner sert de base à notre morale scientifique. Nous avons dit, et nous le répétons, afin de pouvoir assurer à chaque individu la faculté de développer intégralement tous ses besoins — afin de lui permettre de vivre complètement — il faut d'abord que la liberté économique soit assurée. Un système basé sur le droit de propriété est, du point de vue strictement scientifique, nuisible à la race, car il entrave le libre jeu de ces lois naturelles qui, par l'élimination des individus vraiment faibles et inutiles, aident au perfectionnement général, en même temps qu'il cause une lésion directe à l'espèce par l'impossibilité dans laquelle il met

la majorité d'atteindre cette jouissance qui est essentielle à chaque être pour qu'il puisse doter la race de toute sa force productrice.

« Pour Moi il n'y a rien au-dessus de Moi ! » Si seulement cette féconde idée pouvait être comprise et réalisée par les millions d'êtres qui, aujourd'hui, courbent l'échine devant leurs « supérieurs » dont ils dépendent pour leur subsistance. Si elle pouvait être entendue par toutes ces infortunées dupes qui, pendant trois ans, vont revêtir la livrée de l'esclavage et du crime et servir d'amusement aux bourreaux alcooliques et fous furieux dans les casernes ! Si cette idée était comprise, alors les travailleurs qui produisent toutes les richesses sociales comprendraient l'indignité de la vie de bête qu'ils mènent — ils réaliseraient la beauté de cette vie dont ils sont maintenant privés, cette vie qui est la seule véritable, car elle est la vie intégrale — ils

ne tarderaient assurément pas à chambarder cette orgueilleuse et lâche société bourgeoise qui pourrit dans le marais de ses propres ordures. Si cette idée était comprise, il n'y aurait plus de servilité, plus de cette moquerie d'humilité. Les hommes seraient alors des hommes tandis qu'aujourd'hui la plupart sont des serviteurs.

Plus d'autorité, entravant la libre poursuite de l'idéal de jouissance que chacun dérive de ses dispositions cérébrales ! Chacun doit être libre de poursuivre l'idéal qu'il a, de le réaliser si possible, de pourvoir à tous ses besoins — de vivre intégralement. Dans cette poursuite du bonheur il n'a pas à considérer les autres, qu'autant qu'il est nécessaire pour ne pas leur infliger une peine, ne pas leur causer un préjudice. Car, comme le remarque M. Jean Grave (1), l'individu n'est pas une entité abstraite. C'est une réalité se subdivisant

1. *L'Individu et la Société*, p. 179.

en centaines de millions d'exemplaires, répartis sur la surface de notre globe terraqué ; et chacun de ces exemplaires apporte avec lui, en naissant, les virtualités qui lui sont propres, ce qui comporte pour chacun également les droits d'évoluer à sa guise, selon ses aptitudes, et de poursuivre la réalisation de son propre bonheur, selon sa façon de le concevoir. Mais la considération de l'individu pour son voisin ne doit pas aller au delà de cette limite ; il doit éviter de lui causer un préjudice, de lui infliger une peine, de l'entraver dans sa liberté. Mais à part cette considération élémentaire, sans laquelle aucune vie sociale ne serait possible, l'individu ne doit pas s'occuper de l'opinion de ses voisins. Il est libre de tous devoirs envers la société.

Tout acte n'est vertueux que lorsqu'il tend à nous rendre la vie heureuse, belle, amoureuse. Un acte ne peut être jugé que par la quantité de jouissance ou de souf-

france qu'il a causé. Si la jouissance qui en résulte excède la souffrance, l'acte est vertueux; par contre, si la souffrance qui en est la conséquence prédomine sur la jouissance, l'acte est vicieux; si la jouissance et la souffrance se balancent, l'acte n'est ni vertueux ni vicieux, mais simplement neutre.

La base de cette morale scientifique est la Liberté. Plus d'autorité, plus de maître! Pour Moi il n'y a rien au-dessus de Moi. Je poursuis la réalisation de Mon idéal de bonheur, tel que Je le conçois; un autre n'y a rien à dire; cela ne le regarde pas. Pourvu que je n'entrave pas la liberté d'autrui, personne n'a le droit d'entraver ma liberté. J'ai le droit de penser, d'étudier, de parler, de faire, ce que Je veux, ce que bon Me semble — car Mon objet est Ma propre jouissance. Je repousse toute tentative d'intervention dans mes affaires. Je ne connais pas de maître, je ne connais

aucune autorité, car pour Moi il n'y a rien au-dessus de Moi. J'obéis aux impulsions de mes tendances cérébrales, mais Je n'obéis à personne. En agissant, j'interprète l'élaboration de mes viscères. Je suis l'esclave des lois naturelles qui régissent toute vie; j'en suis l'esclave parce que ces lois sont en moi; sans elles je ne suis pas. Mais Je ne suis soumis à aucune discipline humaine. Je poursuis Mon but et Je ne demande rien à la société que la liberté, afin que je puisse le réaliser intégralement.

Cette morale individuelle, étant la seule qui permet à tous les êtres aptes à l'existence de réaliser cette existence dans son intégrité — de vivre complètement — est aussi la morale saine et raisonnable — la vraie morale physiologique. Lorsque les hommes seront libérés de ces mesquines anxiétés économiques qui les obsèdent aujourd'hui, alors ils pourront réaliser l'idéal de jouissance qui est en même temps l'i-

déal de la vie ; alors ils pourront se développer intégralement, satisfaire à tous leurs besoins. Alors ce *Hasten, Drangen und Jagen* qui, de nos jours, ne produit que des troubles onéreux, minant la santé et corrompant la constitution physique de la race entière, engendrant la neurasthénie et tant d'autres graves maladies qui ôtent de la vie tout ce qui rend une valeur quelconque à celle-ci, n'existera plus. Alors, seulement, les hommes pourront consacrer leurs loisirs à la culture d'eux-mêmes ; alors la science et l'art revivront, parce qu'ils seront émancipés de l'or qui les gâte maintenant et empêche leur plein développement. Combien d'artistes, aujourd'hui, n'y-a-t-il pas, qui vendent leur conscience en même temps que leurs tableaux ? Combien de professeurs universitaires n'y-a-t-il pas qui sont empêchés de poursuivre la seule vérité, de crainte de perdre leur chaire ? Ceux qui ont le courage de leurs

convictions, qui n'hésitent pas à proclamer la vérité — tels que Büchner, Vogt, Moleschott, Dühring, Hervé — sont chassés et excommuniés par cette cafarde société qui considère l'indépendance et la vérité comme ses pires ennemis. Aujourd'hui l'or gouverne le monde ; et l'or corrompt tout ce qu'il touche. L'esclavage économique entraîne fatalement l'esclavage intellectuel. La science a anéanti les fantômes religieux, mais l'esprit métaphysique de l'homme s'est vu forcé d'ériger d'autres fantômes ; sur l'autel d'où on a chassé Dieu, on a élevé la Patrie, l'Humanité, la Loi, la Société. Mais tous ces fantômes disparaissent et s'anéantissent dès que s'élève le Moi, l'Individu. Pour Moi rien n'est au-dessus de Moi. Si la science a détruit le dieu anthropomorphique des anciens, ce n'est pas pour le remplacer par des entités abstraites, métaphysiques. La Patrie, l'Humanité, la Société, sont en Moi ou el-

les ne sont nulle part. La Loi est Ma loi ou elle n'existe pas. Que viens-tu me chanter de la loi ? Qu'est-ce que la loi ? La loi c'est un décret émanant d'un monarque ou d'un conseil d'état ou d'un parlement. Qu'ai-je à faire avec ce conseil, avec ce monarque, avec ce parlement ? Comment osent-ils venir me dire ce que je dois faire et ce que je ne dois pas faire ? Je suis Moi-Même Mon monarque et Mon parlement. Je poursuis Mon idéal, tel que je l'ai reçu de mes dispositions cérébrales.

Alors, sous l'influence bienfaisante de cette morale individuelle nous verrons réapparaître le type robuste et sain que la société actuelle a détruit. Libres de poursuivre en pleine liberté ce qu'ils conçoivent être l'idéal de félicité et de jouissance, émancipés des anxiétés et des tracasseries économiques qui les lèsent aujourd'hui à tout moment, les hommes regagneront cette santé et ce physique qu'ils avaient avant

l'ère de l'exploitation capitaliste. L'état physiologique des hommes s'étant amélioré, leur jouissance s'accroîtra et se multipliera, car nous avons vu l'influence bienfaisante qu'exerce un cerveau sain sur l'organisme et réciproquement un corps sain sur le cerveau.

Considérons un seul département de la vie sociale, et nous verrons l'influence bienfaisante qu'exercera la révolution prochaine sur les destinées d'une moitié du genre humain. Nous voulons parler du mariage. Le développement et la consolidation de cette institution en Europe est principalement dû au christianisme. Quoique la légende évangélique n'attache apparemment que fort peu d'importance aux rites nuptiaux ; quoique les évangiles synoptiques attribuent plutôt au légendaire Jésus un mépris de la femme ; le néo-christianisme des Pères fit du mariage un sacrement et punit tout délit très sévèrement.

Avec le développement de l'esprit ecclésiastique, le mariage se consolida. Pourtant l'avénement de l'ère industrielle, avec la toute-puissance de l'argent, ne manqua pas de corrompre le mariage autant que toutes les autres institutions. Aujourd'hui, l'institution du mariage, accompagnement nécessaire du système d'esclavage économique, est responsable d'une immense quantité de souffrance — qui, nous le reconnaissons, est nécessairement engendrée par les conditions économiques, mais qui devra forcément disparaître lorsque les droits de l'individu seront reconnus, et, par conséquent les droits de la femme aussi.

Examinons cette question au point-de-vue physiologique. Le besoin sexuel, comme les besoins de manger, de dormir, de se mouvoir, d'excréter, existe pour être satisfait. La non-satisfaction de ce besoin est au plus haut degré nuisible à la santé de l'organisme. Tout physiologiste sait

qu'il y a dans l'amour un point suprême d'intensité qui est suivi d'un apaisement complet des sens. Maintenant, un très grand nombre de femmes doivent aujourd'hui vivre dans un état perpétuel d'inassouvissement qui, très souvent, produit de sérieux troubles nerveux et mine leur santé. Ces infortunés êtres sont les victimes de cette morale erronée qui considère la femme qui accouche d'un enfant hors le mariage comme déchue. Peut-il exister un préjugé plus insensé, plus pernicieux que celui-ci? Comme si le besoin sexuel était un crime, comme si ce besoin était quelque chose de non naturel! Mais puisque tout individu subit ses passions mais ne les crée pas; puisque tout besoin physiologique est nécessaire et est destiné à être pleinement satisfait; puisque la non-satisfaction de ces besoins peut avoir les conséquences les plus funestes pour tout l'organisme, affaiblissant la santé et détruisant la vita-

lité organique; puisque pareil affaiblissement entrave la jouissance qui est la condition de toute vie individuelle; alors la satisfaction du besoin sexuel est vertueuse, car elle nous donne le moment de la suprême félicité de la vie. Aujourd'hui un très grand nombre de femmes sont condamnées à la stérilité — sont empêchées de remplir la plus belle fonction de leur sexe, la fonction maternelle; elles sont condamnées à un inassouvissement des sens, à rester dans une condition qui est contre nature — sont condamnées, par conséquent, aux supplices de la neurasthénie, de l'hypocondrie, de la mélancolie; elles sont dépourvues, non seulement de la suprême félicité de l'union sexuelle, mais de toute félicité — car la stérilité, la maladie, la nervosité, leur ôteront toute joie de vivre. Ce système, étant contre nature, est condamné irrévocablement à disparaître. Mais avant que l'émancipation de la femme

puisse se réaliser; avant que l'union libre puisse remplacer le mariage trop souvent immoral, il faut changer l'ordre économique. Ici, encore, nous nous heurtons aux obstacles économiques; ici encore nous réalisons la profonde vérité de la conception matérialiste de l'histoire. Le plus grand obstacle aujourd'hui à l'accomplissement de l'union libre est le régime économique. Combien n'y a-t-il pas de jeunes hommes, dans toute la belle vigueur des premières vingtaines, qui ne demanderaient pas mieux que de s'unir avec la jeune fille qu'ils adorent, dont ils se savent adorés ? Mais le baiser qui consacrerait cet amour est impossible. Pourquoi ? Parce qu'un enfant pourrait naître de cette étreinte et que l'argent manque pour l'entretien d'une famille. Honteuses conditions économiques en vérité, qui font dépendre la félicité de deux êtres amoureux — la suprême félicité, le grand bonheur — ainsi que la fécondité maternelle si néces-

saire à toute l'espèce, de quelques chiffons de papier ou de quelques pièces de métal jaune ! Il faut garantir les choses nécessaires au maintien de la vie à tous ceux qui naissent — pain, vêtement, logement — et seulement alors le jeune homme et la jeune fille qui s'aiment tendrement pourront s'unir, s'entrelacer dans leur tendresse infinie, s'épanouir dans la suprême félicité du geste d'amour sans crainte et sans souci de conséquences ultimes.

Ce qu'il faut, c'est la reconnaissance de la maternité comme la plus belle et la plus haute vertu sociale. Il faut nous émanciper de toutes les lugubres traditions du christianisme, avec sa glorification de la virginité et du célibat. Comme le dit très bien M. Novicow (*Humanité nouvelle*, n° 46) la morale sociale devrait dire à la jeune fille qui, dans un moment suprême d'amour, s'est donnée, corps et âme, à l'amant adoré : « Parce que tu t'es donnée à l'homme

que tu aimes et dont tu sais être aimée, parce que tu t'es abandonnée à lui juste au moment où vos cœurs débordaient d'affection, tu mérites un tribut d'hommages, de sympathie et d'admiration. Ta conduite est noble, grande et belle. Pour l'avoir pratiquée tu seras honorée pendant ton existence entière. Si plus tard un enfant naît de cette étreinte, où tu auras mis le plus doux parfum de ton âme, cet enfant te rappellera constamment une minute de bonheur suprême moral et physique, qui te remplira de joie et de fierté. Et parce que cet enfant aura été conçu dans *ce* moment nous t'honorerons davantage. Quand la morale tiendra un pareil langage les rapports sexuels seront conformes à la nature — par conséquent à la vérité. Alors ces rapports produiront la plus grande somme de jouissance possible. »

Est-il rien de plus insensé que cette proposition : qu'un besoin physiologique et

nécessaire ne peut être satisfait qu'à la suite d'une formalité d'enregistrement? Est-ce qu'il faut aller chez le maire avant de pouvoir manger son dîner? Est-ce que l'on va consulter un homme habillé en soutane avant de dormir? Non, on mange, boit, dort, excrète, se meut, autant que l'on veut et sans restrictions. Alors pourquoi faire une exception pour le besoin sexuel, qui est tout aussi nécessaire et impérieux? Considéré du point de vue scientifique, ce préjugé contre la satisfaction d'un besoin physiologique est le comble du ridicule et de la superstition.

Mais la satisfaction du besoin sexuel, d'une manière dite irrégulière, de la part d'un homme, n'est pas considérée par notre société hypocrite comme un mal. Au contraire, l'homme dont les relations avec l'autre sexe ont été particulièrement scabreuses est considéré comme fort intéressant. Le jeune homme qui, ne pouvant satisfaire ses désirs d'une façon convenable, va se délasser avec des filles de joie, n'est pas blâmé pour cela. Mais les filles qui lui donnent le moyen de se satisfaire, par contre, sont huées, engueulées, injuriées, par toute la société — qui, pour cacher ses propres ordures, fait masque de vertu en jugeant les prétendus délits de ceux qui souffrent de ses crimes — et cela, apparemment, pour la seule raison que ce sont des filles et non des hommes. Pourtant la plus élémentaire logique devrait nous dire que si une chose est en soi mauvaise, elle l'est pour les deux sexes également. Si un homme assassine ou vole, la loi le punit pour le moins aussi sévèrement qu'elle punit une femme. La société flétrit l'escroquerie ou le faux sans chercher à savoir si le coupable est de sexe masculin ou féminin. Mais, en ce qui concerne les rapports physiologiques entre les deux sexes, on flétrit comme une déchéance honteuse

chez la femme ce qui est considéré comme une distinction honorable chez l'homme. N'est-elle pas monstrueuse, cette inégalité? Ne démontre-t-elle pas la folie — pour en dire le moins — de notre morale sociale actuelle ?

Cette soi-disant morale est d'une immoralité grossière. Elle est immorale parce qu'elle entrave la fécondité de la race, en flétrissant la plus haute fonction de la femme, le plus beau besoin physiologique, si cette fonction ne s'exécute pas dans des conditions artificielles; immorale, parce que non seulement elle empêche chez un très grand nombre de femmes l'assouvissement que réclament impérieusement les sens, mais aussi parce que, ce faisant, elle inflige des souffrances positives et cause une lésion absolue et au bonheur de l'individu et au progrès de la race; immorale, parce qu'elle est contraire à la nature, à la vérité, au bon sens, à la science. Cette morale est une relique des traditions juives et chrétiennes, et ne sert qu'à retarder l'évolution de la société vers un idéal plus élevé (1).

On va sans doute nous objecter que la morale individuelle telle que nous l'avons brièvement esquissée sera la fin de toute existence sociale. Si tout le monde se prend à dire: pour moi rien n'est au-dessous de moi ; si on n'a plus de lois, plus de parle-

1. « Dans les statuts de la Moissonneuse, votés en Assemblée générale, l'union libre jouit des mêmes égards et confère les mêmes droits que le mariage légal. Au décès d'un sociétaire, dit l'art. 15, sa veuve, *sa compagne*, ou ses enfants peuvent faire opérer le transfert à leur nom de son action. Voilà bien un droit nouveau proclamé et appliqué, en opposition avec le droit ancien, et en opposition avec des parties du droit que l'on considère ordinairement comme fondamentales. » (G. Sorel, *L'Avenir Socialiste des Syndicats*, pp. 23, 24.)

ments, plus de magistrats, cela sera la fin de toute chose. Ce sera le cataclysme, le déluge! Et les bonnes gens se mettent déjà à frissonner, à se fâcher, à crier que c'est une morale de Sodome que nous prêchons.

Dans son beau livre (1), M. Pierre Kropotkine écrit : « Tous, nous avons été nourris de préjugés sur les fonctions providentielles de l'Etat. Toute notre éducation, depuis l'enseignement des traditions romaines jusqu'au code de Byzance que l'on étudie sous le nom de droit romain, et les sciences diverses professées dans les universités, nous habituent à croire au gouvernement et aux vertus de l'Etat-Providence. » L'auteur remarque encore plus loin : « Habitués que nous sommes, par des préjugés héréditaires, une éducation et une instruction absolument fausses, à ne voir partout que gouvernement, législation et magistrature, nous en arrivons à croire que les hommes s'entredéchireraient comme des fauves le jour où le policier ne tiendrait pas l'œil ouvert sur nous, que ce serait le chaos si l'autorité sombrait dans quelque cataclysme. Et nous passons, sans nous en apercevoir, à côté de mille et mille groupements humains qui se font librement, sans aucune intervention de la loi; et qui parviennent à réaliser des choses infiniment supérieures à celles qui s'accomplissent sous la tutelle gouvernementale (1). »

1. *La Conquête du Pain*, p. 40.

Aujourd'hui, en effet, on s'est tellement accoutumé aux ronds-de-cuir des bureaux ministériels et aux niaiseries des législatures, qu'on est parvenu à ne plus pouvoir s'imaginer l'existence sociale sans ces institutions. La grande superstition du jour, comme l'a très bien dit Herbert Spen-

1. *La Conquête du Pain*, p. 165.

cer, est le droit divin de l'État. Non seulement les conservateurs se trouvent d'accord avec les radicaux pour invoquer à tout moment l'État omnipotent, mais les social-démocrates de toutes les écoles ont, eux aussi, hérité de cette croyance superstitieuse, et ceci en contradiction flagrante avec Marx, qui a dit que « l'État, pour abolir le paupérisme, doit s'abolir lui-même, car l'essence du mal gît dans l'existence même de l'État ; » et en contradiction non moins flagrante avec Engels qui a écrit : « Nous approchons maintenant avec rapidité d'un degré de développement dans la production où... la société s'organisera de nouveau sur les bases de l'association libre et égale des producteurs et relèguera la machine de l'État à la place qui lui convient : le musée archéologique, à côté du rouet et de la hache de bronze (1). »

1. *De l'Origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'Etat.*

Pourtant une connaissance même superficielle de l'histoire aurait dû montrer que l'État n'est nullement une condition nécessaire à la vie sociale. Il y eut des communautés primitives ou, quoique sans le moindre vestige de gouvernement, l'ordre et la paix sociale étaient maintenus bien mieux qu'ils ne le sont aujourd'hui dans nos États modernes si complexes. Tels les insulaires des îles Mariannes, dont le R. P. jésuite Gohien racontait dans son *Histoire des Iles Mariannes*, publiée à Paris en 1700 « qu'ils vivent dans une entière indépendance les uns des autres. Chacun se gouverne à sa fantaisie. Ils n'ont ni lois ni magistrats. Ils ont seulement quelques coutumes auxquelles ils s'assujettissent volontairement. Il n'y a point de supplices pour les infracteurs, et chacun se fait justice soi-même. » Le Baron de la Hontan, dans son ouvrage *Voyages de l'Amérique*, publié à La Haye en

1702, écrivit : — « Les sauvages de l'Amérique septentrionale vivent sous les lois de la simple nature, et ne connaissent ni le « tien », ni le « mien » qui sont cause de tous les malheurs. Ils se secourent mutuellement sans en être sollicités, et ce qui est aux uns est commun aux autres. Ainsi ils n'ont ni procès, ni querelles pour du bien, et il n'y a entre eux ni vols, ni brigandages. Il n'y a aucune subordination entre eux et ils se moquent des chrétiens qui sont esclaves les uns des autres et qui ne peuvent vivre en société sans renoncer à leur liberté naturelle. » M. Spencer cite plusieurs exemples de ce manque d'autorité et de loi chez les peuples primitifs. Les Hottentotes de Koranna « tolèrent leurs chefs plus qu'ils leur obéissent », et chez eux « chaque individu agit comme bon lui semble, pourvu qu'une coutume ancienne ne le restreigne pas. » Chez les Veddahs de Ceylan, « qui n'ont aucune

organisation politique, les conventions mutuelles sont toujours honorablement observées. » L'habitant de la Patagonie « s'il ne cause pas de peine à son voisin, n'est pas dérangé par les autres. » Les Vaupès « connaissent fort peu des formes légales ; mais ils exercent de strictes représailles — un œil pour un œil et une dent pour une dent. » De même, les Chippewaians « n'ont aucun gouvernement et chaque homme est maître absolu dans sa famille ; mais ils se laissent guider par des principes qui contribuent au bien-être général. » En vérité, on dirait ces « sauvages » bien supérieurs en bon sens aux politiciens qui rayonnent dans notre magnifique (?) civilisation européenne ; certes, nous préférons cette civilisation, primitive peut-être, mais libre et dévêtue des prétentions et des hypocrisies qui sont à la mode aujourd'hui, à notre civilisation bourgeoise, conçue dans le sang et la guerre et maintenue par la

même force brutale — cette civilisation si féconde en superstitions, qui engendre la lâcheté et la servilité et qui fait de son mieux pour tuer tout ce qui est original, tout ce qui s'émancipe de ses propres traditions surannées.

Donc l'État n'existe pas de toute éternité, et il y a eu des sociétés qui existaient sans État, ignorant complètement l'État et le pouvoir de l'État. Ce n'est qu'arrivé à un certain degré de développement économique, lié nécessairement à la séparation en classes de la société, que l'État devint une nécessité par suite de cette division. Mais l'évolution économique de la société va fatalement amener, à une date prochaine, la disparition de ces classes, qui ont non seulement cessé d'être une nécessité sociale, mais qui forment aujourd'hui un obstacle positif à la production. Le rôle historique du système capitaliste, comme Marx l'a si puissamment démontré, est qu'il engendre

ses propres fossoyeurs — les prolétaires modernes. Le capitalisme a accompli tout ce qu'il pouvait accomplir, tout ce qu'on pouvait attendre de lui; il a énormément accru la force de production. Mais il n'est nullement douteux que si l'organisation de la production était basée sur les besoins de la société entière — ce qui ne pouvait être le cas que sous un régime communiste — et si les travailleurs étaient eux-mêmes en possession de moyens de production — il n'est nullement douteux qu'alors la force de production pourrait être triplée ou quadruplée, tandis que la journée de travail pourrait se réduire à cinq heures (au lieu des dix, douze, quinze heures du système capitaliste) et que la force humaine serait de beaucoup épargnée quand même. Avec la disparition des classes devenues parasitaires, l'État devra nécessairement s'anéantir aussi; car l'État, depuis sa fondation, n'a été que l'instrument de la domination des classes.

M. Clemenceau invoque l'État comme « garantie suprême de justice et de liberté. » Il est vrai qu'il veut parler de l'État futur et qu'il fait rudement le procès de l'État présent et passé. Mais l'État signifie l'Autorité; et l'autorité veut dire l'exploitation, la domination, l'écrasement de l'individu. Car l'autorité a une tendance aussi nécessaire et inévitable à la domination et à l'asservissement que le système capitaliste à l'exploitation. C'est toujours la même rengaine — l'État de demain sera un paradis. Et demain vient, mais l'État reste invariable comme l'Église. C'était le refrain des révolutionnistes anglais du quinzième siècle lorsqu'ils envoyèrent Strafford et Laud et finalement Charles I[er] lui-même à l'échafaud; mais l'État républicain de Cromwell ne se distingua de son prédécesseur monarchique que par une tyrannie encore plus violente et plus injustifiable. C'était le refrain de 1793, de 1830, de 1848, même

de 1852. Et c'était encore le refrain de 1871, des Thiers, des Ferry, des Mac-Mahon, qui érigèrent la république à la fière devise . « Liberté, Égalité, Fraternité, » sur l'hécatombe des trente mille martyrs de la semaine sanglante. Parler de l'État futur et de ses bienfaits à venir, c'est radoter. Aucun État ne peut être libre, car l'essence de l'État c'est la tyrannie d'une majorité ou de quelques ronds-de-cuir des bureaux. L'État socialdémocrate serait un bagne colossal. L'État sous-entend l'asservissement de l'individu au nom de la Loi, de la Société, de l'Humanité, de la Patrie, ou d'autres entités métaphysiques. Étatisme et individualisme sont deux contradictions, deux incompatibilités. Monarchie ou République, cela se vaut. Dans aucun pays la tyrannie et la répression sont-elles plus répugnantes que dans la république française — cette dérision monstrueuse de tous les principes de liberté, de

solidarité et d'égalité dont elle se targue.

M. Herbert Spencer a écrit : « Il est une vérité incontestable que l'autorité est conçue dans l'agression et par l'agression. Dans les petites sociétés paisibles, rien de semblable à ce que nous appelons gouvernement n'existe, aucune agence coercitive, tout au plus un chef honoraire là où un chef est toléré. Dans ces communautés exceptionnelles, qui ne sont ni agressives ni attaquées, il y a si peu de déviation des vertus de véracité, d'honnêteté, de justice et de générosité, que rien n'est nécessaire hormis une expression occasionnelle de l'opinion publique par les vieillards assemblés informellement. Par contre, nous trouvons que l'autorité du chef, qui n'est d'abord reconnue que temporairement pendant que ce chef occupe la position du commandant dans la guerre, s'établit en permanence en raison de la continuité des guerres, se consolidant lorsque l'agression

triomphante réussit à subjuguer à elle les tribus avoisinantes. Tous les peuples nous fournissent des exemples de la vérité que l'autorité coercitive du chef, qui se développe en Roi et en Roi des Rois, s'agrandit en proportion de ce que la conquête devient habituelle et de ce que l'union des nations subjuguées devient extensive. Les comparaisons nous fournissent la preuve d'encore une autre vérité que nous devrions toujours nous rappeler — la vérité que la violence agressive de l'autorité dominante en dedans d'une société s'augmente à mesure qu'augmente sa violence agressive en dehors de cette société (1). » La base de l'autorité est la guerre. Par la guerre elle s'est établie ; et par la guerre elle se maintient. Quel a été le secret de la puissance des conquérants de l'histoire — d'Annibal, de Jules César, d'Alexandre, de Napoléon ?

1. *The Man versus the State*, p. 44.

L'agression, la conquête. Qu'est-ce qui a donné la puissance aux révolutionnaires de 1792 et de 1793? La victoire guerrière sur l'Europe coalisée. Chaque fois qu'un homme veut se saisir de l'autorité, chaque fois qu'un gouvernement veut écarter l'attention publique de ses méfaits administratifs, veut se sauver de la colère publique, recouvrer les lauriers qu'il croit avoir perdus — cet homme, ce gouvernement font appel aux armes; ils font appel aux pires passions de la bête humaine; ils déchaînent toutes les furies de l'enfer, dévastent des pays prospères, ruinent les récoltes, détruisent les villes, paralysent l'industrie et le commerce, en même temps qu'ils cherchent à détruire la morale du peuple. Car ils connaissent les appétits féroces et sauvages de nos masses non-éduquées; ils tiennent les masses dans l'ignorance et les ténèbres, afin qu'ils puissent mieux les aveugler, les duper, les abrutir, par les

fétiches immondes de Patrie, d'Humanité, d'Honneur. Ils savent que, grâce au système faussé d'instruction publique en vogue aujourd'hui, — ce système qui, par son enseignement de l'histoire, glorifie le crime et l'agression, le vol, la rapine et le meurtre, et représente les plus grands criminels — les Alexandre, les Charles XII, les Louis XIV, les Napoléon — comme les grands héros de l'humanité — que les masses, abruties par l'ignorance, et les classes aisées par ce système d'éducation, considéreront les trophées de la guerre comme des monuments de gloire; ils savent que ces gens, si bien aveuglés et déçus, n'hésiteront pas à se laisser faucher, piétiner, massacrer, par dixaines de mille pour l'amour de la Patrie, l'honneur de la Patrie; ils savent qu'un triomphe sur le champ de bataille, acheté au prix des souffrances atroces, du sang coulant à flots de cette pauvre humanité, couvrira toutes les monstruosités dont

ils se sont rendus coupables dans leur administration sociale. La plus grande mystification dont se servent nos gouvernants c'est l'amour de la Patrie (1). La Patrie, c'est la raison d'être de l'Armée ; et l'Armée est le soutien de la société bourgeoise, le soutien des iniquités sociales qui attristent le penseur et le sociologue. L'amour de la patrie est une mystification dont nos gouvernants se servent pour aveugler les masses ignorantes, pour cacher leurs vrais desseins. Car les capitalistes qui gouvernent le monde se moquent bien de cette patrie qu'ils glorifient pour l'édification des ignorants; le capitalisme est solidaire par dessus toutes les frontières. Le banquier de Berlin est le compatriote du banquier de Paris; mais il n'y a pas, il ne peut y avoir, une patrie commune au banquier du Boulevard des Italiens et au chiffonnier de Belleville. Les classes capitalistes de l'Allemagne, comme les classes capitalistes de la France, ont intérêt à glorifier le patriotisme ; car il faut que les agraires de l'Elbe orientale ainsi que les grands industriels et les grands commerçants, se défendent contre l'invasion de plus en plus menaçante de la socialdémocratie; de même qu'il faut que les bons bourgeois républicains se protègent contre les menaces des classes ouvrières. En nourrissant les masses françaises de l'idée de revanche, ils détournent l'attention des pauvres exploités ; de même qu'en Allemagne, les partis bourgeois espèrent endiguer l'agitation socialiste en criant : « Gare à la France! Gare à l'Angleterre! » Patrie, combien de crimes a-t-on commis en ton nom! L'impérialisme, le chauvinisme, le nationalisme, ne sont que des farces, des prétentions élaborées par les classes dominantes pour prolonger

1. Voir la brochure de M. F. Dugast : *Le Patriotisme et les Iniquités Sociales.* (Paris, Giard et Brière, éditeurs.)

leur règne d'exploitation, pour jeter de la poussière dans les yeux des masses qu'elles tiennent soigneusement dans l'ignorance abêtissante. Rien que pour ce mot « patrie », il faut qu'on puisse gruger, berner, asservir et abrutir de père en fils comme on le fait depuis plus d'un siècle. Quand est-ce que le peuple crédule se laissera ôter le bandeau des yeux ? Quand verra-t-il clair dans les desseins de ses exploiteurs adroits ? Malheureusement on voit encore aujourd'hui les masses déçues, dupées, par ce fétiche de la patrie. Regardez la carrière de M. Chamberlain en Angleterre, de M. de Bismarck en Allemagne ; regardez la guerre hispano-américaine, la guerre anglo-boër, toutes ces innombrables guerres coloniales que mènent la France et l'Angleterre — en Tunisie, à Madagascar, en Ashanti, en Somaliland, dans l'Afrique australe, sur les frontières indiennes. Et les masses ne voient pas qu'elles sont exploitées dans le

but de consolider le pouvoir de la bourgeoisie capitaliste, d'enrichir quelques gros capitalistes (1), de détourner l'attention du peuple des crimes gouvernementaux ! Le patriotisme est l'écran derrière lequel les gouvernants bourgeois cherchent à cacher leur vrai dessein, qui est le maintien de la domination des classes, des iniquités sociales.

Est-ce en effet qu'on pourrait concevoir quelque chose de plus absurde, de plus saugrenu, que l'amour de la patrie ? Parce que cinquante millions de gens habitent de l'autre côté des Vosges et parlent une langue différente de la nôtre, il faut que

1. Les capitalistes pour lesquels l'Angleterre a mené une guerre qui lui a coûté 200 millions de livres sterling et 35,000 hommes tués, se nomment Beit, Wernher, Neumann, Gœrtz, Weil — tous d'origine allemande — exemple instructif de la solidarité du capitalisme international et de l'hypocrisie du mot « patriotisme ».

les quarante millions qui habitent de ce côté-ci les haïssent, les détestent ; il faut que les hommes qui vivent, dorment, mangent, boivent, nocent, sur le côté est des Vosges se ruent sur les hommes qui vivent, dorment, mangent, boivent, nocent, sur le côté ouest de ces montagnes, s'acharnent sur eux, les fauchent avec leurs canons, incendient leurs villages, détruisent leurs récoltes, dévastent leur pays. Et pourquoi ? Parce qu'une certaine ville nommée Strasbourg, et une autre ville nommée Metz, ont un drapeau noir et jaune sur leur hôtel-de-ville au lieu d'un drapeau blanc, rouge et bleu, et qu'il s'agit d'arborer le drapeau blanc, rouge et bleu à la place du drapeau noir et jaune. Et les travailleurs, les ouvriers, les éternels exploités, les esclaves blancs, iront se faire écrabouiller la cervelle, se faire mettre en bouillie, afin de substituer le drapeau tricolore — l'infâme emblème des

bêtes fauves de Galliffet — à l'aigle prussien ; pendant que les exploiteurs des deux hémisphères, les gros bourgeois, les tripoteurs d'affaires, les louches spéculateurs, sourient complaisamment devant la réussite de la diversion qu'ils ont imaginée pour consolider et prolonger leur pouvoir.

Le grand ennemi de la liberté est l'Etat ; la domination de l'Etat — qu'elle soit exercée par un monarque ou un conseil de ministres ou une majorité élue du suffrage universel — signifie l'asservissement de l'individu. L'Etat n'existe que grâce à la force brutale — à l'armée et à la gendarmerie, dont le rôle social est le maintien des iniquités actuelles et la suppression des justes révoltes. Tout le verbiage à propos de la Patrie n'est que poussière destinée à aveugler les ouvriers exploités et à prolonger le régime des classes. Toutes les iniquités, toutes les affaires louches, toutes les guerres injustes, tous les

crimes sociaux, ont eu pour devise ce mot sinistre : Patrie. Il est temps d'en finir avec cet éternel mensonge — d'éclairer les masses ignorantes sur la vraie signification de cette proposition hypocrite — et de montrer que la Patrie, l'Honneur, l'Humanité, toutes ces devises par le moyen desquelles les exploiteurs capitalistes cherchent à les tromper, sont en nous-mêmes, sont nous-mêmes, ou ne sont pas.

Nous allons maintenant regarder d'un peu plus près l'affirmation que font nos étatistes pour justifier le maintien de la police et du gendarme — l'affirmation que l'homme, étant foncièrement mauvais, a besoin du sergent de ville pour le restreindre ; que si le gendarme n'était pas là les hommes se déchireraient comme des bêtes fauves, qu'aucune existence sociale ne serait possible. Ceci nous mène à la signification des mot « crime » et « criminel », au sujet desquels une énorme quantité de sottises a été débitée.

Nous croyons que la meilleure définition du mot « crime » est celle que lui a donnée un juriste anglais (1) : Un crime est un acte défendu par la loi sous peine de punition si on le commet. Nous avons ici une définition claire et précise, qui ne joue pas, comme la plupart des définitions, sur les mots Vertu et Vice, qui n'ont rien à voir à l'affaire.

La psychologie moderne a démontré la grande importance du rôle joué par les conditions économiqnes dans le développement mental des individus. Le développement des germes congénitaux se fait en somme principalement sous cette influence.

1. Harris : *Principles of the Criminal Law*, ch. I. (Londres)

La science, en établissant la non-responsabilité des individus et en annihilant la fiction du libre arbitre, a en même temps anéanti le vieux code de moralité, qui divisait les actes de l'homme en actes vertueux et actes vicieux. De par ce fait elle a nécessairement dû révolutionner toutes les notions de criminologie et de jurisprudence qui ont prévalu jusqu'ici. Le criminel n'est plus l'être vicienx que notre code suranné le suppose. Non, puisque les hommes sont des résultantes, puisqu'ils subissent leurs passions, mais ne les créent pas. Les crimes sont divisibles en deux séries : ceux qui sont le résultat direct des vicieuses conditions économiques et ceux qui sont dus à une perversion psychologique — qui entrent alors dans le domaine de la pathologie (1).

1. Cette distinction n'est pas absolue. La « racaille criminelle » des bas-fonds des cités, qui est composée d'êtres physiologiquement anormaux, est aussi, indirectement, le produit des vicieuses conditions sociales.

Un crime est un enfreignement de la loi. Or, la loi repose sur la structure économique de la société; cette structure est contenue dans la notion de Propriété. Nous affirmons, sans aucune crainte de contradiction, que deux tiers des criminels d'aujourd'hui sont créés par les rapports économiques qui lèsent l'individu ou les siens ou les hommes en général — que deux tiers des crimes sont à référer, en dernier lieu, aux conditions économiques qui, basées sur le droit de propriété, condamnent une grande portion de la race humaine à la faim et à la misère et incitent chez une autre grande portion, ce sentiment d'envie, ce désir morbide de s'enrichir, qui mène à l'escroquerie· Deux tiers des criminels d'aujourd'hui sont des produits des conditions économiques. Les

phénomènes sociaux lésant ou l'individu lui-même ou les siens, ou ses amis ou les hommes en général, se répètent sans discontinuité. Sans cesse, alors, ces phénomènes affectent l'encéphale, le mettent en vibration dans des sens déterminés. Comme conséquence il s'engendre une structure spéciale, car sous la pression de l'ambiance hostile certaines dispositions somatiques s'hypertrophient, tandis que d'autres s'atrophient. Nous ignorons cette structure, mais nous en connaissons les effets, manifestés par des qualités psychiques.

Il faut que nous sachions débarrasser notre cerveau de l'ancien préjugé qu'il y a des coupables ou des innocents autour de nous. Tout est le résultat d'une immanente nécessité ; rien ne pourrait être autre qu'il est actuellement. Il n'y a point de vertueux ni de vicieux. Ce qu'il nous faut, ce sont les moyens scientifiques qui préviennent tous les dangers. Il est évident

que ce sont les antagonismes sociaux consécutifs aux contradictions économiques qui engendrent les cambrioleurs, les apaches, les financiers véreux, les prostitués des deux sexes. De sorte que les remèdes de nos législateurs qui pensent prévenir les déplorables « faits divers » qui occupent l'attention du sociologue, en ayant recours à des punitions sévères, sont pires qu'inutiles ; ce sont des remèdes qui ne font qu'empirer le mal qu'ils sont censés guérir. Ce que nous devrions faire, c'est de nous porter aux études sociologiques qui analysent les effets et détruisent les mauvaises causes. Supprimons la cause fondamentale des antagonismes sociaux, la contradiction flagrante entre la production éminemment sociale et l'échange individualiste, et nous détruirons d'un coup deux tiers des crimes qui effarent les bonnes gens d'aujourd'hui.

Mais il en restera encore un tiers, peut-

être plus ? Oui, mais cette fraction, qui n'est pas produite directement par l'action des conditions économiques, rentre dans le domaine de la pathologie.

Jusqu'à présent, tout notre code judiciaire a été basé sur le dogme métaphysique du libre arbitre. L'homme étant un être libre, il faut le punir s'il commet des actes préjudiciables au bien-être des autres. M. Guyau a fort bien démontré l'absurde inconséquence de cette théorie, qui, proclamant le libre arbitre de l'homme, veut le punir pour avoir obéi aux ordres de cette entité mystérieuse qu'on le supposait tenir d'une source surnaturelle. « Pour qui admet l'hypothèse du libre arbitre, l'un des plateaux de la balance est dans le monde moral, l'autre dans le monde sensible, l'un dans le ciel, l'autre sur la terre : dans le premier est une volonté libre, dans le second une sensibilité toute déterminée ; comment établir entre elles l'équi-

libre ? Le libre arbitre, s'il existe, est tout à fait insaisissable pour nous ; c'est un absolu, et on n'a pas de prise sur l'absolu : ses résolutions sont donc en elles-mêmes *irréparables, inexpiables* ; on les a comparées à des éclairs, et, en effet, elles éblouissent et disparaissent ; l'action bonne ou coupable descend mystérieusement de la volonté dans le domaine des sens, mais ensuite il est impossible de remonter de ce domaine en celui du libre arbitre pour l'y saisir et l'y punir ; l'éclair descend et ne remonte pas. Il n'existe, entre le « libre arbitre » et les objets du monde sensible, pas d'autre lien rationnel que le propre vouloir de l'agent ; il faut donc, pour que le châtiment soit possible, que le libre arbitre même le veuille, et il ne peut le vouloir que s'il est déjà amélioré assez profondément pour avoir en partie cessé de le mériter : telle est l'antinomie à laquelle aboutit la doctrine de l'expiation quand

elle entreprend non pas simplement de corriger, mais de punir. Aussi longtemps qu'un criminel reste vraiment tel, il se place par cela même au-dessus de toute sanction morale ; il faudrait le convertir avant de le frapper, et, s'il est converti, pourquoi le frapper (1) ? » Du point de vue métaphysique même, cette théorie qui proclame la nécessité de la punition comme suite aux égarements du libre arbitre s'écroule. Il n'y a pas, et il ne peut y avoir de justification pour une douleur infligée aux sens comme punition d'un acte décrété par le libre arbitre ; car nous ne pouvons soutenir que la sensibilité est responsable du mal librement voulu par la volonté, que les métaphysiciens ont érigée en entité indépendante.

Mais la science déterministe d'aujourd'hui n'est plus aux arguments métaphysiques. Il suffit des données empiriques de la psychologie physiologique et pathologique pour réfuter le dogme du libre-arbitre. Et en ce qui concerne le vrai criminel — c'est-à-dire le criminel qui n'est pas pour ainsi dire accidentel, mais qui est criminel en raison de sa nature même — une toute nouvelle science est venue s'ériger et s'établir en toute permanence, la science de l'anthropologie criminelle.

1. *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, 6e éd. pp. 189-191.

Dans l'état présent de la science de la criminologie, nous savons déjà assez pour pouvoir reconnaître le fait incontestable que le criminel est un être dégénéré physiologiquement. Les recherches fécondes de Lombroso, de Féré, de Garofalo, de E. Ferri, de Tarde, de Sighele, de Havelock Ellis, et d'autres éminents anthropologistes, ne laissent aucun doute à ce sujet. La dégénérescence physiologique est la cause de la dégénérescence mentale et morale. L'é-

minent spécialiste anglais des maladies cérébrales, le professeur Maudsley, avait déjà reconnu le fait il y a vingt-cinq ans et avait brillamment anticipé l'anthropologie criminelle d'aujourd'hui. Ecoutons ce spécialiste : « Il est certain que les fous et les criminels sont autant des produits de manufacture que les locomotives et les machines ; seulement les processus de la manufacture sont tellement compliqués que nous ne pouvons les suivre. Ils ne sont, dans l'univers, ni des accidents ni des anomalies ; ils obéissent au contraire à des lois et témoignent de la causalité. Il est du devoir de la science de découvrir ces causes, ainsi que les lois d'après lesquelles elles agissent. Il n'y a rien d'accidentel, rien de surnaturel, dans l'impulsion à faire le bien ou le mal ; cette impulsion résulte de l'hérédité ou de l'éducation (1). »

1. *Responsibility in Mental Disease*, (Londres.) 5e éd. p. 28.

Plus loin, dans le même ouvrage, le Dr Maudsley remarque : « Il est un fait, qui découle de l'observation, que la classe criminelle constitue une variété dégénérée ou morbide de l'humanité, qui est facilement reconnaissable à certains traits physiques et mentaux d'ordre inférieur... Ces criminels sont souvent scrofuleux, mal formés, à la tête angulaire et difforme ; ils sont bêtes, maussades, ils manquent d'énergie vitale et souffrent parfois d'épilepsie... Les criminels habituels n'ont aucun sens moral — ils sont, en effet, de vrais imbéciles moraux ; leur sensibilité morale est telle que, en présence d'une tentation, ils ne peuvent exercer aucun contrôle sur eux-mêmes contre le crime » (pp. 30-31). « Les maladies dont souffrent les criminels et auxquelles ils succombent sont, pour la plupart, des maladies tuberculaires et des affections du système nerveux. Le crime est une sorte de voie d'é-

chappement par le moyen de laquelle ils déchargent leurs tendances malsaines ; ils deviendraient fous s'ils n'étaient pas criminels et ils ne sont pas fous précisément parce qu'ils sont des criminels. Le crime n'est pas toujours une simple affaire d'avoir cédé à une impulsion ou à une passion mauvaise, et qu'on aurait pu vaincre si on avait exercé un contrôle suffisant ; il est des cas où il est évidemment le résultat d'une névrose qui est très semblable dans sa nature et dans sa voie de descente à d'autres névroses, surtout aux névroses épileptiques et d'aliénés ; et cette névrose criminelle est le résultat physique des lois physiologiques de production et d'évolution. Il n'y a pas lieu de s'étonner que la psychose criminelle, qui est l'aspect mental de la névrose, soit pour la plupart une maladie inguérissable et que la punition ne produit aucun effet réformateur. » (pp. 32, 33.)

Les recherches de Lombroso, d'Agostini, et d'autres, ont démontré la connexion intime entre l'épilepsie et la criminalité. L'épilepsie se résout en une irritation localisée de l'écorce cérébrale, se manifestant par des accès tantôt prolongés, mais toujours intermittents et reposant invariablement sur un fond dégénératif, soit héréditaire, soit prédisposé à l'irritation par l'alcool ou par des lésions crâniennes. Divers anthropologistes ont trouvé depuis 12 °/₀ jusqu'à 33 °/₀ d'épilepsie convulsive chez les criminels (1). L'épilepsie et la chorée sont des maladies convulsives ; c'est-à-dire que, dans ces maladies, les centres nerveux qui régularisent et coordonnent les mouvements du corps, étant dérangés, perdent leur coordination et produisent des actions irrégulières, perverties. De même,

1. Lombroso : *L'Anthropologie Criminelle et ses récents Progrès*, (5ᵉ éd. 1904) p. 108.

la folie et sa subdivision, la criminalité, sont des perturbations convulsives des centres nerveux dont la fonction est mentale et non motrice; pareillement il en résulte une convulsion de l'esprit, au lieu des muscles.

Le sentiment moral, comme tout autre sentiment, est purement une fonction de l'organisation physiologique; il dépend de la condition des centres nerveux du cortexe cérébral dont l'action produit la pensée; par conséquent, si la condition de ces centres nerveux est détériorée, le sentiment moral s'affaiblira aussi et juste dans la mesure où l'état pathologique des centres nerveux est avancé; de sorte qu'une absence totale de tout sentiment moral est généralement le résultat d'hérédité, lorsque les parents sont des aliénés. Les récentes expériences de la psycho-pathologie ont démontré qu'il est possible de produire par des causes purement physiques un dérangement mental exactement similaire à celui qui est parfois causé par des raisons morales. Un état de conscience quelconque peut être changé expérimentalement par l'introduction de substances qui produisent des changements dans la constitution moléculaire de cette partie du système nerveux qui gouverne les fonctions de la conscience.

La cellule primitive de l'être humain, qui est constituée par la jonction de la cellule ovaire de la femme avec le spermatozoïde de l'homme, est ainsi l'héritière de toutes les qualités bonnes et mauvaises contenues dans ces deux cellules mères. Si l'ovule et le spermatozoïde lui lèguent une grande énergie vitale, d'autant plus grande sera la jouissance de l'individu dans la vie; il pourra résister et triompher de toutes les attaques de son milieu. D'autant plus faible est la cellule primitive, qui donne naissance à toutes les au-

tres cellules, d'autant plus insignifiante est son énergie vitale, d'autant plus faible et malheureux sera l'individu. C'est une chaîne fatale que celle de l'hérédité. Des énergies potentielles contenues dans la cellule primitive, dépend la vie d'un être. Si l'énergie vitale de cette cellule est nulle, l'individu est aussi nul, il sera écrasé impitoyablement dans la lutte pour l'existence. Il n'y a pas de voie d'échappement. L'homme est l'esclave de ses pères et de ses ancêtres. Goethe l'a reconnu quand il a écrit :

> Ein kleiner Ring (1)
> Begrenzt unser Leben ;
> Und viele Geschlechter
> Reihen sich dauernd
> An ihres Daseins
> Unendliche Kette.

1. un petit cercle — limite notre vie — et beaucoup de générations — se limitent d'une façon du-

Les péchés des pères retombent en effet sur leur progéniture. Les tares physiologiques se propagent par voie de descendance et produisent infailliblement les tares mentales et morales.

Lombroso, dans le livre déjà cité, passe en revue les diverses anomalies morphologiques qui ont été observées chez les criminels : telles les anomalies des circonvolutions cérébrales, les anomalies crâniennes, les névopathies, les anomalies pathologiques des fronts étroits et bas, des brachicéphalies et des microcéphalies, suivant la nature de la prédisposition criminelle. En ce qui concerne l'hérédité, il constate que, chez les parents des criminels qui ont été observés, une foule de causes ont contribué à engendrer le caractère spécifiquement criminel : l'alcoolisme, la folie, les

rable — à la chaîne ininterrompue — de leur existence. —

maladies cérébro-spinales, l'épilepsie, la criminalité, l'immoralité et la psychopathie sexuelle, la phtisie pulmonaire, etc. Pourtant la criminalité parentale et la phtisie pulmonaire n'ont joué qu'un rôle peu important; on a trouvé la première chez 3, 3 °/₀ seulement, et la dernière chez 5, 1 °/₀ du côté paternel et chez 10, 1 °/₀ du côté maternel. Une très remarquable anomalie chez tous les criminels-nés, qu'on ne rencontre pas aussi exagérée même chez les sauvages, c'est l'analgésie — l'insensibilité à la douleur. Lombroso a pu constater cette anomalie avec son algomètre électrique. Il cite, entre autres, le cas suivant : « Un assassin renvoyé du bagne de l'île de S... à l'expiration de sa peine, priait le directeur de le garder encore; voyant sa prière repoussée, il se déchira les entrailles avec le manche d'une grande cuillère, puis remonta tranquillement l'escalier et entra dans son lit où il expira,

peu d'instants après, sans avoir fait entendre un seul gémissement (1). » Cette insensibilité congénitale aux douleurs physiques explique la disposition à la cruauté envers autrui manifestée par les criminels.

Lombroso cite aussi les conclusions fort importantes auxquelles est arrivé, sur la nature de la criminalité, l'anthropologiste M. Virgilio (2) : —

1° Les tendances criminelles se transmettant héréditairement des parents aux enfants, et des survivants aux diverses branches directes et collatérales, il y a lieu de croire que les tendances criminelles sont la révélation d'une organisation particulière.

2° Cette organisation doit être considérée comme anormale pour autant qu'elle

1. Lombroso : *op. cit.* p. 72.
2. D° p. 125.

porte l'empreinte de toutes ces marques dégénératives qui prouvent que l'embryogénésie et le développement ultérieur de l'homme s'éloignent de l'individu physiologique.

3° La criminalité poussant fort souvent sur un terrain héréditaire, plus ou moins voisin de la folie, on la voit, comme celle-ci, pulluler et s'élever fréquemment des bas-fonds d'une race criminelle ; force est donc d'admettre que l'origine des deux faits est identique et a sa source dans un caractère psychique anormal qui s'affirme tantôt par l'une, tantôt par l'autre, de ces manifestations.

4° Qu'il en soit ainsi réellement, cela est doublement prouvé; d'abord par le fait que la folie éclate souvent au milieu d'une carrière criminelle; puis par l'apparition de tendances criminelles au cours de diverses maladies mentales qui ne portent en elles-mêmes aucune raison pathologi-

que de se manifester par des actes criminels.

5° Etant donné l'hérédité d'origine des deux faits, leur nature intrinsèque devait nécessairement être identique aussi. Or, la folie étant une maladie, la nature de la criminalité ne pourrait être que morbide également.

D'après Lombroso, les criminels d'occasion, — c'est-à-dire ceux qui agissent sous la pression d'une passion foudroyante, soudaine, irrésistible — ne forment que 5 °/₀ de cette confraternité. Les criminels-nés, nous l'avons vu, sont des dégénérés, des malades ; leurs fonctions mentales et morales correspondent à leur organisation physiologique déchue. Le vrai criminel — l'homme criminel que Lombroso a disséqué si admirablement — est né ; il n'est pas créé ; et il n'est pas toujours guérissable. Une dégénérescence physiologique produite, soit par la folie héréditaire, la dip-

somanie, les maladies cérébrospinales, l'épilepsie ou autres causes, entraîne fatalement sa victime au crime. Comme l'a dit Maudsley, le criminel n'est pas un accident dans le système de l'univers ; il témoigne, au contraire, de l'immuable loi de causalité et son organisation est le résultat des processus universels de l'évolution physiologique.

Le Dr Maudsley remarque dans l'ouvrage déjà cité (p. 28) que « la société, ayant engendré ses criminels, n'a pas le droit de juger ceux-ci dans un esprit de vengeance. » Parfait. Tout scientiste sera ici d'accord avec l'éminent spécialiste. Mais lorsque le professeur continue plus loin (p. 35) : « Lorsque nous possédons une connaissance plus profonde du crime et de ses causes, il n'est pas probable que nous traiterons alors les criminels comme nous traitons aujourd'hui les aliénés ; mais ce qui est probable, c'est que nous aurons

alors des sentiments plus bénins et plus tolérants, et qu'une étude approfondie des organisations défectives engendrera une certaine indulgence envers tous ces cas douteux qui constituent la ligne de démarcation entre la folie et le crime, » alors il est nécessaire de soulever une protestation au nom de la science — en ce qui concerne, du moins, les criminels-nés, l'Homme Criminel.

Une des lois les plus bienfaisantes et les plus fécondes dans tout le domaine de la nature est celle de la lutte pour la vie, avec son corollaire nécessaire de la survie des aptes par moyen de sélection naturelle. Dans toute la nature nous voyons s'opérer cette loi salutaire. Toujours et partout la victoire est au plus fort. La justice naturelle veut que tout être qui ne peut se maintenir, périsse ; et la jouissance d'un être quelconque sera grande, juste dans la proportion de l'harmonie entre sa constitu-

tion et les conditions ambiantes. Cette lutte pour l'existence, nous l'avons vu, par l'élimination des faibles, des incapables, des anormaux, produit à fin de compte le maximum de bonheur, en assurant la seule survie des individus qui ne souffrent pas de ces entraves à la jouissance.

Il est de l'intérêt de l'espèce que ce processus d'élimination de ses membres faibles, incapables ou anormaux, soit accompli dans toute sa rigueur. Car la multiplication de ces membres inutiles empêche la multiplication des membres utiles, qui pourraient jouir de la vie ; de plus, elle condamne la race entière à une évolution rétrograde ; et toute espèce qui ne peut se maintenir, qui bat en retraite au lieu d'avancer, est condamnée d'ores et déjà à l'extinction éventuelle.

On aurait pu croire que cette vérité aurait été indiscutable. Pourtant, quelques sentimentalistes disent que c'est là une morale de brute ; et l'école socialiste moderne — qui compte assurément des sociologues éminents — se base plus ou moins sur l'idée que toute souffrance qui existe peut être empêchée et enrayée. Cette idée n'est nullement limitée aux socialdémocrates ; certains socialistes-anarchistes s'en targuent aussi. Ainsi M. Kropotkine écrit à propos des remarques fort justes que fait Herbert Spencer dans *Social Statics*, au sujet des lois qui gouvernent le maintien des espèces : « Tout ce langage, avec son idée de rétribution, de loi, d'obligation, n'est pas celui d'un naturaliste. Ce n'est pas un observateur de la nature qui parle : c'est un écrivain en loi, en économie politique, qui vous fait la morale (1). » On pourrait répondre que c'est, au contraire, M. Kropotkine qui veut faire s'harmoniser ses théories avec une science toute faite.

1. *Les Temps Nouveaux*, 9e année, n° 41.

De même un écrivain distingué et fort sympathique a écrit que « tous les miséreux, pour la raison même qu'ils sont des miséreux, sont dignes de la sympathie des révolutionnaires. » C'est cette idée qui est la base du socialisme dans toutes ses formes, et cette idée fausse constitue justement le point faible de la théorie socialiste. Un rôdeur est un miséreux ; donc il faut qu'il ait nos sympathies — disent en effet les socialistes sentimentalistes. La science est l'ennemie acharnée de tout sentimentalisme. Elle répondra aux socialistes : avant de sympathiser avec un miséreux, il faut que je sache pourquoi il est miséreux. S'il doit sa condition à la paresse, à l'alcool, ou à d'autres causes pareilles, non seulement il n'est pas digne de sympathie, mais il est, au contraire, très digne de la misère, Nous nous heurtons ici à ce point faible du socialisme : un individu, un être humain, *comme tel,* mérite d'être heureux, mérite

notre sympathie et notre secours. Il est curieux de voir cette pernicieuse doctrine du christianisme prendre place parmi les revendications de ceux qui sont si hostiles à cette religion.

Contre cette proposition illégitime nous protestons de toutes nos forces. Si un être humain, par sa faute même, tombe dans le pétrin, qu'il y reste ! Il y a nécessairement, et il doit toujours et toujours exister, une certaine quantité de souffrance sur la terre. Il est de notre devoir de réduire cette souffrance à un minimum — de supprimer toutes ces cuisantes douleurs qui sont engendrées par les seules conditions économiques et qui ne sont nullement bienfaisantes pour l'espèce — mais jamais nous ne pouvons supprimer *toute* souffrance. Bien plus, jamais nous ne devons essayer de supprimer toute souffrance, car la souffrance est loin d'être un mal inconditionnel, et dans beaucoup de cas elle constitue un bienfait po-

sitif. « La pauvreté des incapables, la détresse des imprudents, la faim des paresseux, le piétinement des faibles par les forts qui entraîne tant de misère, sont tous des décrets inexorables d'une nature bienfaisante. » Toujours les incapables seront pauvres, les imprudents malheureux ; toujours les paresseux auront faim ; et un système économique qui voudrait éviter cette juste rétribution des défauts et des faiblesses, serait un système profondément immoral et vicieux.

Il en va de même avec les criminels. Les socialistes ont une sympathie pour ces gens parce que, généralement, ce sont des miséreux. Mais, franchement, que gagnerait l'espèce à la conservation des criminels ? Que gagnerais-je, moi, à une pareille conservation ? N'est-il pas, au contraire, et de l'intérêt de l'espèce et de celui de l'individu d'en finir avec ces dégénérés ? Pour un scientiste, la question ne peut admettre qu'une réponse.

M. Gautier, dans son livre *Le Monde des Prisons*, a soumis le régime pénitencier actuel à une critique lumineuse et sévère ; non seulement il en a démontré tous les vices, mais il a prouvé l'inutilité plus que complète de ce système suranné. Bien au contraire : il en a fait l'expérience et il n'hésite pas à dire que les prisons et les bagnes ne font qu'engendrer le crime et produire des criminels.

« On acquiert à l'ombre des prisons et sous l'influence de la discipline pénitentiaire, l'air prisonnier, comme on acquiert ailleurs, en vertu d'une autre genèse, l'air prêtre, dans lequel l'atavisme n'a pas grand' chose à voir.

Ce n'est qu'à la condition d'élargir l'hypothèse qu'on réussit à comprendre comment certains détenus, qui ne sont pas cependant irrémédiablement gangrenés, en arrivent à ne plus vivre que par la prison, et à se trouver tellement dépaysés une fois

qu'ils en sont sortis, qu'ils ne tardent guère à y revenir, comme le gibier blessé qui fait la randonnée. »

Et plus loin, à propos du prisonnier récidiviste, le « bon détenu » selon la formule officielle, l'abonné qui a passé la majeure partie de sa vie entre les quatre murs :

« Il ne sait plus qu'obéir... à n'importe qui! Il a perdu tout ressort, toute fierté. Ce n'est plus qu'une pâte molle, apte à recevoir toutes les empreintes.

« Habitué à trouver son « pain cuit », à se laisser conduire comme une machine ou une bête de somme, et à n'accomplir que des tâches imposées, il n'a plus rien de ce qui est indispensable pour n'être pas impitoyablement écrasé dans la lutte pour l'existence.

« La seule émulation qui lui reste, c'est l'émotion du crime et de la perversité, fruit de l'éducation mutuelle spéciale à laquelle

il vient d'être soumis. Ce n'est pas sans motif que la prison se nomme en argot « le collège... » D'ailleurs, le casier judiciaire, qui s'attache à la peau du libéré comme une tunique de Nessus, suffirait à lui fermer toutes les portes, à lui interdire tous les moyens honnêtes de gagner sa vie.

« Ajoutez à cela la monomanie de la délation, le chantage, l'esprit de ruse et de mensonge, tous les autres vices spéciaux qui se contractent ou se développent en prison.

« Il est, en effet, bon de remarquer qu'il n'est pas une seule des passions de l'homme, des passions naturelles ou factices, depuis l'ivrognerie jusqu'à l'amour, qui ne puisse trouver derrière les verrous au moins le semblant de satisfaction. »

Voilà le régime pénitencier actuel! Voilà le beau remède imaginé par l'intelligente bourgeoisie pour enrayer le crime! En vou-

c'est précisément à cause de cela qu'il est bien vu des autorités des pénitencières.

Mais tout homme qui ne peut voir dans cet idéal la réalisation ultime de la beauté morale ou esthétique, conviendra que le régime pénitencier actuel est bien le plus vicieux, le plus dégradant, et partant le plus inutile, de tous les systèmes possibles. Une réforme s'impose donc. D'une part les humanitaires — c'est-à-dire les sentimentalistes — réclament « les sentiments bénins et tolérants » à l'égard des détenus; ils vont jusqu'à recommander le même traitement pour les prisonniers que pour les aliénés. D'autre part, les révolutionnaires anarchistes ignorent tout à fait cette très importante question. Le sentimentalisme joue un rôle considérable chez les théoriciens de l'anarchisme et, par conséquent, il entre une assez grande quantité d'utopie et d'optimisme exagéré dans leurs conceptions. Mais il n'est pas à supposer que dési-

rant l'enrayer elle ne fait que le multiplier, l'empirer! Certes, il faut admettre que le récidiviste, le « bon détenu », constitue le plus haut et le plus complet idéal de la société bourgeoise. La société actuelle aime les pâtes molles, qui sont aptes à recevoir toutes les empreintes. Se conformer à tous les règlements, ne rien questionner, ne rien discuter, obéir à tort et à travers à tous ses « supérieurs (!) » voilà le devoir de l'homme modèle (1). Le récidiviste des prisons n'est que la quintessence de l'idéal bourgeois, et

1. On connait la mordante critique d'Emerson : « Society everywhere is in conspiracy against the manhood of every one of its members. Society is a joint-stock company, in which the members agree, for the better securing of his bread to each Shareholder, to surrender the liberty and culture of the eater. The virtue in most request is conformity, Self-reliance is its aversion. It loves not realities and creators, but names and customs. » *Essays. World's classics Edition,* Londres, p. 28. (*Voir page 289 la traduction de cette note.*)

savants comme le sont quelques-uns de ces théoriciens croient que la révolution puisse amener la disparition immédiate du crime — du crime héréditaire et physiologique. Que la révolution entraînera la disparition de ces crimes qui sont dus aux seules conditions économiques, et qui forment probablement les deux tiers de la totalité de ce que nou sappelons aujourd'hui des « crimes », cela nous en avons convenu. Mais comment la révolution sociale peut-elle changer le cours de la nature et faire en sorte que les tares physiologiques qui sont la cause de la vraie criminalité disparaissent tout d'un coup? Que les fanatiques et les déséquilibrés qui forment la queue de tout mouvement révolutionnaire croient à la toute-puissance miraculeuse de la révolution, cela se conçoit. Mais que des hommes savants et sérieux, comme le sont les théoriciens du mouvement, y croient, cela n'est pas concevable. Pourtant il est remar-

quable que les théoriciens ne traitent jamais de cette question de la criminalité sous le régime anarchiste. Nous n'en sommes plus à croire que les hommes s'entre-déchireraient comme des fauves le jour où l'œil du policier ne sera plus ouvert sur eux. Mais il n'est pas à nier qu'il y a des gens — une classe spéciale dégénérée de criminels, — qui ont une propension héréditaire au crime, et qui ne sont pas toujours guérissables. C'est là un fait scientifique que tout l'optimisme du monde ne pourra balayer. La question se pose: que faire de ces gens, de ces criminels?

Quant aux criminels incorrigibles — aux incurables, aux monstres, aux inguérissables — il n'y a qu'une chose à faire : les transporter au delà des mers ! Pour ces gens-là il ne peut y avoir d'autre asile que les colonies pénales, où le climat, les intempéries naturelles, la sévérité du régime, mettront une fin rapide à leur mi-

sérable existence. Pas de pitié, pas de niaise sentimentalité ici. Dans ces cas-là la sympathie est non seulement absurde ; elle est immorale. Car elle tend à la préservation, voire à la multiplication, d'êtres humains dont l'existence est non seulement inutile et à eux-mêmes et à l'espèce, mais qui est au plus haut degré dangereuse pour toute existence individuelle et sociale. Donc même quand le Dr Maudsley vient nous dire qu'il faut que nous nous inspirions de sentiments plus bénins à l'égard des criminels — victimes d'une organisation vicieuse — il faut courtoisement protester. Que les criminels soient des êtres dégénérés ; qu'ils soient les victimes de tares héréditaires ou de fatalités ambiantes ; soit, mais n'importe. Leur existence est inutile et à eux-mêmes et à l'espèce ; elle est même plus qu'inutile, elle constitue un danger positif pour tous les êtres normaux ; donc il faut en

finir. L'instinct de la simple préservation doit nous dire que la déportation est le seul remède dans ce cas ; à moins que nous ne terminions leur carrière d'une façon encore plus prompte, comme nous le faisons pour les chiens enragés.

Quant aux autres criminels — ceux qui ne sont pas inguérissables — il faut les soumettre à un régime disciplinaire — nous ne disons pas pénitentiaire. Sur la nature de ce régime disciplinaire il y aura des discussions. M. Gautier, dans l'ouvrage déjà cité, fait des propositions à ce sujet qui méritent toute l'attention des sociologues. Il écrit :

« Je voudrais que chaque détenu fût soumis, pendant un temps plus ou moins long, à une surveillance analogue à ce qu'on appelle dans les asiles d'aliénés la « période d'observation. » Ce ne serait qu'après avoir passé par cette épreuve qu'il serait définitivement « classé », et

envoyé rejoindre le groupe de ceux qu'une étude semblable aurait désignés comme se rapprochant le plus de lui par leur caractère, leur éducation, leurs antécédents, leurs instincts, leur degré de moralité... On ne supprimerait pas encore — cela va de soi — le danger de l'infection réciproque; mais on l'aurait, au moins, réduit au minimum ; on aurait au moins supprimé les collections purulentes qu'engendre le régime actuel avec ses promiscuités obligées.

« Le condamné, en d'autres termes, l'homme qui aurait été jugé assez dangereux pour mériter d'être mis en marge, demeurerait en prison, non pas pendant un temps déterminé à l'avance et plus ou moins capricieusement calculé d'après la gravité relative de sa prévarication, mais tant qu'il n'aurait pas accompli ce qu'il est peut-être permis d'appeler une tâche morale. La détention se prolongerait jusqu'à ce qu'il eût, au prix de son travail, réparé le dommage causé par sa faute, le dommage social comme le dommage privé; jusqu'à ce qu'il se fût *racheté*, jusqu'à ce qu'il eût *gagné* sa libération, sa grâce, voire même sa réhabilitation. »

C'est en somme la même thèse que celle de l'école anthropologiste de Lombroso, Brouardel, Ferri, Tarnousky, Garofalo, Ellis, et autres. D'après cette idée, la prison deviendrait une vraie école, un vrai lieu d'éducation pour les criminels, au lieu d'être la pénitencière inutile qu'elle est aujourd'hui. Dans cette prison de l'avenir — cette prison basée sur la méthode scientifique — le criminel qui présenterait la possibilité d'une guérison, qui n'est pas incorrigible, sera éduqué et, par le moyen de cette éducation, aura la chance de se guérir, de regagner la liberté qu'il a perdue. Il va sans dire que le traitement des criminels sera soumis alors à des médecins

et à des physiologistes compétents, qui auront fait des désordres cérébraux leur spécialité. Ce sera, en d'autres mots, un régime thérapeutique au lieu d'un régime pénitencier. Ce dernier, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, ne fait qu'empirer le mal. « Quand même les tribunaux d'Europe continueraient à laisser tomber les condamnations sur les misérables, comme un robinet laisse tomber l'eau goutte à goutte sur le sol, encore rien ne serait-il changé : les condamnations s'enfoncent dans les masses comme les gouttes d'eau dans le sable. Croire que l'on transformera ce mal des prisons, est une énorme illusion. Croire que l'on y réussira par un séjour rapide dans une prison est une absurdité. La prison, plus que toute autre peine, demande à être appliquée avec discernement. En la prodiguant à tort et à travers à tous ceux qui défilent devant un tribunal, on en émousse l'effet, on en détruit la portée, et

on sape par la base le système pénitentiaire d'autant plus sûrement qu'il est presque impossible de fournir du travail aux détenus de quelques jours, et que la peine devient ainsi une excitation à la paresse (1). »

Nous estimons que cette question de la criminalité est une des plus importantes qui se présentent à la considération des révolutionnaires. Et c'est justement la question que les théoriciens de la révolution ne font tout au plus qu'effleurer. Les théoriciens du mouvement sembleraient partager l'optimisme inqualifiable des ignorants et des déséquilibrés, qui ne savent pas mieux. Mais pourtant le régime anarchiste aura à résoudre ce problème de la criminalité tout autant que le régime

1. M. Prins, directeur général des prisons de Belgique, cité par Lombroso, *op. cit.* p. 179.)

actuel. Vouloir cacher les faits ou vouloir s'en échapper, serait de la folie. Il est de toute évidence qu'une révolution sociale ne pourra pas du coup supprimer les causes physiologiques qui produisent le criminel — le véritable homme criminel qui commet ses actes sous l'impulsion d'une passion morbide, irrésistible. Qu'il existe une classe criminelle, reconnaissable à certaines tares physiologiques et à certaines anomalies anatomiques, ce n'est pas discutable. Eh bien! Les anarchistes veulent-ils donner libre cours aux passions vicieuces de ces êtres malheureux, sous prétexte que ce sont des « miséreux »? Si c'est là leur but, jamais leur système ne serait tolérable. Ils rendraient toute existence sociale impossible.

Que certaines gens soient dignes de sympathie parce qu'ils sont des « miséreux », c'est là, nous l'avons dit, une proposition inadmissible. Si on admet — comme

on doit l'admettre — que l'interprétation de la sociologie n'est possible qu'à la suite d'une compréhension préalable des phénomènes biologiques — que tout phénomène sociologique a ses racines dans les lois de la vie organique même — alors il va de soi que la lutte pour la vie doit nécessairement régler les rapports sociaux, juste comme elle règle les rapports de la vie organique. Il est une loi universelle de la nature que tout être qui est trop faible pour se maintenir doit périr. Pour les raisons que nous avons déjà esquissées, c'est là une loi fort salutaire. Si nous admettons que l'existence d'une espèce est nécessaire ou salutaire, nous devons admettre qu'il est de toute importance que cette espèce ne soit composée que d'individus forts et sains. Il est de l'intérêt de l'espèce d'éliminer tous ces individus faibles et dégénérés qui entravent son développement fécond. Certes, on peut objecter que la

lutte à outrance est modifiée, chez les espèces intelligentes et pensantes, par la solidarité entre leurs multiples unités. Mais on ne peut scientifiquement admettre la solidarité qu'autant que celle-ci a pour but ultime la consolidation de l'espèce, par la multiplication de la jouissance de chacun de ses membres. Or, dès que la solidarité, sous prétexte d'aide réciproque, vient conserver et assister des individus, dont l'existence même constitue une menace à la jouissance des autres individus, par conséquent à l'évolution progressive de l'espèce, elle est irrévocablement à condamner.

C'est le cas chez les criminels. Ce sont des êtres dégénérés, dont la maladie est attestée par la cérébralité aussi bien que la constitution physique. Les sentimentalistes peuvent radoter autant qu'ils veulent sur les malheurs d'une organisation vicieuse; le fait est que cette organisation

est là, qu'elle constitue un danger social en poussant sa victime à commettre des actes préjudiciables aux intérêts des autres individus. Le criminel-né s'en soucie fort peu, lui, des condoléances des sentimentalistes. Nous pouvons toutefois plaindre cette monstruosité, si nous voulons, mais il ne faut pas que nos regrets nous empêchent de prendre toutes les mesures nécessaires à la protection de nos intérêts. La seule raison d'être d'une coërcition quelconque infligée à un individu est la nécessité de la défense individuelle et sociale — comme M. Guyau l'a si bien démontré au point de vue purement philosophique. Or, cette nécessité existe ici — cela est de toute évidence. Les anarchistes ne vont pas pouvoir s'en passer.

La philosophie de l'Anarchie, telle que nous le comprenons, est bien celle de Stirner qui affirme que « pour Moi rien n'est au-dessus de Moi. » L'Individu doit être

libre de tout devoir vis-à-vis de la société — par conséquent il doit être, de prime abord, libre au point de vue économique. Mais la liberté de l'Individu, entière et totale, implique la liberté de tous les individus. Si Je suis libre de tout devoir envers Toi, de même Tu es libre de tout devoir envers Moi. Et ce qui est impliqué dans cette philosophie libertaire est cette proposition corollaire : Si Je suis parfaitement libre, tu ne peux pas m'entraver dans ma liberté ; réciproquement Je ne dois pas t'entraver dans la tienne. L'Individu, en proclamant sa liberté absolue, reconnaît le droit de tous les individus, ses semblables, de se développer à leur gré, dans l'absolue liberté. Chaque être doit se dire : « Pour Moi rien n'est au-dessus de Moi, car Je suis unique. » Et alors tout être, étant son propre maître, et ne reconnaissant aucune autorité extérieure, sera libre et pourra se développer dans la mesure de ses facultés.

Mais qu'on note ceci : c'est dans la mesure de ses facultés que chacun doit se développer. Point d'aide artificielle, point de cette banale sympathie qui méconnaît les relations nécessaires qui doivent exister entre la constitution individuelle et les conditions ambiantes. Il faut donner, autant que possible, les mêmes chances à tous les individus, placer tous les individus au même point de départ en ce qui concerne la complète indépendance économique de chacun vis-à-vis de ses émules. Ensuite, il faut que chaque individu lutte avec ses propres moyens, selon ses propres facultés. Chaque individu est libre de tout devoir positif envers les autres ; son seul devoir est un devoir négatif, la seule limite à sa liberté est une limite pour ainsi dire purement négative. Il doit tout simplement s'abstenir de faire du mal aux autres individus, ses concurrents dans la lutte ; il ne doit pas entraver les autres dans leur évo-

lution. A part ce devoir négatif d'abstention, l'individu est libre. C'est le souverain Moi. Assez de ces banalités démocratiques sur la souveraineté du peuple. C'est maintenant le souverain Moi qui s'élève, l'Unique qui ne connaît d'autre autorité que la sienne propre.

Dans la lutte de l'existence, ce sera alors le grand homme qui émergera vainqueur. C'est l'intellectuel, escaladant les côtes escarpées, qui devancera ses concurrents, qui atteindra le pic couvert de la neige éternelle. De ce sommet, dont la blancheur rayonne dans l'intense lumière du soleil, il contemplera cette humanité sous lui, gravissant encore, toujours les pentes abruptes de la montagne. Il verra les uns s'affaisser, mourants, qui n'atteindront jamais le but visé ; il en verra d'autres qui s'approchent tout près, qui ont presque fini l'ascension, mais qui ne peuvent, malgré leurs efforts, mettre les pieds sur le

sommet qu'ils entrevoient déjà ; et il y en aura d'autres, la majorité, qui ne commenceront jamais l'ascension, qui sont terrorisés par le seul aspect de la montagne, qui vivent et meurent dans les vallons, sans se soucier de l'ascension pénible et périlleuse. Et Lui sera seul là-haut, dans cette vaste solitude, contemplant avec calme, de ce pic altier, la lutte des espèces et des intelligences !

Mais l'égalisation des chances dans la lutte pour la vie signifie aussi l'élimination de ces éléments qui constituent un danger positif pour tous. De même qu'il est nécessaire d'isoler les idiots, les imbéciles, les aliénés, les épileptiques, il est aussi nécessaire d'isoler les criminels — dont la maladie a la même source morbide que la folie. Ceux des criminels qui sont guérissables, qui peuvent être amenés à une vie normale par le moyen d'une cure disciplinaire et thérapeutique, seront relé-

gués aux soins de ceux qui sont le mieux placés pour effectuer ce traitement. Les incorrigibles, les inguérissables seront transportés ou garrottés. C'est une mesure de préservation individuelle et sociale qui s'impose.

Et nous voici ramenés à la proposition primordiale — si l'Etat n'existait plus, comment ferait-on pour protéger les individus contre les criminels?

Etant donné que la police, la gendarmerie et toute la machinerie terroriste dont se servent les gouvernements bourgeois pour prolonger la domination d'une classe parasitaire, n'existeront plus, comment la protection des citoyens sera-t-elle assurée?

En premier lieu il faudra faire appel ici à la bonne volonté de tous les citoyens : dans ce cas-ci, la solidarité est essentielle, et elle ne fera assurément pas défaut. Au lieu de maintenir une armée de gens inutiles ornés d'épaulettes et portant un sabre,

faisons appel à l'union de tous contre le danger commun. Car il est de toute évidence, si nous nous réclamons de l'entière liberté pour tout être normal, il est de l'intérêt de tous, que ceux-là qui souffrent de tendances vicieuses, de quelque cause qu'elles dérivent, soient empêchés d'entraver le développement des membres de la communauté. Il n'y a point besoin de policiers, de protocoles ni de paperasses. C'est tout simplement à la solidarité instinctive de tous, contre le danger qui menace tous également, qu'il faut recourir.

En second lieu, il faut avoir soin que les criminels soient raisonnablement traités. Les défauts du régime actuel sont trop palpables pour que nous y revenions. Avant toutes choses il est nécessaire de reconnaître le fait que les criminels sont des gens anormaux qui souffrent d'une maladie chronique, et que cette maladie est de la même nature morbide que la folie. De sorte qu'il

est nécessaire que les criminels soient soumis à un régime curatif, non à un régime pénitencier. Il faut que nous nous sachions débarrasser de l'esprit de rancune ou de vengeance en ce qui concerne les criminels, et que nous nous rappelions que ceux-ci sont les victimes d'une organisation vicieuse et maladive. Il s'ensuit que les médecins aliénistes — les médecins qui ont fait de la psychologie physiologique, et surtout de la psycho-pathologie, leur spécialité — sont les personnes les plus compétentes pour traiter les criminels. Eux seuls sont à même de juger de la nature de la maladie d'un criminel quelconque, de séparer les diverses variétés, — de distinguer les criminels inguérissables et incorrigibles des autres dont l'état morbide est moins avancé.

Par conséquent il nous semble qu'un minimum d'autorité est inévitable, afin de protéger les intérêts et la liberté de tous

contre ceux qui les menacent. Autorité est peut-être une expression malencontreuse pour désigner le but d'un simple comité de défense sociale dont les pouvoirs seront strictement limités à la protection des citoyens. Sur les personnes normales — qui forment, après tout, l'écrasante majorité — ce comité de défense sociale n'aurait évidemment aucune autorité. Ses fonctions ne consisteraient qu'à décider le sort de ces personnes anormales et criminelles dont les tendances morbides forment une menace permanente aux intérêts de tous les individus. Par exemple, les médecins chargés de la fonction sociale de surveiller les criminels coupables d'actes subversifs contre l'ordre social, feront leurs rapports aux membres du comité — qui ne seront choisis, cela va sans dire, que parmi les hommes qui, à raison de leurs études, sont les plus compétents à trancher les questions de pathologie psychologique qui se pré-

senteront à leur examen. Sur le rapport des médecins le comité décidera s'il est de l'intérêt de la société que tel ou tel criminel soit relégué aux soins d'un établissement disciplinaire ou qu'il soit tout simplement transporté ou garrotté, comme inguérissable. Je ne vois pas d'autre moyen de procéder à l'égard des criminels.

Il n'est pourtant pas à douter que, peu à peu, sous l'influence bienfaisante d'un régime anarchiste et libertaire, les causes qui contribuent à la production des criminels, disparaîtront, et que la race criminelle disparaîtra aussi. Les conditions sociales aujourd'hui engendrent non seulement les criminels d'occasion, mais aussi les criminels-nés — non seulement les escrocs et les faussaires, mais encore ces dégénérés héréditaires comme Eyraud. Il est rare qu'un criminel-né sorte des classes aisées — comparativement rare, c'est-à-dire avec le nombre de ceux que produisent les classes dites « inférieures. » Le criminel-né qui sort d'un milieu éduqué et aisé est invariablement un perverti inguérissable, une monstruosité sans espoir — tel Dippold, cet instituteur allemand condamné récemment à huit ans de bagne pour le meurtre systématique d'un garçon de onze ans, qu'il battait et suppliciait régulièrement, méthodiquement, jour et nuit, pendant de longs mois et sur lequel il se livrait, entre les flagellations, à des attentats sexuels. Le garçon s'épuisa à fin de compte sous ce traitement. Sous un régime scientifique Dippold aurait été tout bonnement garrotté, comme une monstruosité contre nature, sans aucun esprit de vengeance, simplement par mesure de préservation sociale.

La révolution sociale signifiera la libération économique et intellectuelle de ces masses immenses que le système capitaliste opprime et abrutit. Elle ouvrira à

tous les portes des écoles et des collèges. Elle signifiera l'élévation des conditions d'existence de tous ceux qui ne vivent aujourd'hui que pour être exploités par les agioteurs et les tripoteurs des bourses. Si l'on songe aux conditions effroyables de vie dans toutes les grandes cités du monde aujourd'hui — à Belleville et Montmartre, à « darkest London », à New-York, pour n'en mentionner que les pires; si l'on contemple l'existence de brutes que mènent les gens qui vivent dans ces quartiers empestés (1); si l'on calcule le nombre d'êtres qui sortent de ces bouges entachés des plus affreuses tares physiologiques, résultat nécessaire des conditions de vie qui y prévalent; si on réfléchit sur le rôle que doivent

1. Nous disons « existence de brutes. » C'est faux. Les brutes mènent une vie de glorieuse liberté, dans des conditions saines, dans le grand air pur des campagnes et des forêts. De plusieurs points de vue c'est là une existence des plus enviables.

jouer ces conditions de vie dans la production de criminels, d'épileptiques, d'aliénés; peut-on s'étonner qu'il y ait, aux bas fonds de nos grandes cités, une racaille criminelle, la lie de la population grouillante? Cette classe criminelle est produite par les immondes conditions sociales. Ses membres souffrent des tares héréditaires qui leur créent une organisation vicieuse; ils sont soigneusement écartés des soins du pédagogue; ils vivent dans une atmosphère de crime et de vice; les tendances congénitales sont nourries et fortifiées par les conditions mésologiques. Il en sera de même avec leurs descendants; et ainsi la race des criminels est perpétuée.

Toutes les prisons du monde, toute la machinerie des cours dites de « justice » (!) n'empêcheront jamais un criminel-né d'obéir aux impulsions irrésistibles qui l'obsèdent. Il est nécessaire, avant tout, de changer les conditions de vie — de détruire

ces quartiers pauvres, à l'atmosphère viciée, qui ne font qu'engendrer la peste et la criminalité. Il est nécessaire d'exproprier sommairement quelques gros bourgeois de leurs palais somptueux, et de garantir à tout le monde les nécessités de la vie. L'entière réorganisation de la société sur une base libertaire, la purification et l'ennoblissement des conditions d'existence chez les masses exploitées, l'éducation universelle et — surtout — rationnelle ; en somme, la régénération matérielle qui doit être l'œuvre de la révolution sociale; tout cela devra infailliblement et par la nature des choses, amener rapidement une régénération morale.

Les moyens d'effectuer cette régénération morale, nous les possédons ; il ne dépend que de nous-mêmes, de les utiliser. Une éducation saine et rationnelle, une éducation scientifique dans le plus haut sens du mot, est le meilleur moyen de nous garantir contre la dégénérescence physiologique qui est cause de tous les malheurs — de la folie, des maladies incurables, de la criminalité, des aberrations sexuelles. Il faut nous éduquer ; et il faut donner les mêmes facilités éducatives à tous, laissant chaque intelligence individuelle s'assimiler les connaissances qui s'harmonisent le plus avec sa nature. Et quelle anarchie, quelle folie, quelle ignorance, prévalent aujourd'hui dans ce domaine si transcendentalement important ! Les masses de la population sont jugées « a priori » indignes de l'éducation secondaire et universitaire ; tranquillement on les laisse se vautrer dans l'ignorance la plus pitoyable. Les classes aisées profitent bien de l'éducation secondaire et universitaire qui est à leur portée ; peut-être en tirent-elles autant de profit que les établissements d'enseignement peuvent en donner ; le malheur est qu'ils ne donnent presque rien. Tout notre système d'éduca-

tion est constitué sur des principes faux et contradictoires. La grande majorité, ayant fini leurs études, sont encore dans la plus abjecte ignorance des plus importants faits scientifiques. Jusqu'à ce que le gouvernement Combes ait semblé avoir pris la ferme résolution de laïciser véritablement les lycées, on enseignait encore dans ces établissements, sans même sourire, la croyance en un dieu, à la création de la terre et à l'immortalité de l'âme, ainsi que toutes les autres balivernes que l'Eglise débite au sujet des sacrées écritures. Mais on laissait les jeunes élèves sans aucune connaissance qui aurait pu avoir une valeur pratique dans la vie. Dans l'intérêt du dogme et de la réaction on abrutissait leurs cerveaux avec les fables banales et la morale immonde de l'Eglise; mais de l'intérêt de la science, du progrès moderne, de l'intérêt vital de l'élève même, on ne se souciait guère.

Il importe, d'après les principes qui prévalent actuellement, d'enseigner aux élèves les langues mortes, qui ne peuvent avoir, tout au plus, qu'une valeur conventionnelle. Mais, étrange phénomène, la science naturelle, même la science de la vie, est presque entièrement négligée. Combien d'hommes, hormis les spécialistes, savent quelque chose de la construction de leur cerveau ? Combien ont entendu parler de la névroglie, du corps strié ? Combien connaissent le rôle joué par les capillaires dans la nutrition des tissus ? Combien savent quelque chose du fonctionnement du cerveau — des rapports du cerveau avec le reste de l'organisme — des conditions physiologiques du travail cérébral et intellectuel, par exemple (1) ? Le Dr Luys a

1. Voir pour un compte-rendu intéressant des expériences faites dans le but d'établir ces conditions, E. Gley : *Études de Psychologie physiologique et pathologique*, pp. 17-207. (Alcan.)

raison d'écrire : « Tous les hommes ignorent, excepté les médecins, qu'ils ont un cœur pourvu d'oreillettes, de ventricules, se contractant alternativement un grand nombre de fois par minute, — un estomac qui sécrète un suc chargé de dissoudre les aliments azotés, — un pancréas, destiné par son produit à agir sur les éléments gras, — des fibres intestinales qui se contractent alternativement et font progresser le bol alimentaire. Tous ces phénomènes se passent à notre insu, sans que nous en ayons la moindre notion, et — chose bien étrange — ces faits qui nous intéressent le plus, sont ceux que nous connaissons le moins (1). » Assurément, il est plus important de connaître les lois physiologiques auxquelles se conforme tout organisme, que de pouvoir lire et écrire des langues mortes ou débiter des sottises à propos de « l'âme immortelle. »

1. *Le Cerveau et ses fonctions*, 7e éd., p. 73.

On nous permettra une citation du Dr Maudsley : —

« On doit admettre que, en ce qui concerne une connaissance des lois de sa propre nature et de leurs relations avec les lois de la nature extérieure, l'homme civilisé est encore aujourd'hui dans une position d'ignorance pareille à celle qu'occupent les sauvages vis-à-vis des lois physiques. Comme les sauvages, l'homme civilisé ressent les effets de ces lois sans pouvoir comprendre leur nature ; comme eux, il se nourrit de croyances superstitieuses au lieu de travailler systématiquement à l'éclaircissement de son esprit ; comme eux, il fait des prières au lieu d'exercer une volonté intelligente ; comme eux, il pâtit sous le joug de lois farouches et inexorables dont son éducation ne lui a rien enseigné, et qu'il est dans l'impossibilité de reconnaître, même dans les cas où il en souffre. Personne ne peut man-

quer de reconnaître, consciemment ou inconsciemment, l'opération de lois naturelles en lui-même, cela va sans dire; chacun témoigne de ces lois dans ses pensées, ses sentiments et ses actes, quand même il ne peut pas les tracer. Chacun acquiert ainsi certaines rudes notions empiriques qui peuvent plus ou moins le guider; mais le malheur est que nous avons une invariable tendance à postuler une agence surnaturelle et à nous prosterner dans une crainte misérable, tandis que nous devrions nous enquérir, et obéir ensuite avec discernement. Y-a-t il une différence fondamentale quelconque entre le sauvage qui périt à cause de son ignorance des lois de la gravitation, et l'Européen civilisé qui acquiert la folie grâce à son ignorance des lois qui régissent sa propre existence? La folie est tout simplement une dissonance dans l'univers — la résultante d'un manque d'harmonie entre une nature in-

dividuelle quelconque et la nature environnante, dont la première fait partie. Le merveilleux est peut-être, que le nombre des détraqués et des aliénés ne soit pas plus grand, lorsque nous contemplons la façon aveugle dont les hommes se meuvent dans des circonstances fort complexes; lorsque nous réfléchissons combien ils doivent dépendre des primitifs instincts de l'empiricisme, et combien peu ils se sont appliqués à acquérir une connaissance précise des relations réciproques qui existent entre eux-mêmes et la Nature (1). »

Et pourtant il est dans le pouvoir de tout être, plus ou moins, d'écarter les graves troubles qui surgissent sous forme de maladies corporelles ou cérébrales. Nous disons de tout être; nous voulons dire tout être rationnel, dont les prédispositions congénitales ne sont pas trop fortement

1. « *Op. cit.* » pp. 288, 289.

accentuées dans une direction morbide. Tout phénomène dans l'univers est déterminé par des lois ; et il est de notre devoir de connaître ces lois et de leur obéir. Une maladie quelconque est toujours la preuve d'un manque d'harmonie ; or, si nous nous conformions en tout respect aux lois qui régissent le développement de tout organisme, nous éviterions ces manques d'harmonie, nous réaliserions le but de la vie — qui est la plus grande somme de jouissance possible. Cette entière conformité aux lois naturelles est sans doute impossible, du moins à présent, parce que la science même n'est encore qu'imparfaitement renseignée sur leur fonctionnement. Mais notre objectif doit être de nous conformer dans la plus grande mesure possible, nous basant sur les faits déjà acquis à la science, à ces lois immuables — nous rappelant toujours que notre jouissance ne sera réalisée que d'après le degré de com-

préhension que nous possédons d'elles. Si chacun de nous connaissait (et, les connaissant, s'y conformait) les lois de la diète — ne mangeait et ne buvait que les aliments sains — s'abstenait de l'usage immodéré de l'alcool ! Si chacun comprenait et observait les lois physiologiques du cerveau — ne travaillait jamais plus d'un certain temps, évitant la trop grande fatigue que est si funeste à tous égards ! Et, surtout, si chacun s'efforçait d'étudier et de comprendre ces grandes lois psychologiques dont dépend toute notre vie morale et intellectuelle ! Spinoza a dit que l'homme qui se laisse dominer par ses émotions est dans un état d'esclavage. Jamais parole ne fut plus vraie. Pourtant il est dans le pouvoir de tout être rationnel de se libérer de ce joug néfaste, de ne se laisser mener que par les froides sanctions de sa raison. Il ne dépend que de tout être individuel d'exercer sa volonté

d'une manière rationnelle et intelligente. Et ce n'est que lorsque l'individu est capable de raisonner d'une façon saine, d'exercer une volonté de fer, de supprimer toutes ses émotions et de n'obéir qu'à la seule Raison, qu'il pourra espérer réaliser l'idéal de l'Individu souverain.

Mais aucun progrès n'est à espérer dans le domaine de l'éducation avant que le rôle suprême de la science soit pleinement reconnu. Connaître et comprendre les lois de la nature extérieure et les lois qui régissent le développement de notre propre organisme ; réconcilier et harmoniser ces lois — qui sont une et la même en substance; c'est-à-dire nous placer dans des relations d'ordre et d'harmonie intelligents avec la Nature — réunir les lois biologiques et cosmologiques dans une unité essentielle — voilà qui devrait être le but et la tâche de l'éducation, comme Herbert Spencer l'a si bien démontré. La Science est la base

nécessaire de l'éducation parce qu'une compréhension scientifique de l'étendue et du fonctionnement des lois naturelles dans notre vie est nécessaire à la jouissance de la vie. Toute autre branche de l'éducation doit être subordonnée par conséquent à la science. Hegel l'avait reconnu lorsqu'il a dit : « La science naturelle empirique est en même temps la présupposition et la condition de l'origine et du développement de la philosophie (1). »

Le Dr Paul Valentin a écrit : « Nous possédons déjà un traitement médical des passions nuisibles. On aura bientôt une prophylaxie éducative de la criminalité. La croisade contre la dégénérescence et le nervosisme sera, il faut l'espérer, le grand œuvre du vingtième siècle (2). » Tous partageront cette espérance. Et nul doute qu'elle

1. *Naturphilosophie*, p. 11.
2. *La Vie Normale*, mai 1903.

ne doive se réaliser. Sous l'influence de saines et rationnelles conditions sociales, dans lesquelles chaque individu sera dans la possibilité de se développer à son plein gré et en toute liberté; et sous l'influence aussi d'une éducation sociale ainsi que d'une éducation individuelle basée sur la science et conforme à la raison; on peut raisonnablement s'attendre à ce que la race dégénérée des criminels disparaisse, pour le plus grand bien de l'espèce (1).

1. Qu'on se souvienne de ces paroles du Dr Valentin : « Plus on se laissera persuader que dans la lutte pour l'existence, la victoire est le lot fatal des plus forts, des plus sages et des plus habiles, plus on attachera de prix, dans les familles et dans les écoles, à la culture systématique de la *maitrise de soi*. Or, cette maitrise de soi, que les Anglo-Saxons appellent le « self-control », n'est évidemment compatible qu'avec le jeu souple et régulier d'un bon mécanisme cérébral. Elle suppose une harmonie aussi complète que possible entre les fonctions d'acquisition et de dépense. Elle est l'affirmation la plus nette d'une santé nerveuse et psychique si rare, qu'on la considère à bon droit, dans la France d'aujourd'hui, comme une originalité ». Le même spécialiste a indiqué ailleurs comment on peut arriver à cette maitrise de soi : « La morale qui se lève à l'ombre des sciences positives... interprète le *mal* comme une fâcheuse *dérogation aux lois de la nature* ; elle le rattache à ses causes, d'ordre physiologique ou pathologique ; puis elle indique le remède à appliquer et précise avec soin la manière de s'en servir... On ne se plaindra pas d'avoir enfin à sa portée — grâce à l'alliance, sous l'égide des psychologistes, de la morale, de la médecine et de l'hygiène — une sorte de *bréviaire de la vie normale.* » (*Loc. cit.* pp. 11, 12.)

Les deux conclusions dont nous sommes partis dans cette discussion sont ainsi celles auxquelles nous ramène notre enquête. Les hommes sont irresponsables de leurs pensées et de leurs actes; il est par conséquent ridicule et injuste de les punir pour des agissements qu'ils n'auraient pu empêcher avec la meilleure volonté

du monde. Du coup, tout l'édifice de notre morale actuelle sombre; tribunaux et bagnes, juges et bourreaux, sont irrévocablement condamnés: toute la « majesté de la loi » se voit réduite à une mesquinerie pitoyable. Nous voyons ainsi l'énorme importance qu'il y a à connaître les lois physiologiques qui régissent toute vie organique. Que de misères, que d'iniquités, auraient été épargnés à cette humanité souffrante si seulement ceux qui s'arrogent le droit de guider le destin de tous avaient étudié les lois de la psychologie! Ils auraient compris que tous nos actes, toutes nos pensées qui les dictent, ne sont que des résultantes nécessaires de tout un ébranlement neveux très compliqué qui s'opère dans le laboratoire du sensorium — ébranlement dû, à son tour, à l'action de l'ambiance et aux tendances congénitales infiniment petites de l'encéphale. Ils auraient compris l'inéluctable nécessité de

tout ce qui est, l'impossibilité que, toutes conditions étant données, ce fût arrivé autrement. Ils auraient compris l'illogisme absurde de ce régime de punitions et de récompenses artificielles qui dérive des traditions du Moyen-Age.

Car, si on postule le libre arbitre pour l'homme; si on veut, par conséquent, le punir ou le récompenser de ses actes; il faut aussi, si on désire être logique, postuler le libre arbitre pour les autres animaux et instituer un régime de répression pour ceux-ci. Car la science a prouvé jusqu'à démonstration que la vie psychique de l'homme ne diffère nullement de la vie psychique des autres animaux. L'évolution psychique de l'homme est un corollaire nécessaire de son évolution physiologique. Depuis les humbles protistes unicellulaires jusqu'à l'homme, nous suivons les gradations psychiques avec assez de facilité. La conscience, la mémoire, la volonté, tous les

processus psychiques les plus développés, se produisent dans le cerveau humain de la même manière précise que chez les autres vertébrés et aussi chez les représentants les plus avancés d'autres groupes animaux — les articulata, par exemple. Mais que savent nos législateurs de tout cela ? Que savent-ils de la science ? Rien.

Est-ce qu'il n'est pas, en effet, absurde que l'assistant d'un droguiste soit tenu d'avoir un certificat prouvant son aptitude ; qu'il doive suivre un long cours d'édtues préparatoires ; qu'il soit sévèrement puni si, par erreur, il administre à un malade une médecine qui, au lieu de guérir celui-ci, le tue, tandis que le législateur, dont la profession est de prescrire des ordonnances pour toute une nation, d'assurer le bien-être de quarante millions de gens, la très grande majorité desquels il n'a jamais vu, ne doit justifier d'aucune préparation ? Un tailleur qui raccommode des vêtements, un

cordonnier qui talonne une botte, doivent connaître les rudiments nécessaires de leurs métiers ; mais un politicien, de qui dépend, en une grande mesure, la jouissance, la santé, la vie même, de toute une population grouillante, peut se permettre l'ignorance la plus complète de toutes les lois qui gouvernent la vie organique et la vie sociale des hommes pour lesquels il va légiférer ! Bien au contraire ; une connaissance assez précise des champs de course, une balance créditable chez le banquier, une connaissance plus ou moins exacte de l'élevage du bétail, un bon ton dans la société, la possession d'une automobile, sont, en général, les seules raisons d'être de la présence de la grande majorité des législateurs dans les chambres législatives. En France, si on est riche bourgeois, si on a fait construire une pompe ou un clocher pour sa commune, ou si l'on s'est autrement distingué dans un conseil munici-

pal ; si on a fait un beau discours à l'Académie ; si l'on sait bien faire parade de goûts d'artiste et fréquenter les salons artistiques et littéraires ; si l'on est mangeur de prêtres ; ou si l'on est agitateur braillard et qu'on s'intitule socialiste ou patriote — peu importe — alors on a une certaine chance d'être élu député ou sénateur et d'aller prendre part aux farces méprisables du Luxembourg et du Palais Bourbon. La seule chose qui ne soit pas permise à nos députés et à nos sénateurs, c'est une connaissance profitable ou profonde. Combien de scientistes, de philosophes, d'économistes, de littérateurs, siègent dans les législatures ? La condition primorniale d'un siège de représentant du peuple est l'ignorance ; mais il convient aussi d'être superficiel et d'avoir une marotte quelconque — chez d'aucuns c'est le patriotisme, chez d'autres le socialisme, chez d'autres encore l'arbitrage international ; la

marotte de M. Piot est la repopulation de la France — qui n'est du moins pas si banale que les autres ; celle de M. Bérenger est la pudeur et la pureté. On comprend que dans la république qui a produit l'affaire du Panama, l'affaire Boulanger, l'affaire Dreyfus, l'affaire Humbert, pour ne point mentionner d'innombrables petites « affaires » plus modestes, cette dernière marotte ne soit pas très populaire.

Considérons un moment les déplorables conséquences de cette politique menée par les politiciens professionnels — c'est-à-dire par des gens, comme l'a remarqué un collaborateur du « Figaro, » dont la supériorité n'est pas prouvée, mais dont l'ignorance criminelle de toutes les lois naturelles, de toutes les recherches de la science moderne, doit nécessairement produire une quantité énorme de misère et de souffrance qui aurait pu être épargnée. En Angleterre les quatre cinquièmes des lois

votées par les législatures depuis le treizième siècle ont été abrogées ; 650 ordonnances législatives, votées à diverses reprises entre 1837 et 1884, avaient dû être abrogées avant la fin de 1884 (1). C'est-à-dire que 650 ordonnances, entraînant dans leur exécution le bonheur ou le malheur de quarante millions de gens, avaient été reconnues par le législateur lui-même comme mauvaises. Considérons un moment ce que cela veut dire — considérons la loi comme une agence dont l'activité affecte la vie même de toute une nation — et nous aurons une idée de la souffrance, de la maladie, de la mortalité, qu'une mauvaise loi entraîne pour la population entière. Et n'oublions pas qu'une loi, avant d'être reconnue comme mauvaise et abrogée, a presque invariablement été en application pendant des années — quelques-unes pen-

1. Herbert Spencer : *The man versus the State*, p. 50.

dant des siècles. « Même dire qu'une loi a été une entrave, c'est dire qu'elle a occasionné une perte de temps, du travail inutile et des tracasseries pour un grand nombre de gens ; et pour les gens qui sont déjà trop occupés, le travail et la tracasserie inutile entraînent une perte de santé avec des souffrances directes et indirectes (1) ». Que doit alors être la somme totale des souffrances mentales et physiques infligées par ces milliers de lois abrogées ?

Nous pensons que ces choses sont indifférentes — qu'une mauvaise loi n'a point de conséquences funestes. Mais une loi est, comme nous l'avons dit, une puissance dont l'activité affecte la vie même de toute une nation. Si une loi est mauvaise — et la nécessité d'abroger une loi est une reconnaissance de son inutilité et, par conséquent, de sa nocivité — un grand nombre de gens

1. *Ibid.* p. 51.

en doivent souffrir à un degré plus ou moins grand. Et cette souffrance que l'application d'une mauvaise loi entraîne est une souffrance gratuite infligée purement et simplement par la négligence et l'ignorance d'un corps d'hommes qui s'arrogent le droit de régler la vie de toute la société. Cette souffrance est une entrave directe au progrès de la race ; en empêchant, comme elle fait, un grand nombre, voire la majorité du genre humain, de réaliser cette intégrale et complète expression de la vie qui est le but de tout être, elle inflige une lésion au développement de l'espèce et fausse l'évolution naturelle, en entravant le fonctionnement de ces lois bienfaisantes qui régissent toute vie organique et dont le résultat serait d'augmenter le bien-être de l'humanité.

Encore une fois appuyons-nous sur cette proposition si incontestablement vraie et pourtant si étrangement négligée de nos jours — qu'il n'existe aucun phénomène

social qui n'ait ses racines dans les lois de la vie elle-même ; et que, par conséquent, pour pouvoir arriver à une compréhension des phénomènes sociaux il est essentiel qu'on ait d'abord une connaissance des lois organiques. C'est-à-dire que si nous désirons arriver à une compréhension des lois auxquelles tout phénomène social se conforme — ce qui est le but d'une science de l'histoire — il nous faut une compréhension préalable des lois qui gouvernent le développement ontogénétique des individus — des lois biologiques. Pourtant l'étude de la biologie et des autres sciences naturelles est justement celle à laquelle nos législateurs ne se portent pas. Ce manque de connaissance des faits les plus élémentaires de la science est sans doute à attribuer au mauvais système d'éducation qui prévaut presque universellement aujourd'hui, et surtout au défaut d'une éducation historique et scientifique. L'histoire que l'on nous enseigne

aujourd'hui consiste le plus souvent dans une quantité indigeste de dates qui n'ont, tout au plus, qu'une valeur conventionnelle, jointes au compte rendu des intrigues des monarques et des cours, des guerres, des dispositions stratégiques prises dans les différentes batailles; les rois et leurs courtisans, les reines et leurs amours, les « grands hommes » du type de Jules César, d'Alexandre, d'Annibal, de Louis XIV, de Frédéric, de Napoléon, remplissent les pages des bouquins qu'on dénomme « histoires. » La vraie histoire scientifique — l'histoire de l'évolution intellectuelle, économique, morale, des peuples; de leurs mœurs, coutumes, rites, superstitions et légendes; du développement de leurs institutions politiques et judiciaires; la démonstration de l'influence des conditions économiques d'une certaine époque sur la pensée et les mœurs de cette époque; l'examen critique du rôle joué en certaines époques par les

légendes et les superstitions populaires; la considération des diverses religions comme facteurs sociologiques et des différentes étapes dans la lutte de la liberté contre le dogme — lutte de l'individu contre l'autorité, réaction de l'esprit rationaliste contre le mysticisme; la définition du rôle transcendentalement important joué à travers l'histoire par la lutte de classes, qui constitue en vérité la trame de l'histoire entière depuis les époques primitives; l'examen des relations entre les classes et l'évolution de la conscience de classe, culminant dans le mouvement ouvrier d'aujourd'hui; toute cette vraie science de l'histoire — la seule histoire qui puisse avec raison être appelée telle — est presque ou complètement ignorée de la grande majorité des hommes. Il est véritablement triste de voir l'intérêt apporté par la plupart des gens au récit des dispositions stratégiques adoptées à Friedland ou Waterloo ou Sedan; tandis que ces mêmes gens

sont contents d'ignorer totalement les causes qui ont produit les grandes transformations historiques. Ils s'intéressent au récit fabuleux et enfantin de l'évangile ; mais ils ignorent les beautés de Konfutze, affectent de dédaigner les achèvements remarquables des religions de Çakya-Mouni et de Mahomet, et sont dans l'ignorance la plus abjecte de l'histoire de la vraie évolution du christianisme, telle que l'ont révélée les découvertes de l'anthropologie moderne. Le seul but de l'histoire est la découverte et l'exposition des lois auxquelles tout phénomène social se conforme ; et la forme la plus haute que puisse revêtir la science de l'histoire est celle d'une Sociologie Comparative.

Mais afin d'arriver à cette réalisation d'une science de l'histoire qui serait une sociologie comparative, il faut que nous connaissions les lois biologiques qui gouvernent l'évolution ontogénétique des individus et, par conséquent, l'évolution philo-

génétique de la race et l'évolution des rapports des individus entre eux — l'évolution sociale. Une analogie entre le développement organique des individus et le développement de la structure sociale a été observée depuis longtemps ; à la suite de Comte et Spencer il est désormais impossible de négliger cette analogie remarquable (1). Il s'ensuit que la biologie et la sociologie doivent, par conséquent, s'interpréter mutuellement à un degré plus ou moins grand. Mais voyez l'ignorance terrible de

1. Il est impossible de détailler ici. Il suffira de remarquer que la loi de l'instabilité de l'homogène, que Baer a démontré être la loi universelle de toute évolution organique, gouverne aussi l'évolution sociale ; que l'individu et l'agrégat social consistent tous deux en parties mutuellement dépendantes ; que la division du travail est une nécessité de la vie de l'organisme cellulaire comme de l'organisme social ; que le crédit est indispensable au fonctionnement de l'organisme cellulaire, comme à celui de l'organisme social.

la plupart même des gens qui se disent éduqués à l'égard des faits biologiques! Tout ce vaste domaine que les recherches de l'anthropogénie ont éclairé dans le cours du dix-neuvième siècle leur est inconnu. Si incroyable que cela puisse paraître, il est néanmoins un triste fait que la majorité des gens éduqués (?) ne savent même pas que l'individu humain, s'est développé d'un œuf et que cet œuf est une simple cellule, formée par la jonction des deux cellules parentales dans le col utérin. Ils ignorent également que, pendant son évolution embryonnaire, le fœtus humain passe à travers une série d'étapes récapitulant la variété de ses ancêtres animaux des âges lointains — qu'à une certaine période l'embryon a essentiellement la même structure anatomique qu'un lancelet, puis qu'un poisson, ensuite qu'un amphibie et qu'un mammifère; que les ouïes qui servaient d'organe respiratoire à nos ancêtres les poissons

réapparaissent chez nous comme organes rudimentaires qui disparaissent après un certain temps. Ils ne savent rien de cette science si intéressante de l'embryologie, de la construction physique de l'homme. La plupart des mères et des pères ignorent que leur enfant qui va naître et qui leur donne tant de douces espérances, reçoit sa nourriture par le moyen du placenta; encore plus ignorent-ils la nature de cet organe si important, duquel dépend la vie de l'enfant à venir; ils ne savent rien de ce processus si admirablement simple et ingénu par lequel la nutrition passe directement dans le sang de l'enfant embryon et l'assure d'une plus longue protection et d'un plus efficace développement dans la matrice; ils ne savent rien de l'amnion ni de la serolemma, ces espèces de sacs remplis d'eau dans lesquels le fœtus est enfermé et par le moyen desquels il est protégé contre toute pression et secousse; ils n'ont jamais entendu parler de

l'allantois, qui pourtant est l'organe respiratoire de l'embryon. Mais la mère qui ne sait rien des processus naturels qui lui permettent d'accoucher heureusement, se donnera une peine infinie pour apprendre les langues étrangères, afin de pouvoir lire Shakespeare et Dante dans l'original; elle étudiera la musique avec acharnement — non parce qu'elle possède une compréhension correcte des beautés sublimes de Beethoven et de Wagner, mais parce qu'elle veut pouvoir massacrer la musique vocale dans une réunion de five o'clock; elle s'adonnera à la ciselure, à la peinture, sans pourtant avoir une notion même hasardeuse de ces lois scientifiques auxquelles toute œuvre de peinture doit se conformer. Elle n'a pas le temps d'acquérir une connaissance même empirique des lois physiologiques qui gouvernent le développement de son enfant; elle est dans la plus entière ignorance des lois psychologiques auxquelles doit se conformer l'évolution d'un esprit en voie de formation; mais elle a le temps de lire tous les romans niais et sentimentaux qui marquent la dégénérescence intellectuelle de notre époque.

Il en va de même avec nos législateurs — avec ces hommes qui, faisant commerce de la médiocrité à laquelle le suffrage universel donne une prime, prennent un air sérieux et font mine d'être les sages de la terre. Si tout phénomène social a ses racines dans les phénomènes de la vie organique elle-même; si, par conséquent, la biologie et la sociologie doivent plus ou moins s'interpréter l'une l'autre; il est évident que la condition préalable à une compréhension même élémentaire des phénomènes sociaux est une connaissance des lois biologiques. Mais cette connaissance est justement ce que nos clowns des chambres législatives ne possèdent pas; ignorant totalement les lois qui régissent

la vie, ils ignorent nécessairement les lois auxquelles tout phénomène social doit se conformer ; c'est-à-dire qu'ils sont ignorants des conditions essentielles de la jouissance des individus. Nous voyons les résultats néfastes de cette ignorance d'aujourd'hui. Aujourd'hui une croyance prévaut partout et règne suprêmement chez les conservateurs comme chez les socialistes : l'individu n'est qu'une cellule plastique de l'organisme social, il est immergé dans la collectivité et ne possède pas de droits à lui comme individu ; comme corollaire à ce reniement des droits de l'individu, nous avons la croyance à la possibilité de modifier la masse de la société par des mesures législatives. Pourtant il est une très ancienne vérité que la loi ne peut être effective, ne peut prendre force, qu'à mesure qu'elle répond aux sentiments des individus, qui existent indépendamment de toute loi et qui précèdent toute loi ; ainsi, en

Angleterre, la loi de Charles II, qui défend tout commerce le dimanche, n'est pas abrogée ; elle existe, mais elle ne peut être mise en pratique ; et nous avons à Londres les journaux du dimanche, les restaurants, les concerts, les musées ouverts. De même la loi qui existe en Angleterre et en Allemagne contre la pédérastie, et qui, en Angleterre, menace tout enfreignement d'une punition de réclusion à perpétuité, reste forcément lettre-morte ; elle ne peut s'opposer à la satisfaction des besoins physiologiques de l'homme. Si nos législateurs avaient eu une connaissance des lois biologiques ; s'ils avaient su apprendre les leçons élémentaires de l'histoire, cette naïve croyance à la possibilité de modifier des masses d'individus par des mesures législatives, comme si les individus ne formaient qu'un agrégat plastique, n'aurait jamais pu se généraliser. Et quelles souffrances mentales et physiques auraient

été épargnées à l'humanité si seulement les législateurs se fussent donnés la peine de savoir quelque chose de leur métier ! Prenons cette loi contre la pédérastie. Si seulement nos législateurs avaient étudié la physiologie des passions, jamais cette loi n'aurait vu le jour ; car ils auraient appris que toute inversion de la nature est due à l'aphrodisie, c'est-à-dire à la surexcitation chronique de l'œstre génésique, qui produit un déséquilibre des fonctions nerveuses — déséquilibre constaté dans une diversité nombreuse de cas pathologiques différents et qu'on appelle pédérastie, onanisme, tribadisme, etc. C'est-à-dire que les inversions sexuelles rentrent dans le domaine de la pathologie et que l'intervention des amateurs de la politique dans ce domaine est aussi dangereux que ridicule. Mais voyez les souffrances déjà causées par cette intervention législative — qu'on se souvienne du cas d'Oscar Wilde et de

certains cas plus récents. Si l'histoire de l'Etat est l'histoire de ses crimes et de ses agressions, l'histoire des mesures législatives des différents pays est l'histoire d'une quantité incalculable d'erreurs, qui ont produit une quantité encore plus grande de souffrances et d'ennuis.

Par le fait même de son individualité, l'individu échappe à toute autorité externe. Certes, le caractère et la volonté de tous les êtres sont assujettis aux mêmes lois naturelles — aux immuables lois physio-psychologiques ; aucune partie de la mentalité des individus n'échappe à ces lois naturelles. Mais il nous est impossible de connaître le fonctionnement de ces lois telles qu'elles affectent les différents encéphales individuels. Puisqu'il est impossible pour nous de déceler l'exactitude des lois qui régissent nos propres actions,

comment vouloir connaître les motifs qui déterminent l'action d'un autre? Comment pouvoir connaître la force d'agissement des myriades de tendances cérébrales qui diffèrent pour chaque individu, qui ne sont pas les mêmes chez deux personnes ; qui font que ce qui constitue justement la détermination à l'acte chez l'un n'a aucune importance chez l'autre? Comment savoir les rapports entre les tendances congénitales et la force d'action de l'ambiance, qui déterminent chaque pensée, chaque acte? Comment s'assurer des rapports des diverses émotions entre elles et connaître les raisons précises qui ont déterminé la prépondérance d'une seule sur toutes les autres, en conformité avec la loi qui régit les statiques de l'émotion? Le Professeur Dwelshauvers a écrit : « Une chose nous frappe en ce qui est de psychologie directe et individuelle : l'instabilité absolue. Dans l'automatisme il y avait tendance à la

stabilité ; la raison avait, elle aussi, sa valeur permanente et absolue. Ici, rien de semblable... Dans le Devenir concret de la vie, la science a besoin de l'abstraction. Là où l'abstraction est impossible, où l'on se meut en pleine vie, il n'y a ni lois à trouver, ni science à édifier. C'est pourquoi la psychologie individuelle avec ses couleurs propres, les sentiments et la forte imagination qui la dominent, échappent à toutes lois (1). » La volonté, le caractère de l'homme ne sont pas des entités ; ils sont des résultantes ; ils obéissent aux dispositions encéphaliques congénitales et aux excitations de l'ambiance. Mais par le fait même que ces dispositions ne sont pas les mêmes chez deux individus ; que les excitations mésologiques affectent d'une façon différente chaque être ; que ce qui pro-

1. « De l'Idée de Loi dans la Psychologie. » — « *L'Humanité Nouvelle*. » XLVI, 180-183.

duira chez l'un une tendance à l'action, produira une tendance contraire chez un autre; qu'il est impossible pour nous de déceler les nombreuses causes infiniment petites et obscures qui ont déterminé un acte quelconque chez un individu ; pour toutes ces raisons il est évident que la psychologie individuelle — l'individualité — échappe à toute tentative de codification.

N'est-il pas ridicule alors de supposer que les individus ne forment qu'un agrégat plastique susceptible d'être modifié à volonté par des décrets et des paperasses de bureau ? Est-ce que le fait sociologique que la loi ne peut fonctionner, ne peut être mise en vigueur, que dans la mesure qu'elle répond aux besoins des individus ; que, si elle contredit la nature de ces besoins, elle doit nécessairement rester totalement inappliquée; est-ce que ce fait sociologique n'est pas en soi une condamnation

suffisante de cette législation paternelle que les politiciens veulent nous imposer dans l'espoir de s'enrichir aux dépens des gogos? L'homme ne fait en toutes choses qu'obéir aux tendances infiniment petites de son encéphale; chaque homme doit différer d'un autre en raison même des variations infinies de la constitution protoplasmique de chacun; par conséquent l'homme échappe à toute autorité extérieure.

Ceci est la conséquence nécessaire des lois physiologiques. Nos deux propositions fondamentales se mêlent l'une dans l'autre. Si les hommes ne font qu'interpréter les dispositions psychiques qui diffèrent pour chacun ; et si la jouissance est le but de toute vie organique ; il s'ensuit que les dispositions psychiques de chaque être et auxquelles chaque être obéit doivent avoir pour objet — la jouissance. L'idéal de jouissance, nous l'avons vu, diffère pour cha-

cun — différence due justement à la différence des dispositions psychiques ; mais la *tendance* à la jouissance — quelle que soit la forme qu'elle prenne — existe nécessairement chez tout être intellectuel, car elle est la première des lois naturelles. Chaque être a *son* idéal de jouissance, déterminé par ses dispositions spéciales à lui. La société n'a rien à y voir ; elle n'a qu'un devoir — laisser faire l'individu, le laisser réaliser en toute liberté cet idéal de vie qu'il tient de ses tendances cérébrales et qu'elle ne peut tout à fait comprendre, parce qu'il est produit par une variété de causes obscures qui échappent à toute observation scientifique, par conséquent à toute codification.

La morale actuelle, qui fait de l'altruisme le critérium des actes de l'individu et qui enseigne que le devoir social est le but de toute moralité, doit sa force en grande partie à l'école philosophique de Kant.

Kant était l'apôtre de ce qu'on dénomme « altruisme. » Puisqu'il n'y a aucune véritable connaissance sans les catégories d'universalité et de nécessité, de même l'universalité est la condition primordiale de la vertu dans un système de morale. L'acte qui est universellement reconnu comme vertueux est donc celui qui peut revêtir le caractère d'une loi universelle ; de sorte que l'avantage ou le désir personnel ne peuvent jamais être érigés en système de morale, car ils ne possèdent qu'une validité purement individuelle. Ce n'est pas le contenu, mais la forme de l'expérience, (universalité et nécessité) qui détermine la validité de cette expérience ; et ce n'est pas le contenu, mais la forme (universalité de la maxime) qui détermine la validité d'un précepte moral.

« Ich nehme an, dass es wirklich reine moralische Gesetze gebe, die vollig a priori (ohne Rücksicht auf empirische Bewegunsgründe, d.i. Gluckselig-

keit) das Thun und Lassen, d.i. den Gebrauch eines vernunftigen Wesens überhaupt, bestimmen, und dass diese Gesetze schlechterdings gebieten und also in aller Absicht notwendig sind (1). »

C'est ici le point de départ de la philosophie de Kant, qui a exercé une si grande influence sur la philosophie du dix-neuvième siècle, quoique, d'après Nietzsche, sa réussite ait été purement et simplement une « réussite théologique. » Cette pensée de Kant — qu'il existe une loi morale d'un caractère absolu et indépendant de toute idée de jouissance personnelle — est aussi celle de Goethe dans son sublime drame de *Faust* :

Alles Vergängliche
Ist nur ein Gleichnis;
Das Unzulängliche,
Hier wird's Ereignis;
Das Unbeschreibliche,

1. *Kritik der reinen Vermunft*, p. 602. (*Voir page* 290 *la traduction de cette citation.*)

Hier ist es gethan;
Das Ewig Weibliche
Zieht uns hinan.

Ce qui veut dire que l'amour pur de la femme nous exalte et nous élève au-dessus de nous-mêmes; ces vers soulignent toute l'éthique de Faust, qui peut se résumer dans l'idée que la renonciation de soi-même dans le service de l'humanité est le seul véritable et durable bonheur.

Tout le système philosophique de Kant s'écroule si sa thèse des idées à priori n'est pas valable. Or, cette thèse a été anéantie par les progrès de la science, qui ont démontré l'impossibilité d'une idée à priori dans le sens de Kant. A l'encontre de Kant, la science a prouvé que toute expérience dérive des sens et par le moyen des sens; car l'homme n'est pas un être qui a fait son apparition sur la terre tout d'un coup à la suite d'un miracle, mais il est un produit de l'évolution, il fait partie

essentielle de la nature (1). Donc le point de vue des empiricistes anglais, de Hobbes et Locke, que Kant croyait avoir démoli, se justifie à la fin du compte. Si l'idée à priori est impossible, la morale impérative tombe à l'eau. Car, si l'homme avait la faculté de posséder des idées à priori, ce ne pouvait être que sur l'hypothèse que Dieu lui avait donné ces idées ; par conséquent, ces idées, dérivées de Dieu, devaient nécessairement posséder les qualités d'universalité et de nécessité dont Kant faisait le critérium de tout précepte moral. D'ailleurs Kant (2) s'appuyait sur la proposition que Descartes avait formulée pour démontrer l'existence de Dieu — « si nous ne savions point que

1. Voir pour une discussion concise et lucide de la question, l'essai du Professeur Büchner : « Savoir et Evolution, » dans son livre : *Dans le service de la vérité.*

2. « Religion innerhallb der Grenzen der reinen Vernunft. » (*La religion dans les limites de la raison pure*, par Kant.)

tout ce qui est en nous de réel et de vrai, vient d'un être parfait et infini, pour claires et distinctes que fussent nos idées, nous n'aurions aucune raison qui nous assurât qu'elles eussent la perfection d'être vraies (1). » Du point de vue cartésien et kantiste cette proposition est indéniable. Pour qu'une maxime morale possède les deux qualités d'universalité et de nécessité dont Kant faisait les textes de sa validité, il est bien nécessaire que cette maxime procède de Dieu, d'une Puissance qui est audessus de la nature.

Mais la philosophie de Kant ne peut subsister un moment dans la lumière des découvertes scientifiques. En compagnie de Butler de Paley, de Pascal, de Bossuet, de tous les anciens défenseurs du tabernacle de la religion, Kant a été relégué au râtelier. L'impératif catégorique et les spec-

1. *Discours de la méthode*, p. 64.

tres-idées de la raison pure n'ont pas plus de raison d'être aujourd'hui que les jardins du Paradis. Tous les fantômes de la religion — ses dieux, ses paradis, ses purgatoires — ont été anéantis, et le scientiste dans son laboratoire ne peut s'empêcher de rire à l'idée que ces superstitions aient pu enchaîner le monde. Certes, le monde a abandonné, pour la plus grande part, ces superstitions; la croyance nominale dans un Dieu tout-puissant peut subsister encore, mais, pour être effective, une croyance doit être plus que nominale. Notre ère est avant toutes choses sceptique à l'égard des histoires saintes; les intellectuels ne croient plus; les riches bourgeois ne croient plus; les hommes du monde sont trop occupés avec leurs maîtresses et leurs haras, leurs chevaux et leurs noces sodomiques, pour penser à ce qui se passe au ciel; les pauvres exploités, les miséreux, ont depuis longtemps cessé de croire à l'a-

mour infini d'un dieu qui crée quelques privilégiés avec le droit à tout et la grande majorité avec le droit à rien. Mais l'idée de Dieu — du Bourreau Suprême — était trop utile à nos gouvernants pour qu'ils la rejetassent sans autre forme de procès. Ainsi nous voyons des savants comme Lemaître et Soury prôner l'éducation religieuse, à cause des services que ce système rend à l'ordre public. Le ministère de M. Combes a supprimé l'instruction congréganiste; mais il a chassé Dieu des écoles pour y faire entrer les bons Dieux laïques : la Patrie, l'Armée, la Société, la Loi. Toutes ces idées de patriotisme, d'ordre, de devoir social, sont des abstractions métaphysiques désignées à aveugler les individus et à leur cacher le fait de leur propre individualité.

L'ancienne morale reposait sur les idées téléologiques d'autrefois. La morale de Kant, comme celle de Descartes, de Hegel,

de Schelling, de Fichte, reposait sur les propositions fondamentales de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et de la nature absolue de la morale. Aucune de ces trois propositions n'est admissible aujourd'hui. L'écroulement de la première entraîne nécessairement l'écroulement des deux autres. D'après les anciennes idées Dieu avait créé l'homme à sa propre image et l'avait doté d'une âme immortelle; il s'ensuivait de là que l'idée à priori, base du système de Kant, était presque une nécessité; et de l'idée à priori on pouvait déduire avec la plus grande facilité l'impératif catégorique — l'universelle et nécessaire idée de Bien que Kant postulait comme suprême loi morale. L'ancien monde s'harmonisait complètement avec l'ancienne conception du monde; l'une complétait l'autre.

Aujourd'hui nous avons une autre conception du monde; la conception téléologique a cédé la place à la conception scientifique. Par conséquent l'ancienne morale, qui s'harmonisait avec la conception téléologique, ne s'harmonise nullement avec la nouvelle conception scientifique. L'ancienne conception du monde dérivait des traditions ecclésiastiques; elle était basée sur l'obéissance, sur le respect outré de la tradition et de l'autorité. L'ancienne morale ne pouvait donc que suivre cette pente, et sa dérivation d'une loi morale universelle du créateur de l'univers était le corollaire inévitable de la croyance à l'existence de ce créateur. Mais aujourd'hui nous nous sommes émancipés du joug clérical; nous vivons sous les traditions de la révolution — sous les traditions de la libre-pensée; par conséquent la vieille doctrine de « quod semper, quod ubique, quod omnibus » n'a plus de valeur aujourd'hui. La science moderne a. déplacé Dieu de son trône et l'a conduit en dehors de ses frontières. Depuis

que Darwin a enlevé le voile de Maja qui cachait l'histoire des origines humaines et nous a révélé le fait que l'homme est un produit de processus évolutionnaires fort longs et compliqués, la fondation du système philosophique de Kant, la fameuse idée *a priori* s'est écroulée. Avec l'idée *a priori* s'écroule tout l'édifice de morale qui reposait sur elle. L'homme n'a pas d'idées *a priori*. Il n'y a pas d'idée universelle de morale, puisqu'il n'y a pas deux êtres qui soient vraiment semblables et puisque chaque être ne fait qu'interpréter ses dispositions psychiques — est une résultante de multiples composantes. La jouissance est le but de tout organisme, puisque la jouissance est la condition même de la vie; chaque être tend à la réalisation de son idéal de jouissance, mais cet idéal de vie est une création purement subjective et n'a qu'une valeur individuelle. Voilà ce que dit la science moderne — la vérité se

démontre être l'opposé diamétral de ce que la concevait Kant, qui déniait justement à la jouissance personnelle le rôle d'idéal moral, parce qu'elle ne pouvait avoir qu'une valeur individuelle. Kant prenait l'universalité d'une maxime comme preuve de sa validité; aujourd'hui nous prenons comme preuve d'une maxime la quantité de jouissance ou de peine individuelle qui pourrait en résulter.

La morale telle que l'entendait Kant était la consolidation de l'autorité et de la tradition. La morale telle que nous l'entendons, à la suite des recherches scientifiques, est la négation de toute autorité et de toute tradition comme telle. L'impossibilité de vouloir ériger un critérium absolu de la morale, acceptable « quod semper, quod omnibus » saute immédiatement aux yeux. Le fait est, nous le répétons, que l'homme n'est ni louable ni blâmable dans ses actes; qu'il appartient en partie à ses

aïeux, en partie à l'ambiance. Etait-ce vertueux, ce que fit Alaric, cet empereur d'Occident qui fit brûler et piller par son armée de barbares, pendant six jours, cette cité de Rome où tant de richesses du monde entier s'étaient accumulées? Est-ce que le roi d'Ashanti était vertueux lorsqu'il fit mettre à mort cinquante filles, afin que leur sang chaud fût mélangé avec la boue qu'on employait pour réparer la demeure royale — massacre fait en conformité avec une ancienne tradition religieuse (1)? Ou bien les indigènes d'Australie sont-ils vicieux quand ils dévorent leurs propres enfants (2) — ce qui n'arrive jamais parmi les autres espèces animales? Non; ces personnages ne sont ni vicieux ni vertueux, pas plus que l'érotomane, que le sa-

1. Grant Allen : *Evolution of the Idea of God*, p. 92. (Londres, éd. 1903.)

2. Meiklejohn : *Géography on the Comparative Method*, p. 454.

dique, que l'inverti sexuel. Il n'y a point d'êtres vertueux ni de vicieux; il n'y a que nécessité. Est vertueux tout ce qui nous embellit la vie, tout ce qui accroît notre jouissance — par conséquent tout ce qui augmente notre vitalité organique; est vicieux, par contre tout ce qui entrave notre bonheur, nous lèse et diminue cette vitalité organique.

Pour Moi rien n'est au-dessus de Moi. Mon but est Ma propre jouissance. Je cherche Mon bonheur. Je cherche la complète et entière réalisation de la vie. Ce faisant j'obéis à une loi naturelle qui ordonne que tout être vivant cherche le bonheur et fuie la souffrance. Je suis l'idéal que je tiens de Mes dispositions psychiques; Mes dispositions psychiques sont les Miennes; par conséquent Mon idéal est le Mien. Personne n'a les mêmes dispositions psychiques précisément comme Je les ai; personne n'a donc le même idéal de jouissance

que Moi. Personne ainsi n'a le droit d'intervenir en Mes affaires. J'ai Mon idéal ; il est le Mien. Si vous avez le vôtre, suivez-le.

Je suis égoïste ; oui, car l'égoïsme est le plus beau sentiment de l'homme. J'adore Ma vie ; je veux rendre Ma vie belle, heureuse, délirante d'amour. En somme il n'y a rien au monde que l'égoïsme. Tous nos actes qui se couvrent de noms spécieux, qui cherchent à se voiler derrière l'écran d'altruisme, d'honneur, de patriotisme, sont égoïstes. Toujours et partout nous cherchons notre propre jouissance. Notre amour même est égoïste ; nous adorons la femme parce qu'elle nous plaît ; si nous nous sacrifions pour elle, c'est parce que le sacrifice flatte notre amour-propre ; nous aimons parce que l'amour nous caresse, nous attire, nous laisse des souvenirs délicieux. Ce grand savant adore ce petit garçon, parce qu'il se sent flatté à son tour par les caresses de l'enfant, parce qu'il

aime à respirer le doux parfum de cette jeune âme si pure. Le patriotisme n'est que l'égoïsme exagéré. Herbert Spencer a dit à propos du patriotisme : « l'orgueil inspiré au citoyen par les exploits de sa nation n'est autre chose que l'orgueil d'appartenir à une nation capable de ces exploits ; car, appartenir à cette nation, cela implique qu'on possède soi-même une supériorité naturelle. » La tendresse d'une mère pour son enfant est inspirée par la joie de voir reproduits chez lui ses propres traits, son propre caractère ; par la douce espérance qu'un jour son fils à elle deviendra célèbre et que la renommée de l'enfant rayonnera à son tour sur la mère. Nous sommes égoïstes même dans nos regrets ; le grand poète anglais Shelley a dit dans un de ses vers :

> « Our Sweetest Songs are those that tell of saddest thought. »[1]

1. Nos plus beaux chants sont ceux qui expriment es plus tristes pensées.

Mais ces pensées tristes, mélancoliques, qui affublent notre âme, nous caressent aussi, nous bercent avec les illusions de jadis, nous embellissent le passé; et enfin ces pensées deviennent nos suprêmes consolatrices, nous nous réfugions volontiers en elles pour nous reposer, afin d'y chercher la tranquillité et le bonheur.

L'idée fondamentale dont s'est inspiré Herbert Spencer en élaborant cette œuvre colossale : la Philosophie Synthétique, a été celle des trois phases nécessaires, inévitables, que doivent traverser tous les innombrables corps organiques et inorganiques qui évoluent dans l'infini des espaces — les trois phases de naissance, évolution et dissolution. Toute vie — la vie des systèmes solaires comme la vie des plus minuscules bacilles sur notre planète — se déroule dans ce cycle éternel et rythmique de naissance, développement et mort.

Tout ce qui arrive est le résultat d'une immanente nécessité. Nous naissons; nous nous développons; nous mourons. Et pendant tout ce court espace qui se déroule entre les frontières de naissance et de dissolution, nous sommes assujettis à des lois d'airain, qui sont en nous comme elles sont partout, et sans lesquelles nous ne sommes pas. Aucune pensée, aucun acte n'est libre; tout est déterminé. Le déterminisme est aujourd'hui reconnu aussi bien dans les sciences biologiques que dans l'astronomie ou les sciences physico-chimiques.

La science a démontré que la vie humaine est la résultante d'une combinaison de quatorze simples corps inorganiques avec les divers modes de mouvement, tels que lumière, chaleur, électricité, affinité chimique. Les propriétés physico-chimiques particulières au carbone — surtout

la fluidité et la facilité de décomposition des composés les plus compliqués du carbone — sont les seules causes et les causes mécaniques du phénomène spécifique de mouvement qui distingue les substances organiques des substances inorganiques et qui constitue la Vie. Lorsque, dans l'évolution de la primitive substance nébuleuse, la température avait diminué au point que l'eau pouvait revêtir sa forme liquide, la première forme primitive de vie devait nécessairement être engendrée par les combinaisons physico-chimiques. La première étape dans ce processus d'abiogenèse aura été le développement des plus simples substances protoplasmiques dans un fluide formatif (autogonie). Ensuite, de primitifs organismes unicellulaires se sont différenciés des composés protoplasmiques sous la forme de monera (chromacé, bactérie, etc.) Cette seconde étape est dénommée « plasmogonie. »

La vie est l'étape transitoire que traverse un corps évoluant avant d'atteindre l'équilibre final et nécessaire. M. Spencer l'a ainsi exprimé :

« L'équilibration est le résultat final de ces transformations qu'un agrégat subit dans le cours de son évolution. Les transformations procèdent jusqu'à ce qu'un équilibre soit atteint entre toutes les forces auxquelles toutes les parties d'un agrégat sont exposées, et les forces que ces parties, à leur tour, peuvent leur opposer.

L'équilibration peut traverser une étape transitoire de motions balancées (comme chez un système planétaire) ou de fonctions balancées (chez un organisme vivant) avant d'atteindre l'équilibre ultime ; mais l'état de repos chez les agrégats inorganiques, ou la mort chez les corps organiques, est la limite nécessaire des transformations qui constituent l'évolution.

La dissolution est la contre-transformation que, tôt ou tard, tout agrégat évoluant doit subir... Ce rythme d'évolution et de dissolution est universel et éternel. La dissolution est l'achèvement du cycle des transformations des corps évoluants. Tous ces phénomenes résultent nécessairement de la persistance de la force sous ses formes de matière et mouvement (1).»

Pendant cette étape transitoire que nous traversons avant d'atteindre l'équilibre ultime, lorsque les forces auxquelles nous sommes exposés balanceront les forces dont nous sommes munis, notre devoir et notre but est de réaliser la plus complète jouissance possible — une jouissance limitée seulement par le devoir de ne pas causer du mal à autrui. Dès que s'élève Moi, qui est au-dessus de tout, tous ces

1. *Succinc Statement of the cardinal principles of the Synthetic Philosophy. — Athenæum Review. Londres*, 1882.

spectres métaphysiques : la Patrie, l'Humanité, la Société, s'anéantissent. Il n'y a que Moi ; et rien n'est au-dessus de Moi. Je poursuis Mon but qui est en même temps Ma jouissance. Je ne demande rien à personne que la liberté — la complète, l'intégrale liberté. Mon objet n'est pas le Tien. Mon objet n'est pas le Bien, ni le Mal, ni l'Amour, ni la Haine — Mon objet est le Mien et rien d'autre. Il est Unique, comme Je suis Unique — Moi.

Toutes les souffrances, toutes les tristesses, qui affligent le sociologue aujourd'hui, disparaîtront lorsque l'Individu, le Moi, s'élèvera et proclamera Mes droits. Libre de tout devoir envers la société — libre de poursuivre *son* but, *son* idéal de complète jouissance, émancipé des tracasseries économiques que les contradictions de notre époque préparent à presque tous, l'individu pourra enfin vivre complètement, réaliser la vie dans sa plus haute et plus

entière manifestation. Alors la neurasthénie, la névrose, toutes ces innombrables maladies qui sont dérivées de nos conditions sociales actuelles, seront enrayées et la santé vigoureuse, forte, féconde, reviendra réjouir les hommes. Le révolté d'aujourd'hui, qui a compris les fécondes idées d'Anarchie, de Liberté, se sent rajeuni, fortifié pour la lutte contre l'éternel asservissement du Moi. Cela ne durera plus longtemps. Partout le vieil édifice social, avec ses hypocrisies, ses lâchetés, son mercantilisme qui corrode tout, craque et annonce son prochain écroulement.

La seule morale physiologique, la seule morale qui soit conforme aux lois biologiques qui régissent toute vie, est la morale du Moi libre de poursuivre librement Mon idéal. Car puisque Mon idéal est Ma jouissance ; puisque Ma jouissance dépend de Ma santé, de Ma vitalité organique; il s'ensuit que le maintien de Ma santé sera

le premier objet de mes soins. Les esclaves, les exploités d'aujourd'hui, qui se révoltent, luttent, souffrent, travaillent pour leur émancipation, ont obtenu une vue lointaine de la terre promise ; ils ont reçu le souffle bienfaisant des idées de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. L'idéal obscurément entrevu leur envoie les frais courants venant du loin, des terres et des montagnes, apportant des voix qui parlent d'une vie libre, belle, épanouie et individuelle : « Pour Moi rien n'est au-dessus de Moi. Je suis Unique et Mon objet est le Mien. »

APPENDICE

Nucleus: (p. 18). En biologie, le nucleus ou noyau d'une plastide signifie une masse centrale de substance visqueuse qui semble détachée du protoplasme qui l'entoure et qui est nécessaire au maintien de l'assimilation — par conséquent de la vie élémentaire — de cette plastide. Par exemple, si l'on coupe une plastide en deux parties, dont l'une contient tout le noyau, l'autre partie — qu'on appelle la partie anuclée — ne tardera pas à mourir. La partie nuclée, au contraire, continue à vivre et à assimiler.

En tous cas, le « nucleus » d'un corps quelconque — social ou organique — signifie toujours la partie centrale de ce corps, essentielle à sa vie.

(*Traduction de la note de la page* 111). — L'organisation commerciale a eu pour origine le trafic qui se faisait dans les assemblées réunies à l'occasion de fêtes religieuses; elle a été développée exclusivement par les efforts des hommes à atteindre leur but individuel. Les gouvernements ont maintes fois entravé ce développement, mais ne l'ont nullement aidé, sauf par la décharge partielle de leur véritable fonction, qui est le maintien de l'ordre social. Il en est de même de ces progrès intellectuels et mécaniques, par le moyen desquels cette activité croissante a été rendue possible. Ce n'est point à l'Etat que nous devons les nombreuses inventions utiles, depuis la bêche jusqu'au téléphone; ce n'est point l'Etat qui a rendu possible l'extension de la navigation par le moyen d'une science développée de l'astronomie; ce n'est point l'Etat qui a fait les découvertes en physique et en chimie, qui servent de guides à nos manufacturiers; ce n'est point l'Etat qui a inventé les machines qui fabriquent des articles de toutes sortes, qui transportent les hommes et les choses de lieu en lieu et qui augmentent de mille et mille

façons notre confort. Les transactions internationales qui se font dans les bureaux des commerçants; l'immense trafic qui remplit nos rues; le système de distribution en détail qui fait que toute chose est à portée de notre main et qui délivre journellement chez nous les objets nécessaires à la vie, ne sont nullement d'origine gouvernementale, ils résultent tous des activités spontanées des citoyens, que ceux-ci agissent individuellement ou en groupes. C'est à ces activités spontanées que les gouvernements doivent les moyens même de remplir leurs fonctions. Retirer de la machine politique tout ce que lui ont créé la science et l'art — ne lui laisser que ce que les employés de l'Etat ont inventé — et ce serait la destruction de l'Etat. »

(Herbert Spencer. — *L'Individu contre l'Etat*, p. 63.)

Traduction de la note, p. 197. — Partout nous trouvons la société occupée à conspirer contre la virilité de chacun de ses membres. La société est une véritable société anonyme, dont

les membres se mettent d'accord pour abandonner leur liberté et leur culture, afin d'être sûrs de leur pain quotidien. La vertu la plus demandée est la conformité. L'indépendance personnelle est en aversion. La société n'aime ni les réalités ni les créateurs; elle ne peut s'éprendre que de mots et de coutumes.

Traduction de la note, p. 264. — Je considère qu'il existe vraiment des lois purement morales, et que ces lois dirigent toutes les actions d'un être raisonnable, ce que nous devons faire et ce que nous devons laisser; et je considère que ces lois, étant complètement à priori et indépendantes de toute raison d'être empirique comme la jouissance, sont impératives et d'une nécessité absolue. » — (*Critique de la Raison pure*, p. 602.)

FIN DE L'APPENDICE

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

